

**L'État, le pouvoir, les prestations et leurs formes
en Mésopotamie ancienne.**

Actes du Colloque assyriologique franco-tchèque.
Paris, 7–8 novembre 2002

**L'État, le pouvoir, les prestations et leurs formes
en Mésopotamie ancienne.**

Actes du Colloque assyriologique franco-tchèque.
Paris, 7–8 novembre 2002

Ouvrage édité par
Petr Charvát, Bertrand Lafont, Jana Mynářová et Lukáš Pecha

Univerzita Karlova v Praze
Filozofická fakulta
2006

Ouvrage édité par
Petr Charvát, Bertrand Lafont, Jana Mynářová et Lukáš Pecha

L'ouvrage est publié dans le cadre de la Saison tchèque tenue en France 2002, qui a bénéficié d'une subvention du Ministère de la Culture de la République tchèque.

© Univerzita Karlova v Praze, Filozofická fakulta, Praha 2006
ISBN 80-7308-134-2

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	7
 <i>I. La naissance de la civilisation en Mésopotamie :</i>	
Jean-Daniel Forest <i>L'apparition de l'État en Mésopotamie</i>	11
Jean-Jacques Glassner <i>Le contexte plurilingue de l'invention de l'écriture</i>	18
Petr Charvát <i>Iconographie des premiers États en Mésopotamie</i>	23
 <i>II. Le troisième millénaire :</i>	
Tomáš Mařík <i>Qui êtes-vous, Monsieur Gilgamesh?</i>	33
Serge Cleuziou <i>La société de Magan à l'Age du Bronze : Entre tribu et État</i>	43
Bertrand Lafont <i>Questions autour des premiers empires : Agadé et Ur III</i>	67
Catherine Breniquet <i>Le travail de la laine en Mésopotamie</i> <i>(époques d'Uruk, Djemdet Nasr, Dynastique Archaique)</i>	78
 <i>III. Le deuxième millénaire :</i>	
Dominique Charpin <i>La mort du roi et le deuil en Mésopotamie paléobabylonienne</i>	95
Lukáš Pecha <i>Silver as Means of Payment in the Old Babylonian Period</i>	109
Jana Mynářová <i>Ugarit: "International" or "Vassal" Correspondence?</i>	119

Petr Zemánek	
<i>Language and State in the Ancient Near East – the Case of Ugarit</i>	129

IV. *Les périodes postérieures :*

Jiří Prosecký	
<i>Quelques réflexions sur les textes historiques littéraires akkadiens</i>	140

Nea Nováková	
<i>Les recherches archéologiques de Bedřich Hrozný au Proche-Orient</i>	150

<i>Index</i>	160
--------------------	-----

Avant-propos

Les contacts et échanges entre spécialistes français et tchèques en matière d'assyriologie et de recherches sur l'Orient ancien ont une histoire déjà longue et parfois mouvementée. Qu'il nous suffise d'évoquer la genèse de l'idée des *Rencontres Assyriologiques Internationales*, au cours d'une réunion d'assyriologues, présidée par Bedřich Hrozný, en Bohême, à la fin des années 1940.

Ce sont cependant les activités du premier grand archéologue orientaliste tchèque, Bohumil Soudský, qui ont véritablement jeté les bases de la coopération franco-tchèque dans le domaine des études orientales. Rappelons que ce disciple d'André Parrot, René Labat et Emile Cavaignac, étudiant à Paris en 1946–1948, était parvenu à lier, par ses recherches sur la pénétration de la civilisation néolithique en Europe, les domaines des archéologies orientale et européenne. La situation politique de la seconde moitié du XX^e siècle et la Guerre froide contraignirent Bohumil Soudský à achever sa carrière académique en France, où il élut domicile en 1969 et où il mourut en 1976. Mais son héritage intellectuel ne fut pas perdu pour autant : ayant laissé des disciples en Bohême comme en France, le retour de la liberté au pays de Thomas G. Masaryk et Václav Havel permit à cette « petite école » d'avoir finalement la joie de reprendre des contacts réguliers, en faisant circuler, d'une façon ou autre, les idées et inspirations nouvelles entre chercheurs des deux pays.

L'une des premières opportunités qui s'est présentée aux collègues tchèques de pouvoir profiter d'un tableau étendu des résultats de la recherche assyriologique française de ces trente dernières années et aux chercheurs français d'apprendre ce qui se faisait en Tchéquie, a été saisie à l'occasion de la XXXIV^e *Rencontre Assyriologique Internationale*, qui s'est tenue à Prague au mois de juillet 1996. C'est à ce moment-là que nous nous sommes rendus compte de l'utilité de contacts plus intensifs entre foyers de recherche des divers pays d'Europe. Une véritable chance pour œuvrer dans ce sens nous fut ensuite offerte lorsque nous parvint la nouvelle de l'organisation de la *Saison culturelle tchèque en France*, à tenir en 2001–2002. Cette chance fut mise à profit sans attendre et dès le mois d'avril 2002, les éditeurs français et tchèques du présent recueil d'études se mirent à travailler ensemble à l'organisation du premier Colloque assyriologique franco-tchèque. Sous le titre de « L'État, le pouvoir et leurs prestations en Mésopotamie ancienne », cet événement put ainsi prendre place dans le programme des Journées académiques franco-tchèques tenues dans le cadre de cette *Saison culturelle*. Cette réunion se déroula à Paris les 7 et 8 novembre 2002, dans les locaux de l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm à Paris. C'est le résultat des efforts des deux organisateurs, ainsi que des deux éditeurs de ce recueil d'études, mais aussi de tous les collègues ayant accepté de participer à ces journées, qui se trouve maintenant entre les mains du lecteur.

Il va de soi que pareille entreprise n'aurait pu être réalisée sans la coopération des personnes et institutions que nous tenons à remercier ici. Nous souhaitons ainsi rendre hommage aux gouvernements de France et de République Tchéque, et plus particulièrement à leurs Ministères de la Culture respectifs, auxquels est revenue la tâche d'organiser la *Saison culturelle tchèque en France*. Nous sommes particulièrement obligés envers Mme Hélène Poivre d'Arvor, Commissaire Général de cette *Saison culturelle*. Nous voulons également dire l'importance de notre dette envers M. Jaroslav Štichauer, Vice-Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université Charles à Prague, qui n'a pas ménagé ses efforts pour faire un succès du volet académique de cet événement : qu'il trouve ici l'expression de nos vifs remerciements. Notre reconnaissance s'adresse aussi aux institutions qui ont assumé le fardeau de l'organisation directe de ce Colloque, notamment l'École Normale Supérieure à Paris, ainsi que la Faculté de Philosophie de l'Université Charles à Prague. Enfin, nous avons eu la bonne fortune de profiter de la présence de Mme Annie Caubet, Conservateur Général du Département des Antiquités Orientales du Musée du Louvre, qui nous a fait l'honneur d'introduire les travaux de ce Colloque assyriologique franco-tchèque par une très aimable adresse d'ouverture, ce pour quoi nous lui exprimons tous nos remerciements.

L'ouvrage est publié dans le cadre de la Saison tchèque tenue en France 2002, qui a bénéficié d'une subvention du Ministère de la Culture de la République tchèque. La publication de ce compte rendu du Colloque assyriologique franco-tchèque a pu être effectuée grâce au soutien généreux du Projet de Recherche « Recherche sur la civilisation d'Égypte ancienne » (No. MSM 0021620826) du Ministère d'Éducation de la République tchèque, ainsi que du Département d'Études du Proche-Orient de la Faculté de la Philosophie de l'Université de Bohême de l'Ouest à Plzeň (Pilsen). Que toutes les personnes et institutions qui nous ont aidés dans nos efforts soient cordialement remerciées ici.

Les participants français et tchèques du Colloque sont tombés d'accord pour estimer que les rencontres de ce type sont des occasions utiles et fort bien venues pour échanger idées et inspirations et qu'elles sont d'une importance certaine pour l'avenir de la recherche orientaliste et de la coopération entre nos deux pays dans ce domaine d'étude. Comme plusieurs participants l'ont affirmé au cours de ces journées : « l'expérience mériterait d'être régulièrement renouvelée ». Nous croyons donc fermement que ce Colloque de novembre 2002 n'est pas seulement venu revivifier des contacts jadis si riches, mais qu'il peut se situer au début d'une ère nouvelle de la coopération assyriologique franco-tchèque. Puisse alors, dans cette perspective, le destin nous être plus favorable qu'à nos prédécesseurs !

A Prague et à Paris, en novembre-décembre 2002.

Petr Charvát
Bertrand Lafont
Jana Mynářová
Lukáš Pecha

I. La naissance de la civilisation en Mésopotamie

L'apparition de l'État en Mésopotamie

Jean-Daniel Forest

Le Proche-Orient a été le théâtre de deux grandes aventures humaines auxquelles Gordon Childe faisait allusion à travers deux expressions plus ou moins heureuses : la « révolution néolithique », et la « révolution urbaine ». La néolithisation correspond à la découverte progressive de la sédentarité, de l'agriculture et de l'élevage. Elle a lieu grosso modo entre le XI^e et le VIII^e millénaire, sur les marges mésopotamiennes. Le phénomène touchera progressivement l'ensemble de la planète, à la fois par convergence et par diffusion. La révolution urbaine fait allusion à une phase avancée d'un long processus qui voit la transformation progressive de simples communautés agricoles dans le sens d'une complexité croissante jusqu'à l'apparition de sociétés étatiques¹. Cette dynamique a lieu en Mésopotamie au sens strict, c'est-à-dire dans la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate, entre le VII^e et le III^e millénaire. Ce second phénomène, tout en étant tributaire de la néolithisation, est beaucoup plus exceptionnel, puisque l'on ne connaît que six foyers évolutifs primaires : Mésopotamie, Egypte, Indus, Chine, Amérique centrale et Pérou. Le foyer mésopotamien est le plus ancien (avec probablement l'Égypte), le mieux connu, et celui auquel l'Occident moderne est le plus redevable.

La trajectoire évolutive nous est aujourd'hui assez bien connue, au moins dans ses grandes lignes. A vrai dire, certaines de ses phases sont encore mal documentées, mais les lacunes peuvent être en partie comblées grâce à des données issues de régions plus septentrionales, ce que j'appellerai la Mésopotamie du nord. Il se trouve en effet que le nord s'engage à son tour sur la même voie du changement, lorsque le Halaf adopte la culture obeidienne pour constituer un Obeid du Nord qui évoluera par la suite en culture de Gawra. Cette acculturation, dont les raisons importent peu ici, n'intervient qu'à la fin du 6^e millénaire, c'est-à-dire avec un retard très net, en sorte que le nord nous donne une idée au moins approchée de ce qui s'est passé, plus tôt, dans le foyer primaire dont il s'inspire.

La culture d'Obeid représente la plus ancienne occupation connue de la plaine alluviale. Eu égard à sa longévité considérable, on l'a subdivisée en quatre phases numérotées de 1 à 4 sur la base de la transformation progressive du répertoire céramique. Cependant, on a identifié par la suite, sur le site de T. el Oueili, une phase antérieure de cette même culture remontant au milieu du 7^e millénaire. Dans la mesure où la nomenclature était déjà entrée dans les mœurs, on a appelé Obeid 0 cette forme archaïque de l'Obeid. Les niveaux Obeid 0 de 'Oueili fouillés en extension ont livré de vastes soubassements de greniers, mais aussi de grandes maisons tripartites². Celles-ci comprennent une vaste salle de séjour centrale où la famille se réunissait, et deux appartements

¹ Forest 1996b.

² Forest 1996a.

privés latéraux indiquant que le groupe familial comprenait deux sous-unités, vraisemblablement deux couples de générations différentes. Cette formule particulière montre à mon sens que l'Obeid 0 correspond déjà à des communautés villageoises évoluées. En effet, dans des sociétés où les chefs de famille détiennent collectivement le pouvoir de décision, l'élargissement du groupe familial permet momentanément de conserver une relative constance dans le nombre des responsables³. Il faudrait donc restituer en amont, dans la première moitié du 7^e millénaire, un stade antérieur où la communauté villageoise, plus étroite, ne se composait que de familles nucléaires.

L'Obeid 1 qui suit était déjà connu sur le plan céramique par un sondage fait à Eridu, mais les fouilles de 'Oueili ont permis là encore un dégagement extensif de niveaux de cette époque. Les vestiges architecturaux, tout proches de la surface et donc mal conservés, permettent néanmoins de constater que l'habitat reste inchangé. Les phases suivantes de l'Obeid nous sont plus mal connues, alors même que les niveaux correspondants sont plus facilement accessibles. L'Obeid 2 n'est peut-être qu'un faciès céramique particulier, associé tantôt à du matériel Obeid 1 et tantôt à du matériel Obeid 3.

De l'Obeid 3 et 4 nous ne possédons guère, outre la céramique, que de grands bâtiments aux façades à redans, généralement construits sur une terrasse, dont les plus connus sont ceux d'Eridu. Ces constructions tripartites (avec une grande pièce centrale et deux rangs latéraux de petites pièces utilitaires) sont traditionnellement interprétées comme des temples, mais il s'agit en fait de salles de conseil où les notables de l'époque se retrouvaient pour gérer les affaires publiques. Ces édifices ne témoignent pas en soi d'un niveau d'intégration supérieur, et cependant, on est obligé d'admettre que les choses évoluent pour déboucher plus tard sur ce que l'on sait de l'Uruk Moyen et Récent. Il faut supposer que les communautés obeidiennes amplifient, qu'elles doivent par conséquent se donner les moyens de gérer un corps social plus vaste, et développer pour cela une hiérarchie de plus en plus marquée. C'est là que la Mésopotamie du nord peut nous être de quelque secours, malgré ce décalage d'un millénaire au moins, que je vous signalais.

Alors que les villages nord-obeidiens présentaient un tissu architectural très lâche, on découvre à Tepe Gawra, dès le Niveau XII, soit aux environs de 4000, un bâti très dense qui est certainement l'indice d'une population plus large. Mais on observe surtout que les grandes maisons nord-obeidiennes qui abritaient jusque-là une famille composite (comme à l'Obeid 0/1, mais avec des plans quelque peu différents), sont remplacées par des maisons tripartites bien plus étroites ne pouvant plus loger qu'une famille restreinte. Cette transformation profonde du tissu social suggère une hiérarchie plus accentuée : on peut en effet penser que, pour limiter le nombre des gens ayant accès au pouvoir de décision, il a fallu faire de ceux-ci les représentants d'un groupe plus vaste qu'auparavant, et désormais trop vaste pour habiter sous un même toit – d'où le retour à une cellule familiale minimale⁴. Ces gens qui désormais concentrent entre leurs mains

³ Forest 1997a.

⁴ Forest 1997a.

le pouvoir de décision, et que l'on peut appeler des notables, nous apparaissent à travers leurs résidences. Celles-ci se distinguent de l'habitat ordinaire par toute une série de caractères. Elles témoignent en particulier d'une ouverture sur l'extérieur inaccoutumée, parce que les gens qui les occupent ouvrent leur porte à leurs dépendants, dans le cadre des fonctions qu'ils exercent⁵. Cette évolution de l'organisation sociale, avec la concentration du pouvoir dans les mains de quelques individus, me semble assez importante pour qu'il faille désigner les formations correspondantes par un nouveau terme, et j'utilise faute de mieux celui de chefferie. Dans un premier temps, ces résidences somptuaires sont réparties dans l'habitat ordinaire, mais dès le Niveau VIII, elles se regroupent dans une même zone du site, ce qui montre que les notables ont pris conscience qu'ils appartiennent à une catégorie à part. Ils forment désormais une élite, sous l'égide d'un reponsable majeur qui occupe une habitation plus vaste et plus décorée. La hiérarchisation du corps social se reflète également dans l'évolution des pratiques funéraires, où les différences de statut sont de plus en plus marquées, avec, pour finir, des tombes d'une grande richesse. Ces observations conduisent à identifier deux niveaux successifs de la chefferie (respectivement simple et complexe), et il ne fait pas de doute que l'Obeid, dans le sud, a connu une évolution du même type.

Revenons maintenant dans le sud où, vers -4000, la culture d'Obeid fait place à la culture dite d'Uruk qui perdure jusqu'à la fin du 4^e millénaire. Le changement de terminologie ne repose que sur la disparition de la céramique peinte, et n'implique aucune modification du peuplement. La phase la plus ancienne de l'Uruk est mal documentée. Pourtant, c'est certainement dès la première moitié du 4^e millénaire que de véritables villes apparaissent, et que la plaine alluviale tend à se morceler en petites principautés indépendantes. A en juger par ce que l'on sait de l'Uruk Moyen et surtout Récent, il est certain que la hiérarchie s'accroît progressivement, alors même que la base économique du système reste globalement identique, et qu'une élite héréditaire se met en place, dominée par un personnage plus important. Celui-ci ne nous apparaîtra qu'à la fin du millénaire, grâce au développement des représentations figurées, sous la forme de la figure dite du « roi-prêtre ». Pour marquer sa différence, cette élite s'entoure progressivement d'objets de plus en plus luxueux. Il faut pour cela des artisans habiles et particulièrement créatifs, ce qui favorise l'innovation technique. Mais il faut d'abord des matériaux rares, d'origine exotique, et c'est la raison pour laquelle des expéditions lointaines sont organisées, dès le milieu du IV^e millénaire. De véritables colonies sont même implantées en Syrie du nord, par la suite, pour drainer en particulier les minerais précieux qui se trouvent en Anatolie. Ces villes, dans certains cas créées de toutes pièces en un temps relativement court, témoignent du premier urbanisme, avec une trame viaire planifiée et des parcelles régulières indiquant un véritable système de lotissement. L'habitat, relativement uniforme, comprend plusieurs corps de bâtiments répartis autour d'une cour, en particulier la maison proprement dite d'un côté, encore tripartite, et une grande

⁵ Forest 2001.

salle de réception de l'autre⁶. Dans les deux cas, le dédoublement des entrées et des foyers montre que l'opposition des sexes au sein de la famille est désormais plus marquée. C'est une caractéristique des sociétés complexes, car l'extension du code des conduites, liée à l'élargissement de la population, amène à durcir les valeurs jugées fondamentales. Les instances dirigeantes, plus que jamais indispensables, se manifestent sous la forme d'une salle de conseil, construite sur une haute terrasse ou sur une acropole pour rassembler les notables qui gèrent les affaires de la cité. Des remparts apparaissent sur divers sites, sans doute parce que l'expansion urukienne est le fait de multiples réseaux, concurrents au point de devenir antagonistes. Les grandes métropoles du sud nous sont moins bien connues, mais à la fin du IV^e millénaire, on découvre à Uruk, sur l'acropole de la ville (« l'Eanna »), des bâtiments qui témoignent de moyens considérables et d'une inventivité surprenante, avec une superficie exceptionnelle, des plans originaux, des techniques de construction inédites, un décor très élaboré. Ces bâtiments constituent ensemble une sorte de palais, mais un palais dont les différents éléments fonctionnels ne sont pas encore intégrés. Un peu plus loin, sur la « Ziggurat d'Anu », le « Temple blanc » correspond plus probablement à une grande salle de conseil qu'à un temple.

Il est clair que les élites sont alors au cœur d'un immense mécanisme prestataire. Les mouvements de biens doivent être surveillés, et, parce que la mémoire ne suffit bientôt plus à en saisir l'ampleur, de nouvelles techniques de gestion sont inventées : des sceaux-cylindres pour authentifier des scellements, des jetons pour comptabiliser, et surtout l'écriture pour conserver la trace d'informations plus détaillées. De nouveaux outils idéologiques sont par ailleurs nécessaires pour garantir la cohésion d'un corps social élargi. Toute une iconographie apparaît pour exalter le pouvoir royal, et des temples sont construits pour manifester la présence de la divinité parmi les hommes. C'est en effet à cette époque que remontent les plus anciens temples connus, si l'on interprète ainsi le Steingebaüde et le Riemchengebaüde d'Uruk⁷.

Ces cités-états de la plaine alluviale sont prospères, mais leur dynamisme même rend bientôt leurs intérêts antagonistes et les amène à se dresser les uns contre les autres. Il s'ensuit un climat de guerre endémique, caractéristique de l'époque suivante dite des « Dynasties Archaïques » (3^e millénaire). Les villes tendent à s'entourer d'un rempart, les armes en métal se généralisent. Dans le domaine iconographique, toujours étroitement liée au pouvoir, le thème de la guerre tient une plus large place (« Etendard d'Ur », « Stèle des Vautours »). Les besoins ostentatoires de l'élite n'ont pas diminué, et après une phase de fléchissement liée à la dégradation de la situation politique et à l'abandon de l'entreprise coloniale, les échanges à longue distance reprennent et se déploient même dans de nouvelles directions. Art et artisanat se développent, comme le montrent entre autres les quelques tombes princières du « Cimetière royal d'Ur », qui ont livré un mobilier d'un luxe inouï. Quelques palais ont été dégagés, sous la forme désormais d'unités qui rassemblent les aspects fonctionnels nécessaires, et

⁶ Forest 1997b.

⁷ Forest 1999.

nous connaissons quelques temples majeurs. Construits sur une haute terrasse au cœur d'une vaste enceinte ovale, ils rappelaient sans fin la nécessité de se conformer aux lois divines⁸. La maison ordinaire, elle aussi, intègre mieux ses différentes composantes tout en conservant le principe d'une cour centrale.

Dans la mentalité de l'époque, la guerre est une pratique conventionnelle qui ne vise pas à anéantir l'adversaire et à prendre le contrôle de son territoire, mais au mieux à créer une relation tributaire. La cité-état défaite a donc tôt fait de recouvrer ses forces et de relancer les hostilités. Il faut des siècles pour que germe le concept d'hégémonie, avant que Sargon, un sémite du nord de la plaine alluviale, ne réussisse à unifier le pays, vers 2300. Lui et ses successeurs ne manquent pas d'organiser leur royaume, mais cela relève désormais de l'histoire, et nous concerne moins.

Cet aperçu simplifié de la dynamique mésopotamienne amène à aborder les raisons du changement, et celles de l'apparition proprement dite de l'Etat. La possibilité d'évoluer dans le sens d'une complexité accrue implique tout d'abord, au moins en situation primaire, la sédentarité, l'agriculture et l'élevage, mais une néolithisation totalement aboutie ne suffit pas à engendrer une dynamique évolutive, comme le montrent d'une part l'extrême rareté des foyers répertoriés, et d'autre part le fait que le foyer mésopotamien ne se développe pas dans les zones où le processus de néolithisation a eu lieu. Il faut également qu'il y ait essor démographique. Celui-ci a souvent été présenté comme un *prime mover*, mais on a oublié de dire l'essentiel. Il faut d'abord expliquer que cet essor, s'il est déterminant, n'est pas premier (ce qui pourrait être l'une des traductions de *prime*) : c'est la conséquence normale du nouveau mode de production. En effet, dans une économie aux moyens techniques limités, et dans un contexte de forte mortalité infantile, les gens cherchent à avoir autant d'enfants que possible, pour les aider tant qu'ils sont actifs, pour les entretenir ensuite. Par ailleurs, il est évident que l'essor démographique ne suffit pas, puisque de nombreuses communautés villageoises sont parvenues jusqu'à nous sans transformer leur structure. La dynamique évolutive apparaît seulement dans des communautés qui conservent le produit de l'essor démographique, alors que la plupart des sociétés villageoises sont segmentaires. Cette différence de pratique dépend du mode de production, c'est-à-dire finalement de certaines particularités de l'environnement. Dans le cas le plus banal d'une agriculture sèche, des groupes humains étroits sont parfaitement viables, et les communautés préfèrent essaimer, plutôt que d'affronter les problèmes que poserait leur élargissement. Elles épuisent leur vitalité en expansion territoriale, et n'ont donc aucune raison de se transformer. En revanche, lorsque des communautés s'installent dans des zones où l'agriculture demande un investissement plus poussé et une collaboration plus étendue (c'est le cas de l'irrigation), elles renoncent à essaimer, et doivent donc assumer leur choix, en s'organisant (dans les domaines politique, social et idéologique) pour gérer un corps social de plus en plus vaste. La dynamique évolutive est donc fondamentalement une dynamique adaptative, en ce sens qu'elle est liée à la nécessité de faire face à des changements induits par certaines

⁸ Forest 1999.

particularités du mode de production. En même temps, le processus est cumulatif, car plus le temps passe, et plus il est difficile de revenir en arrière. Lorsque au fil des siècles, on a construit et perfectionné un réseau d'irrigation, nul ne peut espérer se passer d'un tel héritage sans remettre en cause son mode de vie. Mais au-delà même des impératifs de la pratique agricole, le système en place comprend des réseaux de parenté qui représentent une couverture sociale et la certitude entre autres de trouver femme, une structure politique qui garantit l'ordre et la sécurité, des monuments qui sont l'expression même de la prospérité collective, bref, toute une série d'avantages, réels ou subjectifs, qui sont propres à dissuader de partir. A l'inverse, les agglomérations les plus importantes, les plus prospères, les mieux organisées, celles qui se sont dotées de bâtiments plus impressionnants, constituent des pôles attractifs vers lesquels convergent les populations des environs. L'élargissement des communautés humaines s'accélère ainsi, et conduit celles-ci à toujours s'organiser davantage.

Reste la question de l'Etat proprement dit. L'Etat, ici conçu comme un type particulier de société, est d'abord un concept qui dépend de la perspective adoptée. Il implique une définition, et celle-ci ne peut être que relative à d'autres types de sociétés, ou à d'autres formations étatiques. Dans le cas présent, le domaine considéré est la Mésopotamie, envisagée dans la diachronie. Cela étant, tout le monde s'accorde à reconnaître à l'Etat un haut niveau de complexité. Le terme ne veut pas dire que la situation est nécessairement compliquée, mais plutôt qu'elle est composite, ce qui est une façon de faire allusion par exemple à l'élargissement de la gamme des statuts, à la multiplication des partenaires sociaux, à la diversification des instances (politiques, religieuses, administratives) et à tout ce qui en découle dans le champ de la matière. Cependant, la complexité commence en Mésopotamie dès l'Obeid, augmente encore avec l'Uruk et le Dynastique Archaique, culmine avec Akkad. On a bien là différents stades du processus évolutif, nécessitant chacun un label spécifique. De ce point de vue, bien des chercheurs estiment que l'Etat apparaît avec l'Uruk. Soit, mais cette solution a l'inconvénient de masquer les particularités des formations ultérieures. Aussi préférerais-je quant à moi distinguer la cité-état de l'Etat proprement dit, et ne faire coïncider l'apparition de celui-ci qu'avec l'unification du pays par Sargon. Ce n'est pas tellement parce qu'il y a alors un changement d'échelle radical, mais surtout parce que le ressort du changement est totalement nouveau. Jusque-là, en effet, l'accession à des niveaux d'intégration supérieurs reposait sur des mécanismes internes, lents, et pratiquement invisibles; le changement était assumé collectivement, à travers des initiatives qui, trouvant leur source dans l'opacité de l'habitus, reposaient sur un consensus. A l'inverse, Sargon impose une solution nouvelle par la force, et son entreprise, brutale et douloureuse, repose sur une initiative individuelle et une visée hégémonique assumée. La cité-état apparaît ainsi comme l'aboutissement du processus évolutif normal : chaque principauté est devenue trop structurée pour qu'un niveau d'intégration supérieur se développe encore spontanément, et l'Etat devient alors l'ultime moyen, de type transgressif, de surmonter une situation bloquée.

Dans cette perspective, on pourrait dire que l'entreprise sargonide porte l'évolution à son terme. La suite de l'histoire mésopotamienne, avec toute une

série d'aléas et de retournements de situation, ne sera qu'une variation sur le même thème, au moins jusqu'à ce qu'apparaissent des formations qui dépasseront la seule Mésopotamie, trop ambitieuses d'ailleurs pour durer très longtemps. Si l'on réfléchit aux causes profondes de ces aléas historiques, il faut songer qu'un foyer évolutif primaire tend à faire apparaître sur ses marges des dynamiques secondaires, liées souvent au développement des échanges. Dans le cas présent, les élites mésopotamiennes, soucieuses d'exprimer leur différence avec ostentation, se sont investies alentour pour se procurer les produits exotiques dont elles avaient besoin. Ce faisant, elles ont donné aux populations rencontrées, culturellement en retrait, l'occasion de tirer parti de la situation, l'envie et la possibilité d'imiter le modèle qu'elles véhiculaient. En d'autres termes, le foyer primaire a suscité autour de lui l'apparition de formations secondaires qui, en se développant, ont fini par le mettre en péril.

Bibliographie

FOREST, J.D.

- 1996a « Oueili et les origines de l'architecture obeidienne » in J. L. Huot (ed.), *Oueili, travaux de 1987 et 1989*. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations [Bibliothèque de la Délégation archéologique française en Iraq], 141–150.
- 1996b *Mésopotamie. L'apparition de l'Etat, VII^e–III^e Millénaires*. Paris : Ed. Paris-Méditerranée [Coll. Grandes civilisations]. (Trad. it., *Mesopotamia. L'invenzione dello stato, VII–III Millennio*. Milano : Jaca Book).
- 1997a « Maison, maisonnée et structure sociale en Mésopotamie préhistorique (6^{ème}–4^{ème} millénaires) », *Al Rāfidān* XVIII, 81–91.
- 1997b « L'habitat urukien du Djebel Aruda, approche fonctionnelle et arrière-plans symboliques » in C. Castel, M. al Maqdissi et F. Villeneuve (edd.), *Les maisons dans la Syrie antique du III^e millénaire aux débuts de l'Islam; Actes du Colloque International, Damas, 27-30 juin 1992*. Beyrouth : IFAPO, 217–233.
- 1999 *Les premiers temples de Mésopotamie (4^e et 3^e millénaires)*. Oxford : Archaeopress [BAR International Series 765].
- 2001 « De l'anecdote à la structure : l'habitat de la culture de Gawra et la chefferie nord-mésopotamienne » in C. Breniquet et C. Kepinski (edd.), *Etudes mésopotamiennes – Recueil de textes offert à Jean-Louis Huot*. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations, 177–196.

Le contexte plurilingue de l'invention de l'écriture

Jean-Jacques Glassner

L'écriture est inventée par les Sumériens en Mésopotamie méridionale aux alentours du 34^e siècle avant notre ère, une date fondée sur les procédures de datation au carbone 14, une date qui est donc susceptible de variation.

Cette invention est un acte culturel. Elle suppose un concept qui est la condition même de son existence et qui a la particularité de n'être perceptible qu'avec elle. Autrement dit, elle n'existe que dès lors qu'elle apparaît, elle ne peut se préexister à elle-même. Il ne peut y avoir, par définition, ni pré- ni proto-écriture. Il existe, certes, des systèmes sémiologiques divers, comme la pictographie, mais elle se situe en rupture avec eux.

Elle suppose un concept et elle résulte de la mise en oeuvre de ce concept, cette représentation mentale faite elle-même d'autres concepts et de diverses démarches et pratiques. Elle est un système dont les signes se combinent pour produire d'autres signes ; elle s'épanouit d'emblée, reconnue comme telle, dans une aire géographique très vaste.

Les Sumériens commencent par inventer une sémiologie, si l'on entend par ce mot le seul domaine formel, la symptomatologie. Les signes sont, en effet, avant tout des formes physiques, purement matérielles, et, à la rigueur, ils peuvent être dénués de sens. Mais si ce travail formel est indispensable, il ne peut, cependant, se suffire à lui-même car il ne peut être dissocié de l'aspect sémantique. En effet, ce n'est pas la substance du signe qui importe, mais sa valeur. Du reste, les préoccupations de sens sont omniprésentes dans les procédures de création des signes. Les Sumériens inventent donc une herméneutique, l'ensemble des connaissances et des pratiques qui permettent de rendre les signes signifiants.

Considérons, par exemple, les marques numérales, mais on pourrait choisir n'importe quel autre groupe de signes. À la base, il y a deux signes, un trait et un point, marqués sur l'argile par une encoche et un cercle. Soit dit en passant, il n'est nul besoin de précédents pour inventer ces deux signes. Ces signes disent des unités, la mesure de l'unité étant variable. Ils disent aussi les noms de ces unités et les noms des objets et des matières quantifiées. Bref, ce sont des signes logographiques puisqu'ils disent des mots et ces signes logographiques sont polysémiques puisqu'ils disent des mots qui se prononcent diversement.

Les signes de l'écriture disent donc des mots, chaque signe traduisant une pluralité de mots de la langue. Or, dès le premier stade de l'écriture, un autre trait fondateur de l'écriture sumérienne se laisse découvrir, son caractère phonétique.

Il existe, en effet, parmi les signes inventés par les Sumériens, des morphophonogrammes. Ce sont des compositions de plusieurs sous-graphies dont l'une n'a généralement aucune fonction autre que celle d'une matrice dénuée de toute signification et à l'intérieur de laquelle vient se placer un second signe utilisé exclusivement pour sa valeur phonétique ; il n'a pas pour fonction

d'indiquer la prononciation du mot complet, il ne fait qu'indiquer la prononciation de la graphie, disant l'initiale ou la finale d'un mot.

Il est de notoriété qu'un indice phonique n'est décelable avec certitude que par sa présence récurrente dans plusieurs caractères différents comportant la même syllabe. La chance veut que l'on dispose, au sein du corpus des signes de l'époque d'Uruk IV, de deux témoins différents utilisant le signe EN, précisément, pour sa seule valeur phonétique, à savoir $BAD_x \times EN$ et $GÁ \times EN$; dans le premier cas, le signe est à lire ezen, dans l'autre men. Grâce à ces deux témoins, la preuve est faite qu'un graphème s'est spécialisé en phonème ; dans chaque cas, la méthode permet de traduire par écrit des mots nouveaux ; dans le premier cas, elle est une aide, en outre, pour permettre la lecture correcte d'un logogramme polysémique. Soit dit en passant, sans ce précieux témoignage, on ne pourrait identifier les Sumériens comme les inventeurs de l'écriture. On passe sous silence les graphies syllabiques de certains mots ainsi que la procédure souvent employée du rébus qui consiste à désigner un mot par le signe qui traduit un mot homophone.

L'écriture sumérienne est donc une écriture mixte, logographique et phonétique. On en aura sans doute une meilleure connaissance lorsque l'on sera en mesure de mieux lire les anthroponymes qui figurent dans les textes de l'époque. Un anthroponyme de l'époque d'Uruk IV peut se lire UNKIN.DA, soit un substantif suivi d'une marque phonétique à valeur grammaticale, celle du comitatif ; il peut s'agir d'un nom sumérien abrégé du type unkin.né. Si la singularité de l'occurrence peut rendre dubitatif, une autre interprétation étant toujours possible, l'hypothèse n'en est pas moins à retenir, d'autant plus qu'il existe, certes dans un texte de l'Uruk III, un graphème ra qui est indéniablement une marque grammaticale, celle du datif, et qui est suffixée, dans un document comptable, à la notation d'un nom propre bien attesté, AN : ŠÚ + EN, et qui est, précisément, le destinataire d'un item.

On a vu, en mentionnant l'exemple des marques numérales, que les inventeurs de l'écriture créent des signes inédits. Mais ils s'inspirent aussi de signes préexistants qu'ils identifient, lorsqu'ils les observent dans leur environnement, et qu'ils manipulent afin de les intégrer dans le système qu'ils élaborent. Parmi ces signes se trouvent les hampes et les étendards. Les premières, parfois hautes de plusieurs mètres, sont plantées généralement par paires à proximité des portes de certains édifices. Elles marquent le paysage urbain, offrant une série d'isomorphismes architecturaux. Elles peuvent être les symboles de villes, elles peuvent jouer un rôle apotropaïque. Petites, elles sont transportables et manipulables.

Certains de ces objets ont été traduits en signes graphiques. Mais dès lors qu'ils intègrent la sphère de l'écriture, se muant en caractères d'écriture, ils subissent une altération profonde. Jusque-là ils disaient conjointement le capital matériel et symbolique d'un groupe humain, l'espace qu'il occupait, les individus qui le composaient avec leur histoire, l'architecture qui s'y déployait, les activités économiques auxquelles ils s'adonnaient, les spéculations religieuses auxquelles ils se livraient. Désormais, signes d'écriture, ils ne réfèrent plus qu'à des mots de la langue.

Il en est ainsi du signe MÜŠ. Il reproduit le motif architectural de la hampe ansée à banderole qui porte le nom générique d'urin et signale la personne

d'Inanna, son lieu de culte principal ainsi que tout lieu se trouvant sous sa protection. Mais s'il en épouse la silhouette, sa signification et sa vie sociale ont changé. Ayant quitté la sphère de l'architecture et de l'urbanisme, il renvoie exclusivement, désormais, à des mots et devient un logogramme polysémique qui admet au moins deux valeurs, *mùsh* et Inanna, à savoir le nom de la déesse homonyme et plusieurs substantifs homophones qui ont pour sens « aspect, éclat, territoire, aire où se dresse un temple ». Par contre, alors que le signe reproduit le silhouette d'une hampe, il ne désigne plus l'objet en question, un autre signe étant inventé dans ce but.

Il est désormais possible de formuler une première conclusion, généralement ignorée par les historiens et les spécialistes de l'écriture pour qui cette dernière relève exclusivement de la sémiologie.

En réalité, l'écriture naît, comme les exemples précédents le montrent, de l'articulation du signe visible à la langue, de la volonté d'en visualiser l'invisible. Elle est le produit de l'association de ces deux éléments distincts que sont la figure et le mot. L'écriture consiste à atteindre le second en dessinant le premier. Le signe d'écriture produit du sens linguistique, il produit le mot, la morphologie, voire la syntaxe ; bref, il produit du sens linguistique. Bref, l'écriture relève, tout à la fois, de la sémiologie et de la linguistique. Tel est son caractère définitoire. C'est en ce sens qu'elle se distingue de tous les autres systèmes de communication fondés sur la sémiologie.

Il y a longtemps, au milieu du 4^e millénaire, que l'*homo sapiens* s'est doté, avec la langue orale, d'un système de signes organisés lui permettant de nommer toutes choses, d'exprimer sa pensée ou de communiquer clairement et avec facilité. Tel est le fondement de l'identité humaine. L'écriture nourrit un projet identique, celui de noter tous les mots de la langue. Le registre des signes de l'Uruk, qu'il ne faut pas considérer autrement que comme le plus ancien témoignage de l'écriture mésopotamienne, le témoin le plus archaïque qui en a déjà les traits caractéristiques a pour but de noter tous les mots de la langue et de communiquer. Le registre de ses signes, dont nous n'avons qu'une connaissance incomplète, permet la notation de plusieurs milliers de mots.

La nouveauté qui consiste à traduire les éléments invisibles de la langue en signes visuels peut paraître seconde et c'est comme telle qu'elle est souvent perçue par erreur.

L'écriture, au IV^e millénaire, ne cherche pas à faire l'analyse de la langue parlée. Son objet n'est pas davantage l'enseignement de la langue et de ses flexions. Elle s'en tient, pour l'essentiel, à l'approche lexicale et, pour une part, morphologique. Il est du reste un fait d'évidence dont témoigne la longue pratique de l'écriture du sumérien pendant près d'un millénaire et qui vient probablement de ses origines. Elle ne cherche jamais à rendre toutes les flexions de la langue, omettant les détails morphologiques qui devraient y figurer si elle était conçue comme une représentation de la langue parlée, mais n'omettant jamais, en revanche, les détails qui ont trait à l'information qu'elle est chargée de transmettre. La chaîne des préfixes, infixes et suffixes verbaux ne sera jamais aussi complète qu'à partir du moment où le sumérien deviendra une langue morte. Auparavant, les scribes choisissent de n'en noter au mieux qu'une brève sélection.

Avec la langue écrite, à distance de la parole, un champ graphique se fait jour qui assure la complémentarité de deux ordres syntagmatiques, celui des combinaisons signe à signe et celui des relations signes à support, indépendants de la syntaxe, car une phrase se définit au niveau de la langue et non de l'oralité ou de l'écriture. Trois traits caractérisent les premiers textes :

- ils sont notés dans une écriture nucléaire où ne sont retenus que des mots vedettes, les racines verbales, les substantifs ou les adjectifs indispensables à la compréhension ;
- le désordre règne dans la notation des signes. Les graphies phonétiques elles-mêmes ne visent pas à reproduire nécessairement la suite des sons se succédant dans un mot, en d'autres termes, l'ordre des graphies peut contredire celui des unités phonétiques. L'ordre des signes est rarement celui, logique, qu'implique le contenu sémantique du message enregistré ;
- le recours fréquent à des abréviations, en particulier pour la notation des noms propres dont on se contente parfois d'écrire la syllabe initiale ou toute partie suffisante à l'identification du détenteur.

Il faut pourtant qu'un texte soit lisible. Tel qu'il se présente, il fournit un éventail de représentations sémantiques, à charge pour le lecteur de reconstituer la proposition conforme à l'intention du rédacteur. Dans l'écriture sumérienne où la lecture implique la connaissance du lexique et de la langue, et où elle exige la saisie globale des signes inscrits, on ne peut pas lire signe à signe et sans comprendre, comme dans notre alphabet, la figure entière du syntagme devant faire impression tout ensemble sur l'œil et sur l'esprit. Peu importe donc que l'ordre des signes ne soit pas respecté. C'est au lecteur de le rétablir et la lecture demande une certaine énergie.

Les bulles-enveloppes et les tablettes numérales offrent les traits caractéristiques les plus remarquables de la communication écrite. Ce sont des documents que la langue parlée peut ignorer car le système d'écriture n'a besoin ni de la syntaxe correspondante ni d'aucun système de vocalisation pour devenir un moyen de communication efficace.

Les Sumériens ont conscience de ces difficultés. Un texte est toujours écrit sur un support qui fournit un cadre et impose un format. Ce support peut être subdivisé de diverses manières, en cases, en colonnes, en lignes horizontales. Ces faits sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister.

L'écriture apparaît donc comme une nouvelle langue, une langue écrite, dans le concert des langues de l'ancien Orient. Car plusieurs langues sont parlées dans la Mésopotamie et les pays voisins au 4^e millénaire : le sumérien dont on a vu qu'il est la langue des inventeurs de l'écriture, diverses langues sémitiques dont l'akkadien, vraisemblablement l'élamite sur le plateau iranien et peut-être, déjà, le hourrite en Syrie du nord. On croit pouvoir dire que dès l'Uruk IV, l'écriture inventée par les Sumériens noté déjà des mots akkadiens. Elle les écrit de manière syllabique dès l'Uruk III.

Or, il est bien connu qu'un contexte plurilingue fait prendre à l'homme une conscience plus vive de la structure de la langue qu'il parle, de la morphologie des mots dont il se sert. C'est lorsque les Chinois découvrent le sanscrit qu'ils commencent à étudier la phonologie de leur propre langue. Il est permis de

postuler que cette pluralité de langues a joué un rôle important dans le processus de l'invention de l'écriture.

Bibliographie

GLASSNER, J.-J.

2000 *Écrire à Sumer*. Paris : Editions du Seuil.

2005 « Les Sumériens, inventeurs de l'écriture cunéiforme » in W. H. van Soldt, R. Kalvelagen and D. Katz (edd.), *Ethnicity in Ancient Mesopotamia. Papers read at the 48th Rencontre Assyriologique Internationale, Leiden, July 1-4, 2002*. Leiden : Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Uitgaven van het Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten te Leiden CII], 134–137.

WILCKE, Cl.

2005 « ED Lú A und die Sprache(n) der archaischen Texte » in W. H. van Soldt, R. Kalvelagen and D. Katz (edd.), *Ethnicity in Ancient Mesopotamia. Papers read at the 48th Rencontre Assyriologique Internationale, Leiden, July 1-4, 2002*. Leiden : Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Uitgaven van het Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten te Leiden CII], 430–445.

Iconographie des premiers états en Mésopotamie

Petr Charvát

Les conditions de la naissance de l'étatisme au Proche-Orient ancien continuent de susciter l'attention des chercheurs. Dans cette contribution, je voudrais ajouter un nouvel essai aux tentatives qui sont faites pour saisir les différentes composantes tellement équivoques de cette pièce de théâtre muette que se déroule dans les ténèbres de l'âge préhistorique, et dans laquelle les rôles principaux sont joués par des acteurs sans voix, dont on peut seulement apprécier la maîtrise grâce aux quelques signes visibles qu'ils nous ont laissés. Ce qui se joue là est l'un des premiers (mais certainement pas le dernier) drames historiques qui ont pris et continuent de prendre place sur la scène, toujours identique et pourtant tellement changeante du Proche-Orient, avec ses déserts majestueux, ses massifs rocheux, ses montagnes, ses plaines fertiles et ses fleuves.

Je commence mon voyage dans le passé au temps de la culture de Halaf, au sixième millénaire avant Jésus-Christ. C'est le temps des premiers succès des élites sociales, avec une intensification générale de l'activité économique et de l'exploitation des produits de la terre, avec de grands investissements en matière d'agriculture, l'invention des araires, le premier jardinage, la systématisation de l'élevage des animaux domestiques, tant pour leur utilisation comme force de traction que comme source alternative d'alimentation. C'est aussi le temps des progrès considérables dans la sphère du travail et de la maîtrise des ressources naturelles, avec la métallurgie, le façonnage des pierres dures, l'invention du tour de potier et les débuts de la production céramique en masse. Tout cela allant finalement de pair avec l'apparition des premiers moyens de transport, ouvrant la voie à la diffusion et à la redistribution des richesses nouvellement acquises.

Pour les gens de ces époques et si l'on se fonde sur des critères issus des observations ethnologiques, les succès de cette nouvelle économie naquirent sans doute de l'idée de la supériorité morale et du comportement vertueux des élites sociales de ce temps. Voyant dans l'abondance produite par les soins de ces nouvelles élites les effets de la rectitude interne de leurs dirigeants et la « visualisation » de leurs qualités personnelles, normalement « invisibles », les gens ordinaires de cette période préhistorique voulurent probablement s'approprier de la *mana*, la « bonne fortune », tellement productrice de leurs chefs. Or cela pouvait être accompli en mangeant (et ainsi en « intériorisant ») cette partie de la *mana* des chefs qui étaient parvenus à accumuler tant de réserves alimentaires déposées dans leurs aires de stockage. Nous pouvons voir ici la source et la raison d'être de la vaisselle de table décorée par les ornements délicats de l'âge de la culture de Halaf et d'une partie aussi d'Obeid.

Dans certains cas favorables, le caractère des ornements de cette superbe poterie, révélateurs de ces « principes » d'échange de la *mana* des chefs, nous laisse deviner quels étaient les devoirs principaux des élites du temps, dont les produits étaient mangés au cours de banquets solennels et somptueux. Les

rosettes sur les bols d'Arpachiyah renvoient, semble-t-il, à des cérémonies relevant de la bonne organisation du monde et de la structuration propre de l'univers humain et non-humain, cérémonies entreprises sans doute par des spécialistes de la vie spirituelle, « proto-prêtres », ancêtres des *brahmana* indiens. Les *bukrania*, images du front-de-boeuf, rappellent en toute probabilité les campagnes mémorables menées par les chefs militaires, les anciens *ksatriya*, soit contre les ennemis humains, soit contre les animaux sauvages représentant la nature non-humanisée et donc dangereuse et menaçante. Finalement, l'ornement de l'échiquier, lié très probablement tant au monde de fécondité qu'au dieu sumérien à venir : Enlil, laisse penser à la sphère de la fertilité et de l'abondance, confiée aux producteurs de toute sorte, lointains ancêtres de la caste des *vaśyas* de l'Inde.

De ce manière, toutes les catégories duméziliennes, essentielles à l'existence d'une élite sociale cohérente – faite de « prêtres », d'organiseurs et de producteurs –, sont présentes au sein du groupe dirigeant de la société halafienne. Le véhicule des messages de l'ordre social est ici le feu domestique, qui joue un rôle essentiel dans la préparation des banquets, pendant lesquels les qualités des chefs, « incarnées » dans les produits de leur travail, sont appropriées, « intériorisées » par les membres de leur entourage, conviés à la table commune.

Avec la phase suivante de l'âge de la culture d'Obeid final du début du quatrième millénaire, d'où provient la splendide poterie de Suse, « tout se transforme », pour reprendre l'expression de Lavoisier. Cette fois, l'ornementation de la poterie est beaucoup plus compréhensible, notamment parce qu'elle se rapproche du chemin qui mènera aux écritures proto-cunéiforme et proto-élamite. Les trois composantes primaires de l'élite sociale y trouvent encore leur place. Les « proto-prêtres » sont visibles à travers les emblèmes des différentes divinités : le « soleil » d'An, l'échiquier et la natte des roseaux d'Enlil, les cours d'eau d'Enki, ainsi qu'un curieux « papillon », peut-être un emblème d'une déesse-mère comme, par exemple, Ninki ou Ninhursag. On « consacrait » aussi le contenu de quelques gobelets par le dessin d'un signe qui s'approche de très près au signe sumérien RU (akk. *šaraqu*). Les exploits héroïques des membres de la « deuxième caste », celle des organisateurs, chefs et commandants, sont symbolisés par les références pictographiques faites à la fondation des « villes » ou « communautés civilisées » (signes cruciformes), ainsi qu'aux activités de la chasse des animaux sauvages et de la guerre. Finalement, les efforts de la « troisième caste », celle des producteurs, sont rappelés par l'iconographie de cours d'eau fertilisants, d'images de céréales, parfois peut-être aussi d'outils de travail (perceuse de menuisier), et naturellement par l'échiquier, symbole de la fécondité.

Tous ces images se réfèrent encore aux exploits d'hommes « grands » et de femmes « grandes », personnages particuliers de l'élite. Ceci est indiqué par les images de peignes, outils liés à la chevelure humaine, comprise comme expression du caractère le plus personnel et le plus intime de chaque individualité.

Mais le symbolisme de la poterie peinte de Suse préhistorique va plus loin. En dehors d'avoir servi de moyen d'échange des substances immatérielles entre les « intérieurs » des chefs et ceux des roturiers, la vaisselle ornée a également servi de réceptacle pour les corps mortels des membres de l'élite dans les lieux de

leur dernier repos. Ici, les images de la poterie ont alors acquis une fonction supplémentaire : ayant été utilisée pendant le temps de la vie d'un chef dont elle chantait les louanges, elle portait ensuite sa gloire jusqu'au monde des défunts. Mais ce processus se déroulait dans les circonstances bien particulières. Il semble que le tertre funéraire de Suse, où furent trouvées les sépultures à poterie peinte, a servi tout entier de gigantesque moyen de légitimation du pouvoir des chefs de Suse et de Susiane. Lors de l'intronisation de chaque nouveau chef, le souverain régnant paraît s'être mystiquement uni à ses ancêtres gisant dans le massif du tumulus de Suse, les faisant « revenir à la vie » et faisant se reproduire tous leurs exploits glorieux, rappelés par les réceptacles de la poterie peinte dans lesquels – et avec lesquels – ils reposaient dans leurs tombeaux.

Plus encore : pour effectuer tout cela, il a fallu que le registre des hauts faits mémorables des chefs de Suse, enregistré par la poterie peinte, soit intelligible, ou au moins « codifié » par des images renvoyant à des faits connus et compréhensibles. C'est peut-être pour cette raison qu'on se rend compte d'une certaine standardisation du répertoire des signes de la poterie susienne, ainsi que de la structuration ordonnée des compositions intégrant ces images dans plusieurs « réseaux de signification ». Qui plus est, quelques-unes de ces images ont probablement servi de prototypes aux signes des écritures proto-cunéiforme et proto-élamite.

Ce que je veux signifier, c'est que le seuil de la porte menant à l'invention de l'écriture a été franchi à Suse, pendant la période de la culture d'Obeid final. Les images de la poterie susienne ne sont pas encore de la véritable écriture, mais ils constituent un répertoire de signes standardisés et stabilisés, ordonnés dans des compositions artistiques selon des règles strictes qu'on peut reconstituer. Une fois le passé mythique maîtrisé de cette manière, les savants du Proche-Orient ancien purent procéder plus aisément à l'invention de la vraie écriture.

Avec les premières empreintes de Suse appartenant à la culture d'Uruk ancien, dans la première moitié du quatrième millénaire, les choses sont devenues à la fois plus simples et plus complexes. Tout d'abord, les scellements ne possèdent pas, pour leur part, de caractère sacré, voire mythique; bien au contraire, ce sont des dispositifs tout à fait pratiques, enfermant simplement les livraisons de denrées qui étaient dues, pour une raison ou une autre, à l'organisme central de gestion du domaine des dirigeants de Suse. Pour cette raison, leur iconographie est en rapport direct principalement avec les occasions de la collecte de ces provisions par l'agence centrale.

En effet, les images portés par ces scellements « parlent », de façon semblable à la poterie peinte ancienne. Mais le monde des dieux y est quasiment absent, ne serait-ce que par des symboles – comme le soleil du dieu An – ou bien par divers procédés symboliques, comme la libation qui, comme je le crois, servait de moyen de sollicitation des dieux pour le don de la fécondité. En fait, les composantes dominantes du monde susien des débuts de la culture d'Uruk nous dirigent vers le monde de la « deuxième » et de la « troisième » castes, c'est-à-dire vers les sphères d'activité des organisateurs et commandants, qui sont citées par des scènes de légitimation du pouvoir (« main sous le bras »), du

triomphe militaire, et aussi peut-être de l'établissement des « villes », toujours symbolisées par les signes cruciformes.

Une sphère de motivation qui figure de façon très visible sur ces scellements est représentée par les allusions à la propagation de la fertilité et de la fécondité. C'est ce qui apparaît dans les scènes comprenant le « maître d'animaux », une figure centrale qui peut très bien être vue comme transmetteur et véhicule de fécondité, ce don des dieux envers le monde de la nature.

Pourtant, les images des scellements de Suse portent témoignage d'une forme de pensée différente de celle de l'ancienne poterie peinte. Finie la mythologie des héros anciens, des figures surhumaines qui protégeaient leurs communautés contre les ennemis humains et non-humains, et qui procuraient les sources d'approvisionnement en eau, tout en sollicitant la disposition bénéfique des dieux envers leurs gens. À l'époque d'Uruk ancien, les figures humaines, qui apparaissent pour la première fois, ne sont que des véhicules des pouvoirs divins, soit de la fécondité, soit de la prouesse militaire, ou encore de la force magique du gouvernement suprême, qualités personnelles transmises par contact du receveur des longs poils qui poussent sous le bras du donneur. À partir de ce moment-là, on assiste à la soumission de l'humanité à des pouvoirs jugés supérieurs – ceux des dieux, mais aussi ceux de l'élite terrestre.

Les scellements n'ont joué qu'un rôle complémentaire dans la « chaîne opératoire » des activités des États naissants. Après ouverture, les denrées scellées étaient consommées pendant une cérémonie de caractère inconnu, mais fort probablement organisée pour solliciter le don de la fécondité par les dieux, détenteurs de cette qualité précieuse. On vénérât les dieux par le biais d'une libation et ensuite, on distribuait la fertilité, soit par les boissons servies pendant le banquet cérémoniel, soit par un contact physique et corporel avec la nature, plus particulièrement avec les animaux (« maître des animaux »).

Je crois fermement que l'utilisation de l'écriture, sous forme de compilation de listes des livraisons de denrées scellées avec lesquelles on célébrait la cérémonie de la fécondité, a trouvé sa place dans cette « chaîne opératoire ». On constate des liens entre les symboles de la poterie peinte de Suse et les écritures proto-cunéiforme et proto-élamite. La forme la plus ancienne du signe sumérien pour un scribe, UMBISAG, montre un emballage de biens avec une « queue » pendante, qui peut très bien montrer une empreinte de sceau. Cette réalité appartient aux temps précédant la culture d'Uruk récent (ca. 3500–3200), quand les empreintes de sceaux sur emballages ne représentaient plus la forme la plus typique du scellement. Mais il existe même des échantillons d'une écriture à Suse, avant le temps d'Uruk récent – des échantillons maigres mais clairs, sur tablettes et sur jetons d'argile. On ne dispose plus de la plupart des documents écrits à cette époque, qui ont été probablement rédigés sur des supports de matière périssable – cire, bois, os – et sont ainsi malheureusement perdus pour l'archéologie moderne.

La voie sumérienne en direction de l'étatisme fut visiblement différente. Entre les deux fleuves, Euphrate et Tigre, la tradition de l'embellissement de la poterie par des ornements délicats n'existe pas; les vaisselles obeidiennes se situent loin du symbolisme, fort évolué du point de vue esthétique, de la poterie

susienne. Les symboles des divinités anciennes, tel le dieu du ciel An, connu dès l'âge de la culture d'Halaf, ont dû être transmis à travers d'autres véhicules, peut-être sur des matières organiques. Ce dont on s'aperçoit à Sumer et en Mésopotamie ancienne, c'est d'un certain caractère de dualité, ou mieux de « binarité », très visible notamment grâce à toute la série des éléments architecturaux de Tepe Gawra XI–VIII, jusqu'à l'époque d'Uruk récent. Cette binarité resurgit dans les cérémonies qu'éclaircissent les plus anciens textes cunéiformes dont on reparlera plus loin.

Un changement profond a pris place au début de la période d'Uruk récent. Ceci se manifeste dans l'apparition du sceau-cylindre, introduit peut-être dans la période équivalente à celle d'Uruk VII. Instrument d'un grand pouvoir magique, le sceau-cylindre incarne la compréhension sumérienne des catégories essentielles de l'existence – de l'espace et du temps. Pouvant être roulé sur une surface molle un nombre infini de fois, le sceau-cylindre montre le caractère cyclique du temps sumérien. La direction linéaire, dans laquelle on fait le déroulement, symbolise bien l'autre aspect du temps en Mésopotamie, son caractère de vecteur. Les images gravées sur la surface du sceau-cylindre, puis imprimées dans la surface scellée, incarnent l'espace du monde humain, en liaison étroite avec le temps. Finalement, le caractère, soit sacré, soit profane de ces images montre bien la maîtrise de ces deux aspects de la réalité, revendiquée par les élites sumériennes. En vérité, il n'existe pas de meilleure façon que le sceau-cylindre, avec son utilisation dans la pratique de redistribution contemporaine, pour exprimer la témérité des élites de Sumer proto-étatique, qui s'étaient posées en maîtres du monde visible et invisible.

Les traits fondamentaux de l'action des élites étatiques de Sumer à la fin du quatrième millénaire sont illuminés par les premiers textes cunéiformes. Le « couple pontifical » de la ville d'Uruk, EN (mâle) et NIN (femelle), y accomplit la cérémonie NA₂, une sorte de « mariage sacré » ayant pour but la décharge de la fécondité, dont les dépositaires suprêmes sont naturellement les dieux. Les réserves de fécondité ainsi mises à la disposition de l'humanité sont diffusées de diverses manières. Elles sont conduites vers les statues ou bien vers les symboles divins, d'où elles peuvent être acquises par le processus de l'« appui sur la statue » (TAK₄.ALAN). Elles peuvent être transmises au ciel et à la terre pour le profit de tous les êtres vivants (TAK₄.AN.KI). Finalement, les créatures du sexe féminin peuvent en être spécialement chargées, peut-être pour faciliter la procréation (TAK₄.SAL.AMA.NIN). Ce dispositif était relativement simple mais incroyablement efficace car il pouvait être mis en œuvre de façon universelle, dans n'importe quelle partie du monde. Il a offert aux élites d'Uruk récent la base spirituelle sur laquelle elles ont érigé l'édifice de leur pouvoir, comprenant le monde entier alors connu.

À la fin de l'âge de la culture d'Uruk, autour de l'an 3200, le fonctionnement de ce système de croyances a rencontré quelques difficultés. À Uruk, le « couple pontifical », composé des deux archiprêtres des divinités An et Inanna, constituait un groupe idéal pour la performance de la cérémonie NA₂. Mais dans d'autres villes, il arrivait qu'il n'y ait qu'une seule divinité poliade, du sexe mâle et donc desservie par une EN féminine. Dans ce cas, il était évidemment hors de question

d'effectuer la cérémonie NA₂ avec un partenaire terrestre de l'EN, mariée à la divinité locale. La cérémonie était donc consommée par NIN avec son nouveau partenaire, le LUGAL, qui devint ainsi le représentant suprême de sa communauté vis-à-vis des dieux (mais pas encore le roi). Ceci a pu prendre place dès Jemdet Nasr ou bien à Kiš, dont la tradition littéraire nous a conservée le nom d'une sœur – ou bien NIN – de Gilgamesh, EN.ME.BARA.SI, ce qui signifie précisément ce que je viens de remarquer : «EN qui fait résider les 'idées du monde divin' dans le dais du trône royal ». Telle était certainement la source du pouvoir des LUGAL et des NIN d'Ur archaïque, comme le montrent les noms de personnes avec ces lexèmes de ce temps-là. Cette tendance atteignit le sommet dans les « tombeaux royaux » d'Ur, ou gisaient les LUGAL, fort probablement assimilés au divin Dumuzi, avec leurs NIN. Le roi d'Ur, Mesannepada, se fit héritier de cette tradition avec son titre officiel « époux de la *nu-gig* ». Mais ce gaspillage grandiose des tombes d'Ur avait brisé le pouvoir des seigneurs de la ville de Nannar, et les rois de Fara qui suivirent étaient déjà des souverains tout à fait profanes.

Bibliographie

- AMIET, P.
1972 *La glyptique susienne, des origines à l'époque des Perses achéménides*. Paris : Paul Geuthner.
- BERMAN, J.
1994 « The Ceramic Evidence for Sociopolitical Organization in 'Ubaid Southwestern Iran » in G. Stein – M. Rothman (edd.), *Chiefdoms and Early States in the Near East : The Organizational Dynamics of Complexity*. Madison, Wisconsin : Prehistory Press, 23–33.
- BRENIQUET, C.
1996 *La disparition de la culture de Halaf – Les origines de la culture d'Obeid dans le Nord de la Mésopotamie*. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations.
- CHARVÁT, P.
2002 *Mesopotamia Before History*. London and New York : Routledge.
2006 *The iconography of pristine statehood. (Painted pottery and seal impressions from Susa, SW Iran)*. Praha : Karolinum.
- DAMEROW, P. – ENGLUND, R. K. – LAMBERG-KARLOVSKY, C. C.
1989 *The Proto-Elamite Texts from Tepe Yahya*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press – Peabody Museum of Archaeology and Ethnology [American School for Prehistoric Research Bulletin 39].
- DOUAIRE-MARSAUDON, F.
2001 « D'un sexe, l'autre. Le rituel du kava et la reproduction de l'identité masculine en Polynésie », *L'homme* 157, 7–34.
- EVES, R.
1998 *The Magical Body – Power, Fame and Meaning in a Melanesian Society*, s. l. : Harwood Academic Publishers.

- FERIOLI, P. – FIANDRA, E. – FISSORE, G. G. – FRANGIPANE, M. (edd.)
 1994 *Archives before Writing. Proceedings of the International Colloquium, Oriolo Romano, October 23-25, 1991*. Torino : Ministero per i beni culturali e ambientali, Ufficio centrale per i beni archivistici – Scriptorium.
- FOREST, J. D.
 1996 *Mésopotamie. L'apparition de l'Etat, VII^e–III^e Millénaires*. Paris : Ed. Paris-Méditerranée [Coll. Grandes civilisations].
- GELL, A.
 1992 *The Anthropology of Time – Cultural Constructions of Temporal Maps and Images*. Oxford and Providence : Berg.
- GLASSNER, J.-J.
 2000 *Ecrire à Sumer – L'invention du cunéiforme*. Paris : Editions du Seuil.
- GREEN, M. – NISSEN, H.-J.
 1978 *Zeichenliste der Archaischen Texte aus Uruk*. Berlin : Gebrüder Mann Verlag [Archaische Texte aus Uruk Band 2].
- HARPER, P. – ARUZ, J. – TALLON, F.
 1992 *The Royal City of Susa – Ancient Near Eastern Treasures in the Louvre*. New York : The Metropolitan Museum of Art.
- HICKS, D. (ed.)
 1999 *Ritual and Belief – Readings in the Anthropology of Religion*. Boston : McGraw-Hill College.
- HOROWITZ, W.
 1998 *Mesopotamian Cosmic Geography*. Winona Lake, Indiana : Eisenbrauns [Mesopotamian Civilizations 8].
- KREBERNIK, M.
 2000 « Ninlil » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band IX, Lieferung 5–6. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 452–456.
 2001 « Ninlil » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band IX, Lieferung 7–8. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 457–461.
- LEACH, E. R.
 1999 « Magical Hair » in : D. Hicks (ed.), *Ritual and belief: readings in the anthropology of religion*. Boston : McGraw-Hill College, 221–239 (= *Journal of the Royal Anthropological Institute* 88/2, 1958, 147–164).
- DE MECQUENEM, R.
 1943 *Fouilles de Suse, 1933-1939*. Paris : Paul Geuthner [Mémoires de la Mission Archéologique en Iran (Mission de Susiane) XXIX], 3–119.
- MICHALOWSKI, P.
 1998 « The Unbearable Lightness of Enlil » in J. Prosecký (ed.), *Intellectual Life of the Ancient Near East, Papers Presented at the 43rd Rencontre*

Assyriologique Internationale, Prague, July 1-5, 1996. Prague : Oriental Institute, Academy of Sciences of the Czech Republic, 237–248.

ROVA, E.

1994 *Ricerche sui sigilli a cilindro vicino-orientali del periodo di Uruk/Jemdet Nasr.* Roma : Istituto per l'Oriente C. A. Nallino.

TOBLER, A. J.

1950 *Excavations at Tepe Gawra.* Vol. II. Philadelphia – London : University of Pennsylvania Press and G. Cumberlege, Oxford University Press [University Museum Monograph 4].

VON WICKEDE, A.

1990 *Prähistorische Stempelglyptik in Vorderasien.* München : Profil Verlag.

WIGGERMANN, F.

1996 « Scenes from the shadow side » in M. E. Vogelzang – H. L. J. Vanstiphout (edd.), *Mesopotamian poetic language : Sumerian and Akkadian.* Groningen : Styx Publications, 207–230.

ZGOLL, A.

1997 « Inanna als nugig », *Zeitschrift für Assyriologie* 87/II, 181–195.

II. Le troisième millénaire

Qui êtes vous, Monsieur Gilgamesh ?

Tomáš Mařík

Dans les jours qui viennent, nous allons célébrer le 130^e anniversaire de la redécouverte de l'épopée akkadienne de Gilgamesh.¹ Malgré la longue période écoulée, l'intérêt pour ce héros et pour les œuvres littéraires qui lui sont consacrées – et en premier lieu l'épopée ninivite – ne faiblit pas. Les assyriologues, comme un large public composé de scientifiques de différentes disciplines mais aussi de simples amateurs, leur vouent toujours une grande passion.

Pour preuve, il suffit de mentionner de nouvelles traductions qui viennent de paraître en hollandais², allemand³ et deux traductions récentes en anglais⁴. Souvenons-nous aussi des traductions de l'épopée de Gilgamesh en tchèque, proposées par Lubor Matouš pour la première fois en 1958⁵, puis retravaillées encore par lui à deux reprises en 1971 et 1976⁶. Une nouvelle traduction de la main de Jiří Prosecký, Blahoslav Hruška et Marek Rychtařík est maintenant parue⁷. À vrai dire, les milieux tchèques concernés ont été favorisés par l'existence de cette traduction de Lubor Matouš, à la fois poétique et très sûre du point de vue philologique, à la différence par exemple de la situation pour l'allemand et l'anglais, où il a longtemps fallu choisir entre des versions philologiquement correctes et d'autres de lecture agréable. Il faut d'ailleurs noter qu'un certain nombre d'orientalistes tchèques – et je ne fais personnellement pas exception à cette règle – se sont engagés dans l'étude des littératures orientales grâce justement à cette excellente traduction de Lubor Matouš.

La question que je me suis posée et à laquelle, par cet exposé, je souhaiterais essayer de donner au moins une réponse préliminaire, c'est la question du caractère, de la personnalité de Gilgamesh : qui était-il en réalité ? Plus précisément, qui pouvait-il être au III^e millénaire en Mésopotamie, pendant la période où la culture sumérienne était dominante ? La bibliographie spécialisée donne des réponses presque toujours identiques à ces questions ; l'opinion qui prévaut peut être résumée comme suit : Gilgamesh est un personnage historique, roi d'Uruk à la fin de l'époque Dynastique Archaique II, sans doute au XXVII^e siècle avant J.-C. ; il est rapidement devenu un héros légendaire et l'un des dieux

¹ C'est le 3 décembre 1872 que George Smith a tenu sa fameuse conférence sur des « tablettes du déluge » à la Société biblique de Londres.

² Vanstiphout 2001.

³ Schrott 2001.

⁴ George 1999 et Foster 2001.

⁵ Matouš 1958.

⁶ Les deux dernières sous le même titre, avec une réédition (sans commentaire ni introduction) en 1997 (= Matouš 1997).

⁷ Prosecký – Hruška – Rychtařík 2003.

des Enfers, jouant le rôle de juge des personnes décédées.⁸ À partir de cette définition, trois domaines de réflexions s'ouvrent dans l'ordre suivant : (1) le personnage historique, (2) la divinité chtonienne et (3) le héros littéraire.

En ce qui concerne l'historicité de Gilgamesh, la situation des sources n'est guère satisfaisante. Même si beaucoup de sources sont souvent désignées comme historiques, il n'y a malheureusement que les deux inscriptions archaïques de Mebaragesi roi de Kish, qui peuvent être considérées comme des sources véritablement historiques.⁹ Il est bien connu que la tradition littéraire considère que Enmebaragesi de Kish est un contemporain de Gilgamesh. Dans un cas il est le père d'Aga, rival de Gilgamesh¹⁰, dans l'autre cas il est lui-même le rival¹¹. Mais ce que nous apprennent vraiment les deux fragments de vases d'albâtre, n'est rien de plus que le fait qu'il y avait un certain Mebaragesi qui vivait et régnait probablement pendant la période Dynastique Archaïque II, soit au XXVII^e siècle avant J.-C., et qui se désignait lui-même comme « roi de Kish ». Cela veut dire qu'il n'est même pas sûr qu'il gouvernait réellement cette ville, si on prend en considération le fait que, dès la période présargonique, nous avons des preuves de l'utilisation du titre honorifique LUGAL KIŠI « roi de Kish » à interpréter comme *šar kiššati* le « roi de la totalité »¹². En tout cas, il ne s'agit que d'une preuve indirecte.

Les autres sources, la *Liste royale sumérienne*¹³, la soi-disant *Chronique du Tumma*¹⁴, ou encore une inscription paléo-babylonienne d'Anam,¹⁵ ne sont pas des textes pouvant faire face à la critique des sources exigée par l'historiographie. Par exemple, si l'on regarde de plus près *La Liste royale*, on constate qu'il s'agit d'un ouvrage littéraire, qui nous apporte des informations sur la compréhension de l'histoire à une certaine période, peut-être déjà au XXI^e siècle, mais qui ne trouve souvent tout simplement pas de confirmation ou de correspondance avec d'autres sources historiques, là où l'on pourrait les confronter les unes aux autres¹⁶ — et je ne mentionne même pas ici les nombres astronomiques pour la durée de certains

⁸ Cf. par ex. Edzard 1962 : 69 : « König von Uruk, Held der sum[erischen] G[ilgamesch]-Dichtungen und des akk[adischen] Gilgamesch-Epos ... Nach seiner Vergöttlichung zählte er zu den Göttern der Unterwelt » ou Falkenstein 1957–71 : 359 s., ou Shaffer – Tournay 1994 : 9 : « Personnage historique ... donc devenu rapidement un héros légendaire et même une divinité chtonienne. ».

⁹ Il s'agit de deux fragments de vases d'albâtre portant les signes me-bārag-si lugal kišī (Delougaz 1940 : 147, 2 et Edzard 1960 : 57) et qui sont datés d'après le contexte archéologique (disponible pour celui de Tell Khafadji) et d'après une enquête paléographique (voir Edzard 1959 : 9–26).

¹⁰ Il s'agit précisément de l'épopée *Gilgamesh et Aga*, ligne 1 cf. Katz 1993 : 40–49.

¹¹ C'est valide pour l'hymne *Šulgi O*, lignes 58–59 cf. Klein 1976 : 271–292.

¹² Les premiers souverains portant ce titre et qui, évidemment, ne gouvernaient pas ce ville sont Mesilim, Eanatum et Mesanepada (cf. Edzard 1976–80).

¹³ Pour le texte, voir Jacobsen 1939 et pour une étude plus récente Wilcke 1989 : 557–571.

¹⁴ Voir Ali 1964 : 99–104 (sous la désignation Letter Collection B 7).

¹⁵ Voir surtout dans Frayne 1990 : 474 s., n° E4.4.6.4.

¹⁶ Cf. par exemple l'absence dans la *Liste* de rois importants comme Mesalim ou tous les ensi de Lagash.

règles particuliers mentionnés dans cette Liste royale. De plus, les données sur la I^{ère} dynastie d'Uruk ne se laissent pas recouper avec le reste de la tradition littéraire : Lugalbanda n'est nulle part mentionné comme berger, Dumuzi, qui est parfois appelé seigneur de Kulaba (en kulaba), ne porte jamais l'épithète de pêcheur de Ku'ara, et Gilgamesh n'est jamais le fils d'un démon líl-lá.

En somme, nous pouvons supposer, avec Claus Wilcke¹⁷, que le texte est corrompu dans cette partie, le nom de Dumuzi s'étant intercalé postérieurement, ce qui explique la parenté démoniaque de Gilgamesh (líl-lá « personne »).

Sur une de ces inscriptions, Anam, un souverain paléobabylonien d'Uruk, à l'occasion de la restauration du canal Gunundidatum¹⁸, se donne le titre de « père des troupes d'Uruk, fils d'Ilān-Šeme'a, celui qui a restauré le rempart d'Uruk, ancien ouvrage de Gilgamesh (nīg-dím-dím libir-ra) ». Il se réfère ici évidemment au même fait qui a semblablement fourni le motif initial des douze tablettes de l'Epopée, c'est-à-dire le motif de Gilgamesh-bâtitteur du rempart d'Uruk. L'historicité de ce récit semble être prouvée par la découverte d'une fortification imposante sur la site d'Uruk-Warka lui-même, datée par l'expédition allemande de la période Dynastique Archaique. Il n'est pas essentiel si la datation d'une des phases de la construction correspond avec l'époque où devrait avoir régné le Gilgamesh historique. L'important est avant tout que, avec cette inscription d'Anam, on possède la première attestation du motif littéraire. C'est là la seule chose que l'on puisse dire avec certitude. L'hypothèse que ce souverain amorrite ait pu disposer de sources fiables concernant une époque passée depuis 800 ans environ est improbable, bien que pas impossible. Néanmoins, si l'on s'en tient à l'historiographie comme science, ce type de question n'est en rien pertinente.

En somme, on peut constater qu'il est bien possible qu'il y ait eu un souverain du nom Gilgamesh à Uruk au XXVII^e siècle, mais nous n'avons aucune source historique pour en témoigner. En même temps il faut se rendre compte que cette question de l'historicité – qui est bien sûr l'un des principaux objectifs des études et analyses de nombreux chercheurs contemporains – n'a probablement jamais été posée en ces termes par les Sumériens eux-mêmes. Si bien que, même si on était capable d'écrire l'histoire des périodes archaïques dans tous ses détails, il n'est pas certain que l'on se rapprocherait davantage des idées et de la pensée des gens qui vivaient au III^e millénaire av. J.-C. et qui ont créé les premières sources fiables à Gilgamesh.

La question de la réalité historique, tellement importante pour les assyriologues, a largement occulté un autre problème, à savoir le problème de la divinité de Gilgamesh. Cette question n'a jamais été réellement posée ni systématiquement étudiée, malgré le fait que les sources sont ici beaucoup plus abondantes et éloquentes en comparaison avec les données relatives au problème de l'historicité. Dans l'ensemble des sources, on trouve des listes lexicales, des inscriptions votives, de l'onomastique sumérienne, des textes littéraires et des textes économiques.

¹⁷ Voir déjà sa note sur la liste royale dans l'article « Lugalbanda » dans *RLA* VII (Wilcke 1987 : 131) et la tablette à la page suivante.

¹⁸ Pour l'interprétation de *gu-nu-un-di-<da>-tum* comme nom akkadisé d'un canal cf. Attinger 1993 : 529 sous n° 3.

J'ose dire que, en l'état actuel de la recherche, on peut peindre le tableau général de la divinité de Gilgamesh avec toutes ses fonctions, sa position dans le panthéon sumérien et aussi apprécier l'interaction entre la vénération envers cette divinité chtonienne et l'interprétation des épopées.

La divinité Gilgamesh apparaît pour la première fois sur l'une des grandes listes de divinités de Fara, de la période prédynastique. Malheureusement, la caractéristique de cette source ne permet que des conclusions assez restreintes. Les abondantes mentions de faits religieux liés à Uruk représentent cependant un argument en faveur du fait que, déjà là, un lien étroit rattachait Gilgamesh à la ville d'Uruk-Kulaba.¹⁹

Un peu plus tardif est le premier objet votif offert à ce dieu, une masse d'armes, qui date du milieu de III^e millénaire av. J.-C.²⁰

Les textes de comptabilité de Lagash présargonique nous renseignent, et cette fois dans une langue beaucoup plus compréhensible. On rencontre ici non seulement des sacrifices à Gilgamesh mais aussi un lieu de sacrifice nommé gú ⁴BIL-àga-mes, « le quai de Gilgamesh », qui se trouvait sur la route des processions de Lagash à la ville d'Uruk.²¹ Les sacrifices exécutés en ce lieu étaient à l'honneur de ce dieu et à l'honneur des dignitaires décédés de la cour, l'occasion étant l'ezem kisal, la première partie de l'ezem ⁴ba-ba, et la fête de ⁴lugal-uru-bar-ra. Gilgamesh tient déjà à ce moment-là une position stable dans le culte des ancêtres, ce qui est souligné par le fait qu'il a donné son nom au lieu même du sacrifice. La fête de Baba est la fête principale de Lagash avec le mariage sacré, l'ezem ⁴lugal-uru-bar-ra est, au moins d'après Gebhard Selz, la fête de la purification rituelle du dieu Ningirsu, après son retour des Enfers.²²

A la période d'Ur III, Gilgamesh est devenu le « frère et compagnon » (šeš-ku-li)²³ des souverains qui rappellent leur provenance d'Uruk et se prennent comme lui pour des enfants de Lugabanda et de son épouse Ninsumuna. Les sacrifices sont attestés à environ six occasions au cours de l'année liturgique, et là encore en liaison avec d'autres dieux chtoniens, comme Nintinuga, Damgalnuna, la femme d'Enki, ou le dieu Ningišzida et sa femme Ninazimu'a. L'un des témoignages les plus intéressants est le texte TCL 5, 6053, daté du 30^e jour du cinquième mois de l'an Šulgi 30 ; il mentionne, parmi des sacrifices pour une fête à Umma, deux Gilgamesh : une fois Gilgamesh lui-même, et l'autre fois Gilgamesh lugal « Gilgamesh le roi ». Il faut savoir que la tradition littéraire ne connaît

¹⁹ Pour le texte, cf. Krebernik 1986 : 161–204, surtout 182.

²⁰ YOS I, I : 3 (Provenance inconnue). Au total, trois exemplaires de masses d'armes dédiées à Gilgamesh sont publiées, les deux autres (voir Steible 1991 : 355 [n° 1] et 359 [n° 6]) datent de la III^e dynastie d'Ur et sont exposées au Louvre et au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

²¹ Les textes mentionnant les sacrifices et leur lieu sont : VS 14/1, 74 (Urukagina 1) ; DP 54 (Urukagina 2) ; VAT 4875 (Urukagina 3) ; DP 222 (Lugalanda 1) ; RTC 58 (Lugalanda 3) ; VS 14/1, 172 ([...] 2) ; DP 218 (Lugalanda énsi 4).

²² Selz 1990 : 117. Pour ces fêtes en général Selz 1995 : s.v.

²³ Par exemple dans Šulgi D, 292 : cf. Klein 1981 : 82 s.

comme titre de Gilgamesh que en ou en tur²⁴. En même temps, les autres textes qu'on va citer plus loin, connaissent Gilgamesh comme lugal kur-ra, ce que veut dire « le roi des Enfers ». Il faut alors clairement reconnaître dans le texte d'Umma une allusion à l'aspect chthonien du personnage. L'image de Gilgamesh à l'époque de la III^e dynastie d'Ur peut être complétée par une inscription votive sur une vase de marbre, dédiée pour Urnana, donc dans un contexte funéraire, avec une référence aux Enfers en forme de l'épithète enegi de Gilgamesh.²⁵

Dans l'anthroponymie sumérienne, Gilgamesh apparaît déjà à partir de l'époque présargonique²⁶ comme élément théophorique : attestés sont les noms Ur-^dBIL/BIL₄-ga-mes, Lú-^dBIL-ga-mes avec ses hypocoristiques Ur-^dBIL et Lú-^dBIL-ga. La plupart de ces noms datent naturellement de la période d'Ur III.²⁷ Il existe deux attestations d'anthroponymes qui doivent retenir notre attention : le premier est i-du₈-^dBIL-ga-mes²⁸, « Gilgamesh (est) le concierge », à mettre en relation avec le Gilgamesh concierge aux Enfers, et le second est lugal-^dBIL-ga-mes – « Gilgamesh (est) le roi (des Enfers) »²⁹.

Pour l'analyse de la divinité de Gilgamesh, il ne faut pas omettre les textes littéraires. Dans l'œuvre *Urnana et la mort*, à la ligne 76, nous rencontrons Gilgamesh qui est l'un des « sept dieux des Enfers » (diĝir kur-ra imin-bi)³⁰. Le souverain décédé lui apporte des cadeaux, il est le juge qui décide du destin de l'homme et qui l'annonce. Dans la première des élégies du Musée Pushkin, éditées par S. N. Kramer, c'est Gilgamesh qui salue le père décédé³¹. Dans urú àm-ma ir-ra-bi X, 10', un balaĝ d'Inana, Gilgamesh est cité après Dumuzi et porte l'épithète umun kura, « prince des Enfers ». Dans un eršema pour Nergal, Gilgamesh est évoqué comme celui qui donne à la mère l'espoir de revoir son fils : ér-da tuš-ma-da ér-da « en larmes rester assis avec moi »³² la même chose est valable aussi pour un autre eršema pour Gula/Inana.³³

²⁴ Si on omet naturellement les discours directs et certaines situations où le terme lugal (comme interpellation et non pas de tout comme titre !) désigne explicitement la relation entre lui et les autres citoyens – cette distinction entre en et lugal est en outre valide pour toute la geste d'Uruk : cf. déjà Wilcke 1969 : 48.

²⁵ Texte publié la dernière fois dans Frayne 1997 : 82 s. (avec litt.), comme n° 2.1.1.47.

²⁶ RTC 18 ; DP 593 : ur-^dBIL-àga-mes ; TSA 7 : ur-^dBIL.

²⁷ Je me permets ici d'omettre la liste des nombreuses attestations pour cette époque – le nombre (environs 60) n'est pas du tout définitif, si on prend en considération que presque chaque publication de textes économiques comporte une nouvelle attestation.

²⁸ Hackman 1958 : 250, 13 pour sa datation cf. p. 8.

²⁹ Touzalin 1982, sur le cachet du no. 304.

³⁰ Pour la composition voir en dernier lieu Kramer 1991 : 193–214.

³¹ La traduction litt. de la ligne 96 : kalag-ga ^dBIL-ga-mes silim ha-ra-an-[e] «(que) Gilgamesh le fort lui dise : soit en bonne santé ! » évoque des sentiments humoristiques. Pour le texte cf. Kramer 1960, et pour une autre variante Sjöberg 1983 : 317.

³² A partir de ligne 31 ; cf. Cohen 1981 : 93 s. (n° 164) et commentaire p. 92 s.

³³ Ligne 109, cf. *ibid.* : 96–99 (n° 171) et commentaire p. 95 s.; pour des variantes presque identiques, oubliées dans sa reconstruction parce que dédiées à Inana, cf. Kramer 1964 : 41 et Krecher 1967–68 : 256.

Finalement, une description précise des fonctions de Gilgamesh en tant que divinité chtonienne, est donnée par l'*Hymne de la houe* (l. 73–75) :

Le seigneur – sa houe crie comme un taureau,
La tombe – c'est la houe, qui enterre les hommes,
Les morts – c'est la houe, qui les lève³⁴ de la terre,

De plus, la houe est le filet (sa-par₄-) de Gilgamesh qui lui amène des morts (ligne 77). Sans doute, d'après ce texte, Gilgamesh a-t-il deux choses à faire : l'ensevelissement des morts et le contact avec eux.³⁵

Dans l'épopée sumérienne *Gilgamesh et la mort*,³⁶ qui explique la relation entre le héros légendaire, souverain d'Uruk, et la divinité chtonienne, on apprend que la vénération envers Gilgamesh est liée à une date précise : c'est le NE.NE-ĝar, la fête de « l'allumage des tous les feux », la fête des esprits. D'après les textes administratifs, il s'agit du mois de la vénération des ancêtres,³⁷ et c'est en même temps le 5^e mois, le mois le plus chaud en Mésopotamie, quand la végétation périt et que Dumuzi lui-même est parti pour l'Au-delà. Nous apprenons que sont façonnées, pendant cette période, des statues des morts et que les jeunes gens se livrent à des concours d'athlétisme et de lutte, ce qu'est prouvé par la description tardive de cette fête dans l'*Astrolabe B*, avec le commentaire sur le mois Ab, qui désigne explicitement ce mois comme le mois de Gilgamesh³⁸. De plus, l'épopée *Gilgamesh et la mort* spécifie très clairement que, sans Gilgamesh, principalement représenté par une statue, il ne faut en aucun cas allumer de feux.³⁹

L'analyse de toutes ces informations concernant la fête semble évidente, au moins dans une perspective structuraliste : une analogie peut être proposée avec notre fête des Trépassés, le jour de la rencontre avec les personnes décédés. Les feux servent à guider les morts vers les demeures des vivants et à l'inverse, le rôle indispensable de Gilgamesh consiste dans la supervision des morts qui doivent absolument retourner vers l'Au-delà. Les luttes des jeunes gens ne sont qu'une répétition du combat entre Gilgamesh et les morts pour qu'ils reviennent aux Enfers. Le moment de cette fête est vraiment favorable car c'est la saison la plus chaude de l'année et, dans les conditions climatiques de la Mésopotamie, c'est donc le temps où le monde des vivants ressemble le plus aux Enfers : les frontières sont comme effacées.

Que peut-on tirer de tout cela pour l'interprétation des épopées sumériennes ou de la version standard akkadienne concernant Gilgamesh ? Nous avons déjà

³⁴ Jeu des mots entre ki... túm, litt. « en-terrifier » (ligne 74), et ki-ta ... túm, litt. « dé-terrifier ».

³⁵ Lignes 73–78 ; on s'en tient à la restitution de Civil 1969 : 70 avec n. 1. Son interprétation (allusion à l'épisode de Gilgamesh et le taureau céleste) ne semble pas probable.

³⁶ Le texte a été publié et traité la dernière fois par Cavigneaux et Al-Rawi 2000 à compléter par Veldhuis 2001 : 133–148.

³⁷ Les correspondances locales sont : *abum* et *ezem* RI à Umma ; cf. Sallaberger 1993 : 126 s., 206 s., 251.

³⁸ Cf. Reiner 1981 : 151.

³⁹ Ligne [89] et 179.

parlé de Gilgamesh et la mort, qui donne des étologies pour la fête et essaye de nous présenter Gilgamesh en même temps comme le seigneur légendaire d'Uruk et comme une divinité chtonienne. Une autre épopée, *Gilgamesh, Enkidu et les Enfers* a provoqué des interprétations pittoresques. Cette épopée commence par une préface cosmogonique qui sert d'étologie pour deux objets miraculeux : ^{gi}ellaĝ et ^{gi}E.KID-ma. Pendant l'utilisation de ces instruments l'ellaĝ tombe aux Enfers. C'est l'occasion pour Enkidu pour descendre aux Enfers et pour raconter après son retour l'ordre de l'Au-delà à Gilgamesh. Ici, pour l'allusion chtonienne, on peut supposer que cette épopée doit être interprétée du point de vue de Gilgamesh, divinité chtonienne : il s'agit probablement d'une autre étologie pour des rituels qui ont lieu à la fête de Gilgamesh durant le mois NE.NE-ĝar.

La dernière chose que je souhaiterais mentionner, c'est le motif de l'arrivée d'Enkidu à Uruk avec le combat entre Gilgamesh et lui, sur le seuil de la grand porte de la ville, tel que cela est décrit dans la version standard de l'épopée. On ne peut pas éviter, bien sûr, les résultats de l'analyse comparative qui voit dans cet épisode une partie du rite de passage, où un jeune héros est séduit par son futur ami.⁴⁰ Néanmoins, l'analyse de la divinité de Gilgamesh prouve que, d'un point de vue formel, le combat entre Enkidu et Gilgamesh sur le seuil de la porte est la continuation du combat de Gilgamesh avec les morts des Enfers.

Bibliographie

- ALI, F. A.
1964 *Sumerian Letters: Two Collections from the Old Babylonian Schools*. Ph.D. Dissertation, University of Pennsylvania, Philadelphia.
- ATTINGER, P.
1993 *Éléments de linguistique sumérienne. La construction de du₁₁/e/di « dire »*. Fribourg – Göttingen : Editions Universitaires – Vandenhoeck & Ruprecht [Orbis Biblicus et Orientalis Sonderband 1].
- CAVIGNEAUX, A. – AL-RAWI, F. N. H.
2000 *Gilgamesh et la mort. Textes de Tell Haddad VI. Avec un appendice sur les textes funéraires sumériens*. Groningen : Styx Publications [Cuneiform Monographs 19].
- CIVIL, M.
1969 « Compte rendu de CT LXIV », *Journal of Near Eastern Studies* 28, 70–72.
- COHEN, M. E.
1981 *Sumerian Hymnology: The Eršemma*. Cincinnati : Ktav [Hebrew Union College Annual Supplements 2].

⁴⁰ Cf. van Nortwick 1992 : 8–38.

- DELOUGAZ, P.
1940 *The Temple Oval at Khafajah*. Chicago: The University of Chicago Press [Oriental Institute Publications 53].
- EDZARD, D. O.
1959 « Enmebaragesi von Kiš », *Zeitschrift für Assyriologie* 53, 9–26.
1960 « Enmebaragesi, Contemporain de Gilgameš » in P. Garelli (ed.), *Gilgamesh et sa légende – Études recueillies par Paul Garelli à l'occasion de la VII^e Rencontre Assyriologique Internationale (Paris – 1958)*. Paris : Imprimerie nationale [Cahiers du Groupe François-Thureau-Dangin 1], 57.
1962 « Gilgameš » in: H. W. Haussig (ed.), *Wörterbuch der Mythologie*. Teil I: Vorderer Orient, 1. Lieferung: Mesopotamien, Stuttgart : Klett.
1976–80 « Kiš » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band V. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 607–613.
- FALKENSTEIN, A.
1957–71 « Gilgamesh » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band III. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 357–363.
- FOSTER, B. R.
2001 *The Epic of Gilgamesh. A New Translation, Analogues, Criticism*. New York – London: W. W. Norton & Co. Ltd.
- FRAYNE, D. R.
1990 *Old Babylonian Period (2003-1595 BC)*. Toronto – Buffalo – London: University of Toronto Press [The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods 4].
1997 *Ur III Period (2112–2004 BC)*. Toronto – Buffalo – London: University of Toronto Press [The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods 3/2].
- GEORGE, A. R.
1999 *The Epic of Gilgamesh. The Babylonian Epic Poem and Other Texts in Akkadian and Sumerian*. London : Penguin Putnam.
- HACKMAN, G.
1958 *Sumerian and Akkadian Administrative Texts: from Predynastic Times to the End of the Akkad Dynasty*. New Haven : Yale University Press [Babylonian inscriptions in the collection of James B. Nies 8].
- JACOBSEN, Th.
1939 *The Sumerian King List*. Chicago : The University of Chicago Press [Assyriological Studies 11].
- KATZ, D.
1993 *Gilgamesh and Akka*. Groningen : Styx Publications [Library of Oriental Texts 1].

- KLEIN, J.
 1976 « Shulgi and Gilgamesh: Two Brother-Peers (Shulgi O) » in B. Eichler, J. W. Heimerdinger et Å. W. Sjöberg (edd.), *Kramer Anniversary Volume. Cuneiform Studies in Honor of Samuel Noah Kramer*. Neukirchen-Vluyn : Neukirchener Verlag [Alter Orient und Altes Testament 25], 271–292.
 1981 *Three Šulgi Hymns. Sumerian Royal Hymns Glorifying King Šulgi of Ur*. Ramat Gan : Bar-Ilan University Press [Bar-Ilan Studies in Near Eastern Languages and Culture, Publications of the Bar-Ilan University Institute of Assyriology].
- KRAMER, S. N.
 1960 *Two Elegies on a Pushkin Museum Tablet: A New Sumerian Literary Genre*. Moscow : Oriental Literature Publishing House.
 1964 « CT XLII : A Review Article », *Journal of Cuneiform Studies* 18, 35–48.
 1991 « The Death of Ur-Nammu » in M. Mori – H. Ogawa – M. Yoshikawa (edd.), *Near Eastern Studies Dedicated to H. I. H. Prince Takahito Mikasa on the Occasion of His Seventy-Fifth Birthday*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag [Bulletin of the Middle Eastern Culture Center in Japan 5], 193–214.
- KREBERNIK, M.
 1986 « Die Götterlisten aus Fāra », *Zeitschrift für Assyriologie* 76, 161–204.
- KRECHER, J.
 1967–68 « Die sumerischen Texte in “syllabischer” Orthographie (II) », *Die Welt des Orients* 4, 252–277.
- MATOUŠ, L.
 1958 *Epos o Gilgamešovi*. Praha : Československý spisovatel [Živá díla minulosti 20].
 1997 *Epos o Gilgamešovi*. Praha : Mladá fronta [Klasická knihovna 5].
- PROSECKÝ, J. – HRUŠKA, B. – RYCHTAŘÍK, M.
 2003 *Epos o Gilgamešovi*. Praha : Nakladatelství Lidové noviny.
- REINER, E.
 1981 *Enuma Anum Enlil, Tablets 50-51*. Malibu : Undena Publications [Bibliotheca Mesopotamica 2/2].
- SALLABERGER, W.
 1993 *Der kultische Kalender der Ur III-Zeit*. Berlin : Walter de Gruyter [Untersuchungen zur Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie 7].
- SCHROTT, R.
 2001 *Gilgamesh*. München : Hanser.
- SELZ, G. J.
 1990 « Studies in Early Syncretism: The Development of the Pantheon in Lagaš. Examples for Inner-Sumerian Syncretism », *Acta Sumerologica* 12, 111–142.

- 1995 *Untersuchungen zur Götterwelt des Stadtstaates von Lagas*. Philadelphia : The University Museum [Occasional Publications of the Samuel Noah Kramer Fund 13].
- SHAFFER, A. – TOURNAY, R. J.
 1994 *L'Épopée de Gilgamesh. Introduction, Traduction et Notes*. Paris : Les Editions du Cerf [Littératures Anciennes du Proche-Orient 15].
- SJÖBERG, Å. W.
 1983 « The First Pushkin Museum Elegy and New Texts », *Journal of the American Oriental Society* 103, 315–320.
- STEIBLE, H.
 1991 *Die neusumerischen Bau- und Weihinschriften*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag [Freiburger altorientalische Studien 9/2].
- TOUZALIN, M.
 1982 *L'administration palatiale à l'époque de la Troisième Dynastie d'Ur : Textes inédits du musée d'Alep*. Thèse de doctorat de troisième cycle soutenue à l'Université de Tours, Tours.
- VAN NORTWICK, Th.
 1992 *Somewhere I Have Never Travelled: The Second Self and Hero's Journey in Ancient Epic*. New York – Oxford : Oxford University Press.
- VANSTIPHOUT, H.
 2001 *Het epos van Gilgamesh*. Nijmegen : Sun.
- VELDHUIS, N.
 2001 « The Solution of the Dream: A New Interpretation of Bigames' Death », *Journal of Cuneiform Studies* 53, 133–148.
- WILCKE, Cl.
 1969 *Das Lugalbandaepos*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag.
 1987 « Lugalbanda » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band VII/1–2. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 117–132.
 1989 « Genealogical and Geographical Thought in the Sumerian King List » in H. Behrens, D. Loding and M.T. Roth (eds.), *DUMU-E₂-DUB-BA-A. Studies in Honor of Åke W. Sjöberg*. Philadelphia: The University Museum [Occasional Publications of the Samuel Noah Kramer Fund 11], 557–571.
- YOS I
 CLAY, A. T.
 1915 *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian Collection*. New Haven – London – Oxford : Yale University Press – Humphrey Milford – Oxford University Press [Yale Oriental Series, Babylonian Texts I].

La société de *Magan* à l'Âge du Bronze : Entre tribu et état

Serge Cleuziou

A la mémoire de Bohumil Soudek¹

Depuis 50 ans qu'ont eu lieu à Bahreïn les premières fouilles modernes dans le Golfe persique, la plupart des archéologues s'accordent tacitement pour identifier le Pays de *Magan* des textes mésopotamiens avec la péninsule d'Oman, c'est à dire le territoire actuel des Emirats arabes unis et du Sultanat d'Oman. La thèse déjà ancienne de Peake (1928) associant le cuivre de *Magan* à celui des montagnes d'Oman a été confortée par le seul programme archéométrique d'ampleur jamais réalisé sur cette question (Berthoud 1979 ; Berthoud et Cleuziou 1984) tandis que la multiplication des recherches démontrait la grande unité culturelle de la région tout au long de cette période (Cleuziou 2002a). A l'inverse sont apparues de grandes différences avec les cultures matérielles du Makrân, de l'autre côté du détroit d'Hormuz, bien qu'il soit vraisemblable qu'un certain nombre d'innovations dans les domaines des pyrotechnologies (exploitation du cuivre, poterie, stéatite cuite) et de l'agriculture soient parvenues dans la région depuis l'Iran (Cleuziou et Méry 2002 ; Tengberg 2000). J'ignorerai donc ici les réserves de certains assyriologues parmi les plus prestigieux, et les *caveats* usuels sur l'identification de cultures définies par l'archéologie avec des peuples connus par les sources historiques, et tenterai de reconstruire la structure sociale et politique du Pays de *Magan* plutôt que celle de la Péninsule d'Oman à l'Age du Bronze Ancien.

Je souhaite en effet prendre position à partir de l'archéologie dans les débats sur l'évolution des sociétés vers la complexité. Le vocabulaire d'inspiration néo-évolutionniste courant dans les travaux de ce type (chefferie, état primaire, secondaire, etc) et le diffusionnisme implicite ou revendiqué qu'on y trouve me semblent en effet peu satisfaisants. Ce modèle avait déjà été suggéré et théorisé par Carl Lamberg-Karlovsky (1986 : 94) pour qui certaines formes d'expansionnisme auraient été organiquement liées à l'apogée du développement des premières formes d'État, et même s'il semble aujourd'hui être celui qui rend le mieux

¹ J'imagine la longue et virulente discussion qu'auraient provoqué les idées présentées ici avec celui qui me laissait l'appeler familièrement Bobic lorsque je fus son étudiant de 1971 à 1976, mais je lui dois le goût de tenter d'expliquer les sociétés anciennes sans me contenter du confort des idées communément admises. Ce texte est issu de réflexions en cours et donc forcément partielles préalables à un essai de modélisation informatisée de la société de *Magan* à l'Age du Bronze ancien dans le cadre de l'ACI Terrains, Techniques, Théories du Ministère de la recherche et des nouvelles technologies, un type de travail dont nous rêvions à l'époque et dont l'informatisation des fouilles de Bylany était une lointaine préfiguration. Que Petr Charvát soit remercié de m'avoir invité à participer aux travaux de ce colloque. Ce texte doit beaucoup à des réflexions et des recherches de terrain en commun avec Maurizio Tosi, des discussions avec entre autres Anick Coudart, Jean-Jacques Glassner et Sander Van der Leeuw. Les erreurs, les interprétations trop rapides et les éventuelles apories sont de mon seul fait.

compte des données disponibles, le modèle « colonial » urukéen tel qu'il a été formulé notamment par Guillermo Algaze (1993) apparaît dangereusement réducteur au regard de la profondeur temporelle et de la diversité des évolutions culturelles dans les régions concernées. Le Pays de *Magan* pourrait être un cas d'école dans une telle perspective : des développements culturels considérables y semblent concomitants de l'urbanisation et de l'apparition de l'écriture dans le sud mésopotamien alors que l'on commence à y exploiter le cuivre pour l'exporter par les voies maritimes du Golfe persique. Ceci fut à diverses reprises envisagé. On peut aussi préférer avec Shereen Ratnagar (2001 : 361) le réduire à un tiers-monde non structuré, simplement exploité par les grands pouvoirs de l'époque en fonction de leurs besoins². Je proposerai ci-dessous un tout autre scénario, sans pourtant oublier que l'onde de choc des événements survenus au quatrième millénaire en Mésopotamie ait aussi pu y jouer un rôle.

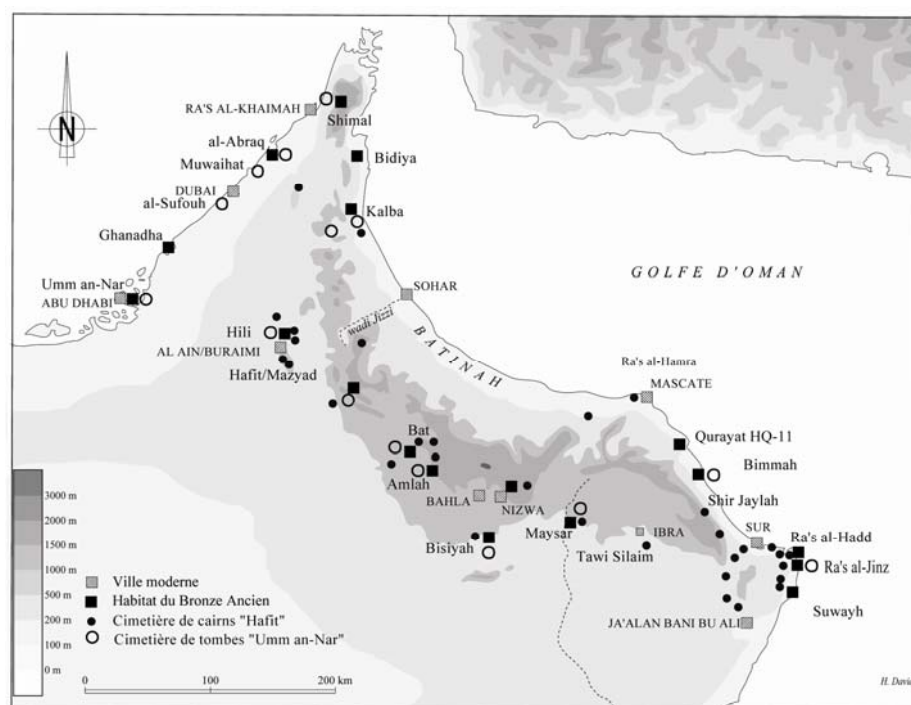


Fig. 1 : Sites sur la côte du Golfe.

Plutôt que de les inclure dans une démarche néo-évolutionniste et diffusionniste, je me propose d'utiliser les données archéologiques disponibles pour le Pays de *Magan* à l'Age du Bronze dans une démarche comparatiste du type de celle proposée par Maurice Godelier lorsqu'il écrit dans *l'idéal et le matériel* : « Pour

² « Perhaps Oman was a region to which the Harappans and Mesopotamians sailed but in which they had *no trade partners*, *no need for sealed documents*, and *no royal courts* at which they had to present themselves, instead procuring metal *on their own initiative* » (Ratnagar 2001 : 361, c'est moi qui souligne).

construire une analyse scientifique comparée des systèmes socio-économiques, des formes sociales, des modes de production, il faudrait (...) découvrir les raisons et les conditions qui ont amené les rapports de production à changer de lieu au cours de l'histoire » (Godelier 1984 : 187). L'apparition de l'État pourrait selon lui être liée à un transfert des rapports de production du domaine de la parenté vers un autre domaine, possiblement dans un premier temps celui du religieux. L'archéologie n'est pas des mieux armées pour traquer un changement de ce type, car les rapports de parenté ne s'y traduisent que rarement de façon lisible, et les phénomènes religieux y apparaissent souvent de façon ambiguë, voire sur valorisée, mais nul ne doute qu'il ait eu lieu en Mésopotamie au cours du quatrième millénaire.

En de tous autres lieux et un tout autre temps, Matthew Spriggs (1989) montre comment le passage à la royauté hawaïenne s'est accompagné de la destruction des groupes de parenté qui liaient les gens du commun aux « élites » et fondaient l'accès de tous aux ressources de la terre. De nouveaux groupes appurent, produits de multiples unions entre vainqueurs et vaincus des aristocraties guerrières qui se sont appropriées les terres, concernant les seules élites et dont furent exclus les gens du commun, réduits à travailler la terre au bénéfice des premières. Le « changement de lieu » des rapports de production, pour reprendre les termes de Maurice Godelier se serait ainsi accompagné d'une recomposition profonde des groupes et règles de parenté, ce qui constitue assurément dans les sociétés humaines une rupture du tissu social extrêmement profonde et difficile. Parmi les processus de passage à l'État tels qu'ils ont été proposés, on peut donc aussi envisager ce cas de figure. Peut-on documenter la façon et les conditions dans lesquelles les structures antérieures se sont effondrées ou au contraire ont résisté à la transformation ? L'État fut-il le résultat de la simple « contingence irréductible » à laquelle Claude Lévi-Strauss (1967 : 407–408) a prétendu réduire l'histoire ou bien est-il possible à travers une analyse comparatiste de déceler les conditions économiques, sociales et environnementales dans lesquelles de telles transitions ont pu se produire. En passe-t-on obligatoirement comme l'a proposé Robert McAdams (1966 : 82–84) par une phase de « clans coniques », structures de parentés hiérarchisées dont les « groupes de gérance » familiaux, de dimensions et de structure variable, qui selon Jean-Jacques Glassner caractérisaient la société mésopotamienne archaïque (Glassner 1986) pourraient être une des expressions ? Cette étape de l'évolution est notamment reprise dans les synthèses récentes de Jean-Daniel Forest (1996 et encore ce volume), et Kent V. Flannery (1999) en a donné une version originale dans une tentative pour redéfinir les *chiefdoms*³ moyen-orientaux. A l'inverse une telle situation débouche-t-elle obligatoirement à plus ou moins brève échéance sur l'apparition de l'État ?

Je voudrais contribuer à ce débat en présentant dans cette perspective ce qui constitue selon moi un cas de résistance de la structure antérieure et donc de non

³ Je ne traduis pas ici *chiefdom* par « chefferie », en celà d'accord avec Jean-Daniel Forest lorsqu'il remarque que l'équivalence ainsi posée entre deux termes qui ne le sont pas ne fait qu'ajouter à des ambiguïtés déjà trop nombreuses.

apparition de l'État, lequel ne pourra prendre une quelconque valeur que par l'analyse similaire d'autres situations, dont j'ai bien conscience que la plupart sont beaucoup plus complexes. L'idée centrale est qu'en Arabie orientale s'est développé au début du troisième millénaire avant notre ère un système à caractère tribal, fondé sur des systèmes de parenté réels ou fictifs (peut-être faudrait-il écrire « réels et fictifs »), unissant l'ensemble des membres de la communauté, comme si les « clans coniques » de Robert McAdams ou leur équivalent étaient parvenus à résister à une tendance lourde vers l'institutionnalisation des hiérarchies, cet « order for free » vers lequel semble toujours tendre le chaos si l'on suit un théoricien de la complexité comme Stuart Kaufmann (1995 : 25). Il n'est pas douteux que cette résistance se soit accompagnée de moyens pour renforcer la puissance et l'action des structures de parenté, qu'il serait assurément intéressant de mettre en évidence pour comprendre pourquoi ils ne sont pas apparus ailleurs : pression du milieu, poids des trajectoires évolutives antérieures ? En quelque sorte, la « tribu », au sens où le terme est entendu dans cet article, fut en Arabie une alternative à l'État et non comme dans les typologies évolutionnistes classiques un précurseur de l'État. Cette position n'est pas en soi nouvelle, ayant déjà été développée bien que dans une perspective différente par des ethnologues comme William et Fidelity Lancaster (1992).

LA SITUATION ANTERIEURE : CHASSEURS, CUEILLEURS, ELEVEURS ET PECHEURS.

Tous les spécialistes de la préhistoire récente de l'Arabie s'accordent à considérer que l'Âge du Bronze y apparaît en rupture marquée avec l'état antérieur de la société, à tel point qu'on l'a parfois associé à l'arrivée de nouvelles populations dans une zone quasi vide. Ceci est toutefois contredit par la quantité de sites archéologiques trouvés dans les quelques zones prospectées de façon adéquate. Elles n'ont malheureusement concerné que les régions côtières c'est à dire que, du fait de la remontée générale du niveau des océans, nous ne pouvons guère espérer y trouver de sites antérieurs à 5500 av. J.-C. De ces données et de quelques autres très rares dans l'intérieur, on peut retracer une situation bien différente du scénario habituellement restitué en Mésopotamie et dans les pays du Croissant Fertile, et qui influence toute notre compréhension de l'évolution des sociétés orientales. Les analyses paléo climatologiques récentes (Lézine *et al.*, 2002) montrent l'existence de conditions plus humides que de nos jours à l'Holocène moyen, avec des pluies d'hiver mais aussi des pluies d'été, ce qui autorisait une végétation beaucoup plus riche et diversifiée, et notamment une steppe herbeuse là où n'existent plus que des étendues de pierres. Ces environnements étaient exploités sur une base saisonnière par des groupes de chasseurs-cueilleurs qui se déplaçaient entre des camps d'hiver, situés soit sur les côtes soit en bordure des lacs qui occupaient les dépressions internes du désert, et des camps d'été situés dans les vallées de montagne. Lagunes et mangroves sur la côte, vastes étendues de roseaux et d'herbes aquatiques en bordure des lacs assuraient une abondance de gibier tandis qu'au plus fort des chaleurs estivales, les vallées permettaient encore à de petits groupes de survivre sans trop de difficulté. Nous ne connaissons de cela que les stations côtières hivernales,

nombreuses sur les côtes du Golfe comme Umm al-Qoweïn 2 (Phillips 2002) ou sur celles de l'Océan Indien, comme Ra's al-Hamra RH-6 (Biagi 1999) ou al-Haddah BJD-2 (Charpentier *et al.* 1997). Les sites de bord de lac ont été, comme dans la dépression d'al-Hawa au Yémen (Inizan *et al.* 1997), réduits par l'érosion éolienne à des épandages d'outils et d'éclats de silex, parmi lesquels on trouve parfois des perles en coquille importées des côtes, des meules et des broyeurs façonnés en pierres venues des montagnes, des ossements animaux fossilisés. Des sites d'été nous ne savons rien et notre modèle serait bien fragile si le hasard de travaux de construction n'avait livré il y a quelques années un site intermédiaire, al-Buhais 18 au piémont des montagnes de l'Émirat de Sharjah (Uerpmann *et al.* 2000), occupé au printemps par un groupe relativement important dont tout indique qu'il passait l'hiver près des lagunes de la côte, sur un site comme Umm al-Qoweïn 2. Cette découverte est d'autant plus importante qu'elle nous apprend également que l'élevage (chèvres, vaches) était aussi pratiqué dès le début du V^{ème} millénaire av. J.-C., en complément puis en substitution d'un gibier raréfié par les prédatons intensives des groupes humains. Il n'est pas non plus impossible que certaines formes d'agriculture aient déjà alors été pratiquées, mais il ne nous en reste aucune trace. Ces groupes sont relativement petits, de 30 à 50 individus au maximum (Salvatori 2002) et sans doute se scindent-ils au moment des chaleurs estivales, mais peut-être aussi se regroupent-ils parfois temporairement en congrégations plus vastes, comme l'ethnographie le montre pour de tels types de sociétés.

Cette période de relative abondance prit fin avec la raréfaction puis la quasi disparition des pluies d'hiver due à un événement climatique global, la descente de plusieurs degrés de latitude vers le sud du front de convergence intertropical qui détermine les zones couvertes par les moussons, lesquelles ne font plus de nos jours sentir leurs effets qu'au Dhofar et au Yémen. Les travaux des climatologues nous indiquent qu'un climat hyper aride proche de l'actuel était établi vers 3700 av. J.-C. (Sirocko *et al.* 1993), et certains chercheurs en concluent que l'Arabie orientale se serait dépeuplée : al-Buhais 18 par exemple ne serait plus occupé à partir de cette époque, mais il serait dangereux de généraliser à toute la région les données d'un seul site, découvert par hasard. Nous en connaissons en effet de très nombreux autres sur les côtes de l'Océan Indien au IV^{ème} millénaire, comme par exemple Ra's al-Hamra RH-5 (Salvatori 1996), Wādī Shab GAS-1⁴ ou as-Suwayh SWY-2 (Charpentier *et al.* 1998) et tous apparaissent comme des camps d'hiver, reproduisant l'ancien modèle. Cela fut sans doute possible un temps, alors que les nappes phréatiques résultant des conditions antérieures permettaient encore de reproduire l'ancien mode de vie, mais il fallut bientôt s'adapter ou disparaître. C'est le premier parti qui semble avoir été pris dans la seconde moitié du quatrième millénaire av. J.-C.

Le moyen de cette adaptation fut une intensification de la productivité de ressources que la péjoration climatique avait rendu discontinues dans le temps et dans l'espace, et le développement de techniques de consommation différée de leurs produits afin d'assurer une disponibilité tout au cours du cycle annuel.

⁴ Fouilles en cours sous la direction de Donatella Usai dans le cadre du Joint Hadd Project.

Nous connaissons deux des principales ressources développées dans le cadre de cette intensification : la pêche et l'agriculture d'oasis. Sur les côtes, la pêche en haute mer permit une sélection des prises vers des espèces conservables par séchage, fumage ou salage, tandis que dans l'intérieur apparut l'agriculture d'oasis, elle aussi génératrice de produits stockables et transportables : céréales (blé, orge, sorgho) et surtout dattes. D'autres produits furent également exploités dont ceux de l'élevage dans les zones de steppe autour des oasis. Cette grande transformation fut relativement rapide et eut des effets considérables dont on peut retrouver des traces dans les données archéologiques : introduction massive de nouvelles techniques, augmentation de la taille des communautés, « marquage » des ressources et des territoires. On peut se douter que cela ne se fit pas sans troubles, dont nous avons peut-être un témoignage à Ra's al-Hamra RH-5 où une pointe de flèche faite d'une dent de requin fut retrouvée fichée dans la face ventrale de la quatrième vertèbre lombaire d'un homme d'une vingtaine d'années (Santini 2002 : fig. 5).

LA GRANDE TRANSFORMATION⁵ (VERS 3000 AV. J.-C.)

Comme presque toujours en archéologie, cette transformation ne peut être reconstruite qu'à partir d'un certain nombre de sites dont les uns correspondent au mieux à l'état immédiatement antérieur à l'événement et les autres à ses résultats. Au rang des prémisses figurent l'apparition d'une petite métallurgie sur nombre de sites de la fin du IV^{ème} millénaire av. J.-C., dont le témoignage le plus net est une lame de couteau d'une quinzaine de centimètres de long dans un niveau daté des environs de 3300 av. J.-C. à Ra's al-Hamra RH-5, à la même époque où des structures associées au séchage du poisson sont reconnues à as- Suwayh SWY-2. Si tel est bien le cas, on peut envisager que la demande de travail supplémentaire engendrée par l'intensification de la production et les activités de conservation ait conduit à des transformations des attitudes démographiques. Une augmentation de la population n'aurait alors plus été considérée d'abord comme une augmentation des bouches à nourrir mais comme une augmentation de la capacité à produire de la nourriture. C'est précisément ce qu'on peut conclure de la seule fouille d'unités d'habitat du début du III^{ème} millénaire av. J.-C., le site HD-6 à Ra's al-Hadd.

Ra's al-Hadd HD-6 est situé à la base d'un cordon sableux qui délimite une lagune communicant avec la mer. Occupé dès la seconde moitié du IV^{ème} millénaire, l'endroit fut profondément transformé vers 3000 av. J.-C. par la construction d'une plateforme de briques crues entourée d'une enceinte de briques crues sur une base en pierres, à l'intérieur de laquelle fut établi un habitat très dense de maisons de briques crues. Les premières analyses indiquent qu'on

⁵ J'emploie ce terme par référence à l'œuvre de Karl Polanyi, mais pour couper court à tout malentendu, il s'agit simplement d'indiquer que la société a subi dans tous ses aspects et sans possibilité de retour en arrière un changement complet et irréversible ? Je ne prétends en aucun cas assimiler ce changement à l'avènement du capitalisme fondé sur le marché autorégulateur au XIX^{ème} siècle de notre ère tel qu'il est analysé dans l'ouvrage qui porte ce titre.

y pêchait avec des hameçons de métal et des filets (dont on a retrouvé des restes fossilisés⁶). La conservation des poissons, qui incluait certainement le fumage, était effectuée à l'extérieur de l'enceinte. Dauphins et tortues marines étaient également exploités, producteurs notamment d'huile et de graisse, un élément précieux dans ces environnements. Le métal était largement utilisé sous formes de petits outils (aiguilles, ciseaux et bien sûr hameçons mais la poterie était inconnue. Dans les maisons, on produisait en grandes quantités divers types de perles, dont essentiellement des milliers de micro perles en chlorite ou en stéatite cuite. Il est aussi très probable que le site n'était occupé qu'en saison d'hiver, ses habitants allant passer l'été dans les oasis de l'intérieur, reprenant en cela au moins en partie les schémas antérieurs d'utilisation du territoire.

Les maisons étaient petites, environ 30 m², et comprenaient trois ou quatre pièces. Elles semblent regroupées autour de petites cours dont trois ont été fouillées, toutes munies d'un grand four à usage domestique. Avec le temps, il semble que l'habitat ait peu à peu débordé de l'enceinte et on peut estimer entre 6 et 8 le nombre d'unités ainsi délimitées. Nous proposons de voir dans l'habitat de HD- 6 la traduction d'une structure sociale à au moins trois niveaux. Le premier, correspondant à chacune des petites maisons, serait celui des familles nucléaires, quelles qu'elles aient été : homme(s), femme(s) et enfants⁷. Le second serait celui des groupes de maisons et correspondrait à des familles élargies partageant une série d'activités domestiques et peut-être économiques, dont témoigneraient les cours et leurs fours. Le troisième serait, provisoirement, celui du site entier. Nous aurons à y revenir. Ce qui nous importe pour l'instant, c'est que la population pouvant résider à HD-6 était à l'évidence bien supérieure aux groupes qui habitaient les sites du IV^{ème} millénaire comme RH-5, atteignant une centaine de personnes et peut-être davantage⁸, et dépassant ainsi nettement la taille usuelle des groupes de chasseurs-cueilleurs « égaux » auxquels les premiers paraissent s'être conformés.

Dans l'intérieur, le seul site contemporain connu par des fouilles est Hili 8 à la période I, mais nous savons que d'autres sites étaient occupés dès cette époque, comme par exemple Bat et Bisya. Dès 3000 av. J.-C. y fut érigée une tour en briques crues, carrée à angles arrondis, qui fut par deux fois reconstruite sur plan circulaire, vers 2800 et vers 2300 av. J.-C. (Cleuziou 1989). En briques crues, en pierres ou associant les deux matériaux, ces tours sont très caractéristique des oasis omanaises : il en existe quatre autres à Hili, on en connaît cinq à Bat, six à Bisya, et des exemplaires isolés à al-Abraq, Kalba, Maysar, etc. Les restes végétaux carbonisés révèlent que le palmier-dattier était cultivé et que divers fruits et légumes (pois, melons, raisins ?) croissaient à son ombre protectrice (Cleuziou et

⁶ Des restes de cordes, de filets et des paniers ont été retrouvés, où la matière végétale a été remplacée par du calcaire de néo-formation. Ils sont en cours d'analyse pour tenter de retrouver le type de fibre utilisé.

⁷ Nous ignorons bien entendu la composition exacte de ces groupes, d'où la présence d'un éventuel pluriel tant à hommes qu'à femmes.

⁸ En comptant de 12 à 20 individus par famille élargie et de 6 à 8 groupes, on obtient entre 72 et 160 habitants, le chiffre moyen étant très vraisemblable.

Costantini 1981). Des champs irrigués alentour étaient ensemencés de céréales d'hiver (blé et orge), ou d'été (sorgho). Cette association de plantes d'origine peut être locale (le palmier dattier semble originaire du Golfe), mais aussi iranienne (certaines variétés de blé et d'orge) ou est-africaine (le sorgho) sur un terroir artificiel permettait des récoltes échelonnées dans le temps, et amoindrissait l'effet de mauvais rendements ponctuels, tandis que les dattes, de fort pouvoir nutritif, pouvaient faire l'objet de divers traitements qui autorisaient leur consommation toute l'année et leur échange contre d'autres produits traités (poisson séché ou salé par exemple). Vaches, chèvres et moutons paissaient dans la steppe alentour, et les ânes servaient d'animaux de bât. On a retrouvé à Hili et à Bat des restes de canaux indiquant qu'une irrigation par galeries drainantes souterraines, le système du *qanat* tel qu'il est connu en Iran ou du *falaj* de l'Oman actuel, était très probablement utilisée dès cette époque.

Les tours, hautes d'au moins une dizaine de mètres, étaient munies d'un puits assurant un ravitaillement en eau autonome et souvent entourées d'un fossé. Elles sont généralement interprétées par les chercheurs comme des résidences fortifiées et associées aux chefs de groupes tribaux. Autour d'elles se groupaient les maisons en pierres ou en briques crues de leurs affiliés, dont malheureusement aucune n'a été fouillée, ne nous permettant pas de vérifier la division en trois niveaux proposée pour HD-6. Il est donc difficile de répondre à la question : auquel de ces niveaux correspondent les tours ? Elles représentent un travail considérable, avec au moins 1000 m³ de briques crues et autant de terres de remplissage à Hili 8 vers 3000 av. J.-C., l'extraction, le transport et la mise en place de centaines de pierres dont certaines dépassent une tonne à Bat vers 2700 av. J.-C., et bien davantage pour les monuments les plus grands comme Hili 10 (35 m de diamètre) ou al-Abraq (plus de 40 m de diamètre) dans la seconde moitié du III^{ème} millénaire, ce qui suggère pour leur construction la mobilisation d'un groupe relativement important (mais celle-ci a pu s'étaler sur un temps relativement long). On serait tenté de mettre les tours en relation avec le niveau 3 de HD-6, c'est à dire l'ensemble du site en n'oubliant pas que celui-ci était saisonnier et ne concernait peut-être qu'une partie d'une communauté plus large. Les tombes peuvent nous aider à compléter cette réponse.

La nouvelle société est en effet caractérisée par un nouveau mode de sépulture. Les morts étaient précédemment inhumés sur les habitats, en tombes individuelles ou collectives, selon des pratiques bien documentées par les fouilles de Ra's al Hamra RH-5 (Santini 2002, Salvatori 1996 et sous presse), al-Buhais 18 (Kiesewetter *et al.* 2000) ou Umm al-Qowayn 2 (Phillips 2002). Les nouvelles pratiques sont exclusivement collectives, dans des monuments de pierre circulaires en forme de tours, hautes de plusieurs mètres, qui sont le plus souvent placées à des endroits stratégiques du paysage. Ces monuments sont appelés cairns ou tombes de type Hafit dans la bibliographie spécialisée. On en compte plus de 900 sur le Jebel Haqlah qui domine Hili deux kilomètres vers l'est, des centaines à Bat et à Bisya, et c'est leur présence qui nous permet d'assurer que ces oasis et bien d'autres existaient dès cette époque, même si aucun niveau d'habitat contemporain n'y a encore été fouillé. Depuis les hauteurs voisines, les ancêtres veillent sur les terroirs que leur travail, perpétué par celui de leurs descendants, avait rendu

productif. A ce marquage des sites il faut ajouter celui des ressources (puits et pâturages, pêche) mais aussi des frontières (Cleuziou 2002b). La plupart des tombes ont été trouvées vides ou presque, mais lorsque le contexte était intact on a comptabilisé au moins 22 squelettes aux cairns 4.1 et 4.2 de Ra's al-Hadd HD-10, 29 et 15 aux cairns 5 et 1 de Ra's al-Jinz RJ-6. La nécropole de HD-10 qui domine l'habitat de HD-6 comprend 21 tombes, ce qui suggère un site relativement petit comparé à ceux que nous venons de mentionner. Elle est divisée en quatre groupes distincts de quelques tombes chacun qui ne semblent pas seulement dus aux contraintes de la topographie, mais pourraient également correspondre à une partition volontaire. Nous proposons d'associer chacune de ces tombes à nos groupes sociaux de niveau 2 (famille étendue). Les groupes de tombes pourraient quant à eux correspondre soit au niveau des tours de l'intérieur, soit à un niveau qui n'aurait pas été identifié sur le site et se placerait entre les familles étendues et l'ensemble de la communauté utilisant HD-6.

A l'issue de la grande transformation de la fin du IV^{ème} millénaire, nous nous trouvons devant une société où certaines hiérarchies, dont les tours seraient l'expression la plus visible, se sont indubitablement établies dans le monde des vivants sans qu'il soit vraiment possible de parler de société stratifiée. Ces hiérarchies ne trouvaient aucune expression dans le monde des morts et chacun rejoignait la collectivité des ancêtres sans distinction particulière, quel qu'ait été son statut dans la communauté. Les échanges ont pris une grande importance, les ressources ont été développées au prix d'investissements considérables, et ceci fut accompagné d'un véritable mouvement d'anthropisation des paysages afin de marquer les territoires, tous éléments qui laissent à qui détenait le pouvoir une grande latitude de contrôle et de manipulation. Mais ces individus et leur famille proche semblent être restées dans le cadre des groupes de parenté, et l'accès aux ressources ouvert à tous les membres du groupe. Même si l'on peut imaginer qu'au sein de ce groupe une partie des charges et prérogatives était héréditaire, rien n'indique qu'on ait jamais traduit cette situation dans un système dynastique en affirmant *post mortem* ce statut par des tombes « royales », ni même simplement par des tombes plus importantes et plus riches au sein de la communauté comme par exemple celles mises en évidence par Jean-Daniel Forest à Keit Qassim en Mésopotamie (Forest 1983 : 133–142). Nous aurions là l'origine des « tribus » au sens où l'entendent William et Fidelity Lancaster (1992) ou Paul Dresch (1989), c'est à dire que nos niveaux sont sans doute bien davantage des repères dans une société flexible – W. et F. Lancaster (1992 : 53) parlent d'élasticité – que des instances intangibles, et les territoires bien davantage des associations de droits partagés que des espaces appartenant en propre à un seul groupe. Il est difficile d'aller plus loin sans projeter inconsidérément les études ethnographiques sur des données trop pauvres, mais lorsque leur nombre augmente à partir de 2700 av. J.-C., les inférences qu'elles permettent vont dans le même sens.

Je suis bien conscient que cette version de la grande transformation minimise le rôle de contacts avec l'extérieur dont on devine qu'ils ont été importants. Ces contacts ne sont pas nouveaux puisqu'on trouve souvent au V^{ème} millénaire sur les rives du Golfe des poteries peintes obeidiennes importées de Mésopotamie, tandis qu'au rang des prémisses de la grande transformation figure à Ra's al-Hamra

RH-5, vers 3500 av. J.-C., un vase de céramique grise importé d'Iran ayant servi à chauffer du bitume importé de Mésopotamie, sans doute pour calfater des bateaux. L'aspect le plus spectaculaire de ces contacts est la présence de petites jarres peintes de type Jemdet Nasr originaires de Mésopotamie (Méry 2000 : 169–189) dans un certain nombre de cairns, suggérant une valorisation des contacts avec la Mésopotamie, sans doute liée à l'importance croissante prise par l'exportation du cuivre vers le pays de Sumer (Cleuziou et Méry 2002 : 284). Moins évident mais tout aussi important sinon davantage est l'importation de technologies originaires du sud-est iranien, qu'il s'agisse de pyrotechnologies comme la métallurgie du cuivre, la poterie où le façonnage de perles de stéatite cuite ou de certaines pratiques agricoles, peut-être même des modes d'irrigation. On ne peut s'agissant de ces artisanats exclure qu'ils aient été introduits en Oman par les artisans iraniens eux-mêmes, mais cela ne signifie pas forcément une « colonisation » depuis l'Iran comme on l'a parfois envisagé (Uerpmann 1992 : 104) : on peut tout aussi bien admettre que des groupes d'artisans soient venus dans des conditions que nous ne sommes pas à même de déterminer et aient acquis au sein du système local un statut particulier, comme il arrive souvent pour les artisans au sein d'un système tribal. Cela expliquerait que les premières poteries fabriquées en Oman le soient sur des modèles et avec des techniques manifestement iraniens (Méry 2000 : 122–123). Principalement déposées dans les tombes alors que la poterie n'est guère utilisée sur les sites⁹, elles ne semblent guère avoir été produites que dans quelques centres, pas plus de trois ou quatre, bien que diffusées dans l'ensemble du pays. Ces contacts avec l'extérieur favorisèrent assurément la grande transformation, ou furent développés pour répondre à des besoins en croissance constante, mais rien n'oblige à les en considérer comme l'unique force agissante.

LA SOCIÉTÉ DE *MAGANA* SON APOGÉE.

Si nous revenons à nos unités de base, nous sommes malheureusement là encore tributaires d'un seul site, Ra's al-Jinz RJ-2 car c'est le seul endroit où aient été fouillées des maisons de la phase développée du troisième millénaire¹⁰. Celles-ci montrent à travers quelques variantes une continuité remarquable avec ce qui avait été entrevu à HD-6 (Cleuziou et Tosi 2000). Le site n'est plus une agglomération compacte de groupes de maisons, mais consiste en plusieurs groupes dont deux nous sont connus. Le groupe sud, occupé de 2400 à 2200 av. J.-C. environ et le groupe nord, occupé de 2300 à 2100 av. J.-C.¹¹. Comme à HD-6 cette occupation

⁹ On ne connaît que trois tessons à Ra's al-Hadd HD-6, possiblement des importations de Mésopotamie, et 101 tessons représentant moins de 60 vases pour toute la période I de Hili 8, soit trois siècles environ. Sur ceux-ci, 58 % sont d'origine mésopotamienne, et 25 % correspondent à des fabrications locales sur des modèles iraniens (Cleuziou et Méry 2002 table 3).

¹⁰ On ne connaît aucune maison à Hili ou à al-Abraq, elles n'ont été que reconnues en surface à Bat, et celles fouillées à Maysar n'ont pas encore été publiées.

¹¹ Ces dates, comme toutes celles données ici pour la Péninsule d'Oman, sont des dates calendaires av. J.-C. calculées après calibration de dates radiocarbones. Elles ne sont pas directement comparables avec celles de la chronologie historique mésopotamienne avec

était saisonnière, limitée aux mois d'hiver, les seuls où il soit possible de pêcher. Les maisons sont construites en briques crues et les pièces sont d'un module nettement plus grand qu'à HD-6, mais elles reproduisent chacune à leur façon, en alignement au groupe sud ou autour d'une cour au groupe nord, la même organisation en unités de base.

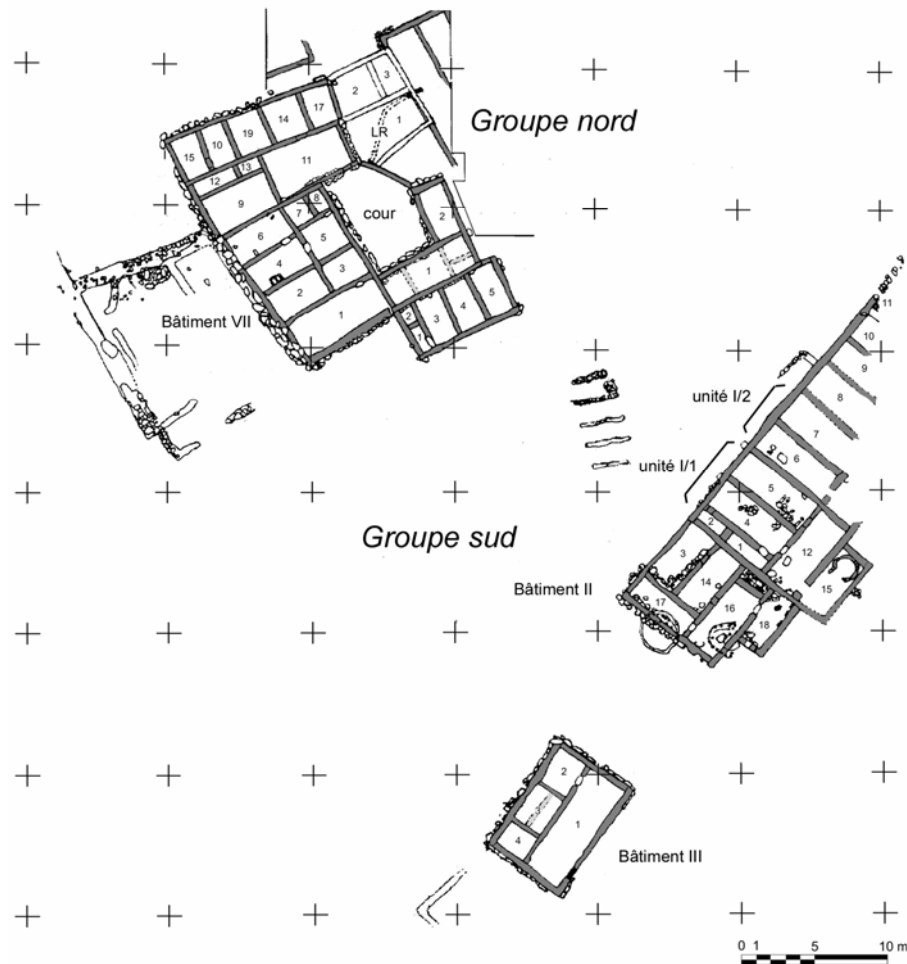


Fig. 2 : Plan des bâtiments de Ra's al-Jinz RJ-2 (deuxième moitié du troisième millénaire av. J.-C.

lesquelles elles présentent des différences d'un bon siècle en plus ou en moins, voire davantage, selon les chronologies qu'on adopte. Ajoutons que nous avons par ailleurs une marge d'incertitude de l'ordre d'un siècle, qui peut selon les cas minimiser ou augmenter encore ces différences.

Le bâtiment II, qui fait partie du groupe sud, représente une unité de base typique avec quatre pièces et une surface d'environ 55 m². Le bâtiment I qui appartient au même groupe peut être subdivisé en plusieurs unités : I.1 avec trois pièces et deux petites pièces de stockage sur environ 60 m², I.2 avec trois pièces sur environ 50 m², et peut-être une ou deux autres plus au nord. Un grand four domestique est associé à ces unités. Le bâtiment III au sud présente un plan similaire, sans qu'il soit possible de dire s'il appartenait au même groupe. Le groupe nord paraît centré autour d'une cour et d'une unité de taille exceptionnelle, le bâtiment VII avec huit pièces et près de 100 m², mais les extensions dans lesquelles on retrouve des paires de petites pièce à fonction de stockage, similaires à celle de l'unité I.1, semblent avoir eu une relative autonomie, même si un certain nombre d'activités domestiquées étaient concentrés dans la cour et donc probablement collectives. Nous retrouvons là sans trop de difficultés nos niveaux 1 et 2 de HD-6.

L'analyse précise du matériel trouvé dans chaque pièce permet d'aller un peu plus loin. On peut supposer que les unités de base et peut-être même les groupes de niveau 2 coopéraient au moins en partie pour la pêche et le traitement des prises, mais ces activités avaient lieu à l'extérieur des maisons et nous n'en pouvons rien dire. L'équipement de pêche (hameçons, poids de filet) est présent dans toutes les maisons ce qui n'est guère surprenant. Deux éléments au moins interviennent en faveur d'une relative autonomie des cellules de base. Dans toutes les maisons, on façonnait des anneaux de coquille, *Conus* sp. et *Pinctada margaritifera*, qui entraient ensuite dans les échanges régionaux et peut être aussi les échanges à longue distance ce qui indique que, même s'il y avait un contrôle de ces échanges au niveau supérieur, chacun tenait à en bénéficier. Plus intéressante encore est la présence, dans chaque unité du groupe sud, d'un stockage de fragments d'amalgame bitumineux en attente de réutilisation. Ces fragments, qui sont par ailleurs une extraordinaire source d'informations pour la navigation au III^{ème} millénaire av. J.-C. (Cleuziou et Tosi 1994, Vosmer sous presse), étaient sans doute récupérés lorsqu'on grattait le calfatage d'un bateau pour le renouveler, une opération nécessaire pour se débarrasser de la prolifération des berniques sous la ligne de flottaison. Le bitume était une denrée précieuse, importée de Mésopotamie (Connan *et al.* 1998), et pouvait venir alimenter un certain nombre d'usages de la vie quotidienne. La présence d'un dépôt dans chaque unité de niveau 1 montre que si la ressource était accessible à tous, sa possession et son usage étaient propres à chacune de ces unités. Ajoutons que c'est dans ces pièces de stockage que furent retrouvés les plus caractéristiques des éléments en provenance de l'Indus (un peigne en ivoire d'éléphant dans la pièce 2 de l'unité I.1, une jarre peinte et un cachet inscrit en métal dans la pièce 7 de l'unité I.2, mais aussi les éléments liés à de possibles exportations vers l'extérieur : coquilles de *Fasciolaria trapezium* et minéral de pyrolusite dans la pièce 2 de l'unité I.1 (sur tous ces éléments : Cleuziou et Tosi 2000). Les premières se retrouvent transformées en récipients à boire dans les tombes royales d'Ur tandis que le second, broyé et amalgamé à divers autres ingrédients, devient une variété de khôl qui était conditionnée dans de petites coquilles bivalves, *Anadara* sp. et *Glycymeris* sp., que l'on retrouve aussi dans les tombes royales d'Ur. On en inférera

donc que nos unités de base possédaient une relative autonomie économique au sein des entités de niveau supérieur.

Les pratiques funéraires fournissent d'autres informations sur ces mêmes entités. A partir de 2700 av. J.-C. environ, les tombes changent. Elles ne dominent plus les sites depuis les crêtes et les falaises d'où les ancêtres continuent à exercer une veille devenue moins nécessaire, mais sont édifiées le terroir même des oasis, à proximité immédiate de l'habitat, voire en imbrication avec lui. Dénommées tombes Umm an-Nar, du nom du site où elles furent reconnues pour la première fois, elles sont aussi différentes, circulaires mais à chambres multiples (2, 4, 6, 8 et même 10), généralement organisées en deux moitiés non communicantes de part et d'autre d'un diamètre. Si hommes et femmes de tous âges, y compris les enfants nouveaux-nés, continuent à y être inhumés, le nombre des individus ne se compte plus par dizaines mais par centaines. Les corps y entraient individuellement, munis d'ornements personnels, peut-être d'armes pour certains d'entre eux, et accompagnés de nombreuses offrandes dans des poteries ou des vases en pierre. Ils faisaient par la suite l'objet de traitements complexes, encore mal connus, qui incluaient le démembrement des squelettes, la crémation d'au moins une partie des os, leur dépôt final dans des fosses (Benton 1996, Bondioli *et al.* 1998, Monchablon *et al.* sous presse). Ces tombes sont aussi beaucoup moins nombreuses, une vingtaine tout au plus à Hili, une trentaine à Bat, dix à Ra's al-Jinz, bien que couvrant une période équivalente sinon supérieure à celle des centaines de monuments de type Hafit. Elles paraissent avoir été utilisées pendant deux à trois siècles avant d'être condamnées et remplacées par de nouvelles, plus vastes et plus monumentales, parfois munies d'orthostates de plusieurs tonnes chacun, éventuellement décorés de reliefs comme la tombe 1059 de Hili. En tenant compte de cela il semble possible, si l'on met en regard le nombre de tombes et le nombre de tours à Hili ou à Bat, de poser une équivalence entre les groupes inhumés dans les tombes et ceux qui dépendent des tours, comme si l'appartenance communautaire s'était avec le temps renforcée autour de ce niveau de parenté, délaissant la famille élargie à laquelle nous avons assimilé les tombes antérieures. Les tombes apparaissent alors comme une « machine » à transformer les morts en communauté des ossements du groupe de parenté où tous les statuts se trouvent mêlés. Ici pas plus que précédemment il ne peut être question d'affirmer la permanence de lignées supérieures comme on le faisait à la même époque en Mésopotamie ou en Egypte, sauf peut-être au moment de l'inhumation elle-même par des parures plus luxueuses, des cérémonies plus importantes, des offrandes plus abondantes, mais ces dernières en entrant dans la tombe ne concernent-elles pas tous les défunts ? Par leur aspect de plus en plus monumental, obtenu au prix d'un travail souvent considérable, les tombes étaient certainement un élément important de la compétition entre les groupes. Elles étaient aussi la manifestation d'un souci constant de maintenir le critère d'appartenance à ces groupes comme supérieur à tout autre principe d'organisation sociale. Il n'est pas douteux que du fait des contacts avec les États des grandes plaines alluviales ou de l'afflux de richesse provenant du commerce du cuivre, ce principe avait

constamment besoin d'être réaffirmé face à une tentation permanente des chefs de lignages les plus puissants pour établir leur pérennité et leur suprématie.

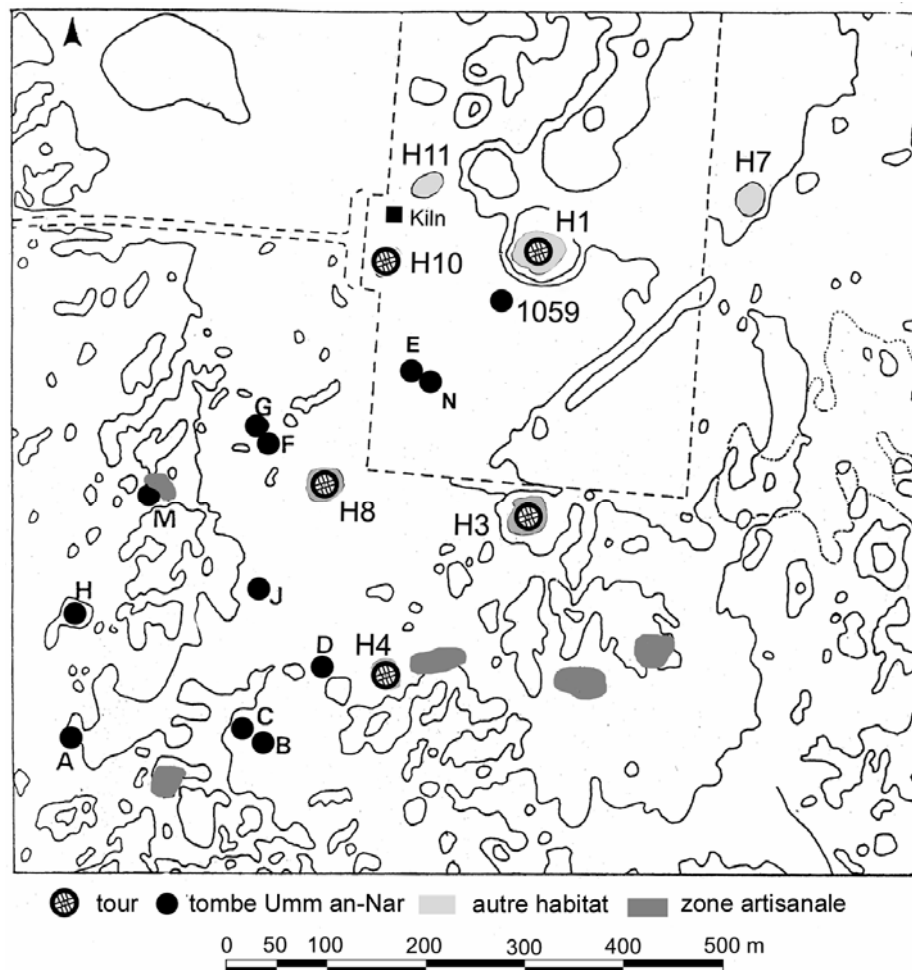


Fig. 3 : Plan du site de Hili à l'Age du Bronze.

ROIS ET GOUVERNEURS.

Que pouvons nous placer au dessus de ces trois ou quatre niveaux ? Peu de choses. Certes les textes mésopotamiens nous apprennent qu'un certain *Mannium* (ou *Manu Danu*), « roi » de *Magan* tenta en vain de résister à *Narām-Sîn*, et qu'un certain *Wedum* fut envoyé par *Nadub-El*, ENSI₂ de *Magan*, à la cour d'*Amar-Suen* durant l'époque d'Ur III. Mais que signifient vraiment ces mentions ?

L'analyse du plan des seules oasis connues avec suffisamment de détails, Hili et Bat, montre qu'il n'existe aucun monument qui pourrait correspondre à un niveau de quelque nature qui soit supérieur à celui des tours. Les différences de taille constatées entre ces monuments à l'intérieur d'un même site sont minimales, et relèvent probablement de la seule compétition ou émulation entre les groupes. Si

un ou plusieurs individus avaient un rôle dominant, celui-ci devait être temporaire et ne donnait lieu à aucune expression qui puisse être retrouvée par l'archéologie. Or la communauté des oasis doit nécessairement coopérer pour l'entretien du système d'acquisition de l'eau et son partage. Sans un pouvoir central fort, les inévitables conflits susceptibles d'apparaître à tous les niveaux doivent être résolus par la négociation et l'appel à une autorité morale capable de rappeler et faire respecter des règles admises par tous. Ceci est mis en oeuvre par des alliances à tous niveaux entre divers types de segments sociaux, ceux que nous avons identifié plus haut mais aussi peut-être d'autres, moins visibles ou invisibles dans les données archéologiques. Il est même possible que les communautés qui partagent un même terroir, et qu'on identifiera par commodité avec les tours, soient aussi membres d'entités de niveau plus élevé dans d'autres oasis, sur d'autres territoires. De telles dualités sont fréquentes dans les oasis de l'Oman moderne (par ex. Le Cour Grandmaison 1977). Les nécessaires solidarités entre groupes vivant sur un même oasis et les loyautés à d'autres groupes devaient contribuer à faire de la vie politique un ensemble complexe de relations économiques et matrimoniales, peu propices à la concentration du pouvoir vers un seul individu. Nous avons sans doute là en oeuvre ce que William et Fidelity Lancaster (1992 : 153, 163) appellent l'élasticité du système tribal. Dans les conditions hyperarides de l'Oman, cette élasticité est, tout comme l'échelonnement des ressources dans le temps et dans l'espace, un atout en cas de baisse temporaire des ressources en un lieu donné : une partie des groupes qui l'utilisent peuvent être provisoirement accueillis ailleurs, en des lieux différents, sans faire peser sur leurs hôtes une charge insupportable.

L'alliance, son affirmation périodique et son renouvellement sont au fondement de toute politique dans le système tribal traditionnel de l'Arabie, et l'étaient probablement déjà à l'Age du Bronze Ancien dans la société de *Magan*. Ceci peut trouver une traduction dans ce qui est jusqu'à présent le seul thème récurrent dans l'iconographie très restreinte de la région. Un cachet rectangulaire provenant de l'ensemble nord de Ra's al-Jinz RJ-2 et daté des environs de 2200 av. J.-C. représente deux individus se tenant par la main à côté d'un motif végétal, probablement une palme. Ce thème se retrouve à deux exemplaires, l'un sur un cachet de Kalba, de date toutefois incertaine, et l'autre dans une situation hautement signifiante, sur le bas relief qui orne le haut de la porte sud de la tombe 1059 à Hili. Les deux personnages, dont rien n'indique comme on l'écrit parfois qu'il s'agit d'un homme et d'une femme, se tiennent par la main entre deux oryx. Le contexte de trouvaille du cachet de Ra's al-Jinz lui-même ne manque pas d'intérêt. Dans le même groupe de maisons furent retrouvés deux cachets portant des signes d'écriture (Cleuziou *et al.* 1994), un brûle parfum (Cleuziou et Tosi 1997) et un fragment de mâchoire supérieure de léopard (Bökönyi 1998 : 98). La présence de cet os d'un animal très rare et difficile à capturer ne peut s'expliquer que s'il était encore attaché à la peau complète de l'animal, et l'on sait que de telles dépouilles pouvaient faire partie de l'attirail cérémoniel de l'Orient ancien et être portées en certaines occasions. En d'autres termes, nous trouvons le symbole de l'alliance associé à un individu ayant pu jouir d'un rang élevé dans une famille élargie, et nous ne pouvons pas exclure

qu'il ait pu occuper des fonctions encore plus hautes (ce qui expliquerait le module apparemment inhabituel du bâtiment VII). A Hili, la même représentation apparaît sur un monument de notre troisième niveau, celui des tours, associé à des animaux du monde sauvage, les oryx, dont la signification idéologique devait être très forte.

Au risque de projeter sans contrôle le présent sur les données du passé, il est intéressant de faire à cette étape du raisonnement un détour par le rôle des sheikhs traditionnels de sociétés tribales d'Arabie. Tant Paul Dresch (1989) que William Lancaster (1992 : 156–157) insistent sur le fait que la qualité essentielle d'un sheikh (et de sa famille immédiate) est de pouvoir se montrer généreux en toute occasion, avec ses affiliés mais aussi avec les autres, ce qui peut devenir un moyen d'augmenter sa réputation et, indirectement, le nombre de ses affiliés. Ceci peut conduire à des relations de clientélisme, bien qu'en principe cette générosité n'implique pas de retour. Le rôle du sheikh est aussi d'être capable de maintenir la paix en arbitrant les conflits tout en laissant chacun vivre comme il l'entend, ce qui s'oppose assurément à nos notions de l'État. Pour ce faire, lui et son entourage immédiat doivent disposer de revenus acquis hors du territoire tribal, ce qui peut provenir de la possession de terres en d'autres endroits ou du commerce (Dresch 1989 : 103 et 207 ssq.). Il n'est pas douteux que de ce second point de vue, le pays de *Magan*, pourvoyeur de cuivre pour la Mésopotamie et l'Indus, ait pu favoriser de tels pouvoirs. Les « leaders » qui se profilent derrière les tours ont pu être les organisateurs de l'extraction du cuivre et d'au moins une partie de son expédition par voie maritime, et bénéficier largement de leurs revenus. Peut-être est-il aussi possible d'envisager que dans cet univers les groupes de mineurs avaient d'une façon ou d'une autre un statut particulier, faisant partie de ces groupes « faibles » reconnus par Paul Dresch dans les sociétés yéménites. Tout ceci peut sembler hautement spéculatif et je le reconnais volontiers, mais il est possible d'imaginer des programmes de recherche qui pourraient tenter de le vérifier (ou du moins d'apporter des arguments à l'appui ou à l'encontre de telles idées). La très riche documentation épigraphique de Mari ou d'Ebla ne permettrait-elle pas de conforter certaines des idées retenues ici à propos des populations de la steppe en contact avec les royaumes sédentaires ? Lorsqu'il écrit que « le Proche Orient a toujours été une région où les individus de haut rang étaient caractérisés par une grande adhésion à des principes de pureté rituelle, de grande piété, de science religieuse, et de grandes aptitudes à la construction d'alliance mutuelles », Kent V. Flannery (1999 : 46) ne propose-t-il pas une situation identique pour les *chiefdoms* de l'époque pré-étatique en Mésopotamie ? Le même auteur a certainement raison de mettre en garde à ce propos sur le fait que les modèles ethnographiques du Nouveau Monde ou du Pacifique dont l'analyse par les anthropologues sociaux américains fonde une grande partie des idées générales sur l'émergence de l'État ne sont pas forcément les plus adaptées au cas du Moyen Orient, mais j'hésite à le suivre lorsqu'il emploie des exemples tirés des systèmes tribaux actuels (la confédération Basseri

d'Iran¹²) pour les intégrer dans la lignée évolutive qui irait de la culture de Samarra à la fin de la période d'Obeid.

C'est probablement à partir du concept d'alliance que nous pouvons interpréter les personnages dont nous avons connaissance par les textes cunéiformes. *Mannium*, qui fut défait par *Naram-Sîn* « au milieu de la mer » (Foster 1990: 31 x 24–26; 38), à l'occasion d'une des plus anciennes batailles navales rapportées par l'histoire, pourrait avoir été non pas un roi mais un de ces chefs temporaires de coalition tribale, investi de pouvoirs militaires en cas de danger, à l'exemple de l'Imām da'if (faible) de la tradition omanaise¹³. Quant à *Nadub-El*, ENSI₂ de *Magan*, en qui l'on a parfois voulu voir un gouverneur de *Magan* au nom du pouvoir mésopotamien (Potts 1990 : 144), il est possible, dans la mesure où ENSI₂ est un titre communément donné par l'administration sumérienne aux souverains étrangers (Glassner 2002 : 342), d'y voir un de ces potentats locaux enrichis par le commerce du Golfe, et jouant comme les sheikhs de Paul Dresch et William Lancaster le rôle d'intermédiaires entre les États étrangers et le monde tribal. La prospérité indubitable du pays de *Magan* à la fin du troisième millénaire, telle que nous la révèlent des données archéologiques de plus en plus nombreuses, dût favoriser l'existence de tels personnages, ainsi que les tendances à pérenniser leur pouvoir et celui de leur lignage à travers des structures de caractère étatique.

Il peut en effet arriver comme le montrent ces deux mêmes auteurs que les systèmes tribaux qu'ils caractérisent donnent naissance à des états (Dresch 1989 : 360 ; Lancaster – Lancaster 1992 : 161–162). Il est même assuré qu'une société proche de celle de *Magan*, celle de *Dilmun* dans la partie septentrionale du Golfe, fut structurée de façon étatique dès la seconde moitié du troisième millénaire av. J.-C. (Glassner 2002 : 340), ce dont témoignent plus tard les « tumuli royaux » de 'Alī. Il faut pour cela vaincre des résistances politiques et institutionnelles considérables, prêtes à ressurgir à tout moment. En prenant le titre de *Mukarrīb*, « celui qui fédère », le fondateur du royaume sabéen *Karib'il Watar* ne reprend-il pas un trait fondamental de la structure traditionnelle, même si ses inscriptions ne laissent guère de doute sur l'importance de la coercition militaire dans la manière dont il établit cette fédération (Robin 1993 : 55–58). Peut-on, pour en revenir à nos questions initiales, documenter des cas où la structure fut assez forte pour résister à ce « coup d'État par lequel fut établi l'État », selon l'expression provocante employée par Jean-Daniel Forest au cours de son intervention ? Les changements considérables intervenus en Oman aux environs de 2000 av. J.-C. avec le remplacement de la société que nous venons de décrire par la culture dite de Wādī Sūq en seraient peut-être un exemple. On a souvent, devant la raréfaction des données archéologiques, interprété cette période

¹² Les bédouins dont nous faisons ici un large usage, les Bakhtiāri et les Qāshqai d'Iran, les Kazak du Turkestan sont également cités.

¹³ Significativement, l'Imam faible élu en temps de crise n'exerce ses pouvoirs, y compris militaires, que sous un contrôle étroit de la communauté visant à empêcher qu'il prenne prétexte de la situation pour mettre en péril les valeurs traditionnelles. Il s'oppose à l'Imam fort (*shirā*) qui en temps de paix exerce le pouvoir sans de tels contrôles, puisqu'il a été élu en fonction de la confiance mise en lui pour maintenir ces mêmes valeurs (Ghubash 1998 : 59 ssq. ; Le Cour Grandmaison 2000 : 88–90).

comme un effondrement du système, tellement évident que comme toujours on a jugé nécessaire pour l'expliquer de recourir à des facteurs externes : aridification du climat, effondrement du commerce extérieur ou appropriation de celui-ci par le pays de *Dilmun*. Il est aisé de montrer que les deux premières explications sont fausses, quant à la troisième elle peut tout aussi bien être une conséquence des transformations survenues à *Magan*.



Fig. 4 : Alliance et écriture au Pays de Magan : 1 cachet de RJ-2 ; pièce 2 bâtiment VII (vers 2300 av. J.-C.) ; 3 cachet de Bahreïn représentant la même scène au pays de Dilmun, sur un bateau (début II^{ème} millénaire av. J.-C.) ; 4 tombe 1059, porte sud, à Hili (vers 2300 av. J.-C.) ; 5 et 6 cachets inscrits du bâtiment VII à RJ-2 (vers 2200 av. J.-C.).

Nous voudrions en manière de conclusion suggérer un autre scénario. Le développement économique et démographique de *Magan*, en partie dû au succès adaptatif des stratégies sociales « élastiques » du troisième millénaire, avait atteint ses limites. Aller plus loin eût nécessité une profonde transformation des relations politiques et économiques qui avaient assuré ce succès, c'est à dire probablement, sous la direction affirmée des élites, passer à un système à caractère étatique, seul capable d'assurer des ressources que l'environnement n'aurait pas été même de fournir, dans les conditions techniques et sociales de son exploitation d'alors¹⁴. Les raisons pour lesquelles le passage n'eut pas lieu nous sont inconnues et divers facteurs ont pu jouer, l'un d'eux étant très probablement la résistance de la structure sociale antérieure. On peut envisager que la société se soit alors réorganisée pour partie autour de cette structure, et notamment des principes de flexibilité qui en régissaient le fonctionnement. Est-ce pour cela que les seules maisons « Wādī Sūq » connues, à Ra's al-Jinz RJ-1, semblent avoir abandonné le principe d'organisation en groupes (Monchablon *et al.* sous presse, fig. 11), sans que cela signifie forcément la disparition des groupes de parenté ni même que les maisons séparées n'aient pas fonctionné au sein de tels groupes. Ce qui est sûr, c'est que la société s'investit beaucoup moins dans des activités qui marquent le paysage, une baisse de la pression démographique n'étant pas à exclure. Alors que dès les premières recherches les sociétés du troisième millénaire, et notamment celles de la fin du troisième millénaire, se sont imposées aux archéologues, il a fallu plus de vingt ans pour commencer à reconnaître autrement que de façon épisodique les vestiges de la nouvelle configuration. Peut-être est-ce tout simplement parce que, comme l'écrivent William et Fidelity Lancaster (1992 : 164), la plupart des activités tribales sont archéologiquement « invisibles » où à tout le moins « difficiles à identifier », pour reprendre Kent V. Flannery qui, en tant qu'archéologue, ne peut pas plus que moi se résigner à l'impuissance quant à une partie considérable des trajectoires évolutives de l'humanité.

Bibliographie

- ADAMS, R. McC.
1966 *The evolution of urban society. Early Mesopotamia and prehistoric Mexico.* Chicago & New York : Aldine-Atherton.
- ALGAZE, G.
1993 *The Uruk World System, the Dynamics of Expansion of the Early Mesopotamian Civilization.* Chicago: Chicago University Press.
- BENTON, J.
1996 *Excavations at al-Sufouh. A third millennium site in the Emirate of Dubai.* Louvain : Abiel 1, Brepols.

¹⁴ Toujours selon William et Fidelity Lancaster (1992 : 161) : « the trade that tribesmen do is rarely and spasmodically sufficient to make more than what is seen as reasonable subsistence (...) the areas where tribes function at their most characteristic are regions from which wealth cannot be produced above subsistence, except from the outside ».

- BERTHOUD, T.
1979 *Etude par l'analyse de traces et la modélisation de la filiation entre minerais de cuivre et objets archéologiques*. Paris : Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris VI.
- BERTHOUD, T. — CLEUZIQU, S.
1984 « Farming Communities of the Oman Peninsula and the Copper of Magan », *Journal of Oman Studies* 6/2, 239–244.
- BIAGI, P.
1999 « Excavations at the shell-midden of RH-6 1986–1988 (Muscat, Sultanate of Oman) », *Al Rafidān* XX, 57–83.
- BÖKÖNYI, S.
1998 « Animal husbandry, hunting and fishing in the Ra's al-Junayz area: a basis of the human subsistence » in H. Buitenhuis, L. Bartosiewicz & A. M. Choyke (edd.), *Archaeozoology of the Near East III*. Groningue : Rijksuniversiteit Groningen [ARC Publication 18], 95–102.
- BONDIOLI, L. — COPPA, A. — MACCHIARELLI, R.
1998 « From the Coast to the Oasis in Prehistoric Arabia: What the Human Osteodental Remains Tells Us about the Transition from a Foraging to the Exchange Economy? Evidence from Ra's al-Hamra (Oman) and Hili North (U.A.E.) » in M. Tosi (ed.), *Proceedings of the XIIIth International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, Forlì 1996*. Vol. 5, Forlì: Abaco, 229–234.
- CHARPENTIER, V. — BLIN, O. — TOSI, M.
1998 « Excavations at as-Suwayh SWY-2 and the beginning of Ocean exploitation in the Ja'lan », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 28, 21–38.
- CHARPENTIER, V. — CREMASCHI, M. — DEMNARD, V.
1997 « Une campagne archéologique sur un site côtier du Ja'alan: al-Haddah (BJD-1) et sa culture matérielle (Sultanat d'Oman) », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 27, 99–111.
- CLEUZIQU, S.
1989 « The 3rd to 8th campaigns at Hili 8 », *Archaeology in the United Arab Emirates* 5, 61–87.
2002a « The Early Bronze Age of the Oman Peninsula: from chronology to the dialectics of tribe and State formation » in S. Cleuziou, M. Tosi et J. Zarins (edd.), *Essays on the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*. Rome : IsIAO [Serie Orientale Roma XCIII], 191–236.
2002b « Présence et mise en scène des morts à l'usage des vivants dans les communautés protohistoriques : l'exemple de la péninsule d'Oman à l'âge du bronze ancien » in M. Molinos et A. Zifferero (edd.), *I primi popoli d'Europa*. Florence : All'Insegna del Giglio, 17–32.
- CLEUZIQU, S. — COSTANTINI, L.
1981 « A l'origine des oasis », *La recherche* 137, 1179–1182.

- CLEUZIQU, S. – GNOLI, G. – ROBIN, C. – TOSI, M.
 1994 « Cachets inscrits de la fin de l'âge du Bronze à Ra's al-Junayz (Oman) », *Compte rendus de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 453–468.
- CLEUZIQU, S. – MÉRY, S.
 2002 « In between the Great Powers: Bronze Age Oman Peninsula » in S. Cleuziou, M. Tosi et J. Zarins (edd.), *Essays on the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*, Rome : IsIAO [Serie Orientale Roma XCIII], 273–316.
- CLEUZIQU, S. – TOSI, M.
 1994 « Black Boats of Magan. Some Thoughts on Bronze-Age Water Transport in Oman and beyond from the Impressed Bitumen Slabs of Ra's al-Junayz » in A. Parpola et P. Koskikallio (edd.), *South Asian Archaeology, Helsinki 1993*. Vol. II, Helsinki : Suomalainen Tiedakatemia [Suomalaisen Tiedakatemian Toimituksia ser. B, tom 271], 745–761.
 1997 « Evidence for the use of aromatics in the Early Bronze Age of Oman: Period III at RJ-2 (2300-2200 BC) » in A. Avanzini (ed.), *Profumi d'Arabia*. Rome : L'Erma di Breitschneider [Saggi di storia antiqua 11], 57–81.
 2000 « Ra's al-Jinz and the Prehistoric coastal cultures of the Ja'lan », *Journal of Oman Studies* 11, 19–73.
- CONNAN, J. – LOMBARD, P. – KILICK, R. – HØJLUND, F. – SALLES, J.-F. – KHALAF, A.
 1998 « The archaeological bitumens of Bahrain from the early Dilmun period (c. 2200 BC) to the sixteenth century AD: a problem of sources and trade », *Arabian archaeology and epigraphy* 9/2, 141–181.
- DRESCH, P.
 1989 *Tribes, Government and History in Yemen*. Oxford : Clarendon Press.
- FLANNERY, K. V.
 1999 « Chiefdoms in the Early Near East: Why it's so hard to identify them » in A. Alizadeh, Y. Majidzadeh et S. M. Shahmirzadi (edd.), *The Iranian World, Essays on Yranian art and archaeology presented to Ezat O. Negahban*. Teheran : Iran University Press, 44–63.
- FOREST, J.-D.
 1983 *Les pratiques funéraires en Mésopotamie du cinquième millénaire au début du troisième*. Paris : Editions Recherche sur les Civilisations [Mémoire n° 19].
 1996 *Mésopotamie. L'apparition de l'état, VII^{ème}–III^{ème} millénaires*. Paris : Ed. Paris-Méditerranée.
- FOSTER, B. R.
 1990 « Naram-Sin in Martu and Magan », *Annual Review of the Royal Inscriptions of Mesopotamia Project* 8, 25–44.
- GHUBASH, H.
 1998 *Oman, une démocratie islamique millénaire*. Paris : Maisonneuve et Larose.

- GLASSNER, J.-J.
 1986 « De Sumer à Babylone : familles pour gérer, familles pour régner » in A. Burguière, C. Klapisch, M. Segalen et F. Zonabend (edd.), *Histoire de la famille*. Tome I, Paris : Armand Colin, 98–133.
- 2002 « Dilmun et Magan, le peuplement, l'organisation politique, la question des Amorrites et la place de l'écriture. Point de vue de l'assyriologue » in S. Cleuziou, M. Tosi et J. Zarins (edd.), *Essays on the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*. Rome : IsIAO [Serie Orientale Roma XCIII], pp. 337–382.
- GODELIER, M.
 1984 *L'idéal et le matériel*. Paris : Fayard.
- INIZAN, M.-L. – LÉZINE, A.-M. – MARCOLONGO, B. – SALIÈGE, J.-F. – ROBERT, C. – WERTH, F.
 1997 « Paléolacs et peuplements holocènes du Yémen : le Ramlat as-Sab'atayn », *Paléorient* XXIII/2, 137–150.
- KAUFMANN, S.
 1995 *At home in the Universe: the search for laws of complexity*. Oxford : Oxford University Press.
- KIESEWETTER, H. – UERPMANN, H.-P. – JASIM, S. A.
 2000 « Neolithic Jewelry from Jebel al-Buhais 18 », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 30, 137–146.
- LAMBERG-KARLOVSKY, C. C.
 1986 « Third millennium structure and process : from the Euphrates to the Indus and the Oxus to the Indian Ocean », *Oriens Antiquus* XXV, 189–219.
- LANCASTER, W. O. et F. C.
 1992 « Tribal formations in the Arabian Peninsula », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 3, 145–172.
- LE COUR GRANDMAISON, B.
 2000 *Le Sultanat d'Oman*. Paris : Karthala.
- LE COUR GRANDMAISON, C.
 1977 « Spatial Organization, Tribal Groupings and Kinship in Oman », *Journal of Oman Studies* 3/2, 95–106.
- LEVI STRAUSS, C.
 1967 *Mythologiques II : du miel aux cendres*. Paris : Plon.
- LEZINE, A.-M. – SALIEGE, J.-F. – MATHIEU, R. – TAGLIATELA, T.-L. – MÉRY S. – CHARPENTIER, V. – CLEUZIOU, S.
 2002 « Mangroves of Oman during the late Holocene : Climatic Implications and Impact on Human Settlements », *Vegetation History and Archaeobotany* 11, 221–232.

- MÉRY, S.
2000 *Les céramiques d'Oman et l'Asie moyenne : une archéologie des échanges à l'Âge du Bronze*. Paris : Editions du CNRS.
- MONCHABLON, C. – CRASSARD, R. – BRULEY, G. – MUNOZ, O. – GUY, H. – CLEUZIQU, S.
2003 « Excavations at Ra's al-Jinz RJ-1 : stratigraphy without tells », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 33, 31–47.
- PEAKE, H.
1928 « The Copper Mountain of Magan », *Antiquity* I/2, 452–455.
- PHILLIPS, C.S.
2002 « Prehistoric middens and a cemetery from the southern Arabian Gulf » in S. Cleuziou, M. Tosi et J. Zarins (edd.), *Essays on the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*, Rome : IsIAO [Serie Orientale Roma XCIII], 169–186.
- RATNAGAR, S.
2001 « The Bronze Age, Unique Instance of a Pre-Industrial World System? », *Current Anthropology* 42/3, 351–365.
- ROBIN, C.
1993 « Quelques episodes marquants de l'histoire sudarabique » in C. Robin (ed.), *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet*, *Revue du monde musulman et de la méditerranée* 61, 55–70.
- SALVATORI, S.
1996 « Death and ritual in a population of coastal food foragers in Oman » in G. Afanas'ev, S. Cleuziou, J. R. Lukacs et M. Tosi (edd.), *The prehistory of Asia and Oceania, XIII International congress of prehistoric and protohistoric sciences*, préactes du colloque 16, Forlì : Abaco, 205–222.
sous presse *The Prehistoric Graveyard of Ra's al-Hamra 5, Muscat, Oman*. Rome : IsIAO.
- SANTINI, G.
2002 « Burial complex 43 in the RH5 Prehistoric Graveyard at Ra's al-Hamra, Northern Oman » in S. Cleuziou, M. Tosi et J. Zarins (edd.), *Essays on the Late prehistory of the Arabian Peninsula*. Rome : IsIAO [Serie Orientale Roma XCIII], 147–168.
- SIROCKO, F. – SARNTHEIN, M. – ERLKENKEUSER, H. – LANGE, H. – ARNOLD, M. – DUPLESSY, J.-C.
1993 « Century-scale events in monsoonal climate over the past 24,000 years », *Nature* 364, 322–324.
- SPRIGGS, M.
1989 « The Hawaiian Transformation of Ancestral Polynesian Society: Conceptualizing Chiefly States » in B. Bender, J. Gledhill and M. Larsen (edd.), *State and Society: The Emergence and Development of Social Hierarchy and Political Centralization*. London : Unwin Hyman, 57–73.

- TENGBERG, M.
 1998 *Paléoenvironnements et économie végétale en milieu aride : recherches archéobotaniques dans la région du Golfe arabo-persique et dans le Makrân pakistanais*. Thèse de doctorat, Université de Montpellier II.
- UERPMANN, M.
 1992 « Structuring the Late Stone Age of Southern Arabia », *Arabian Archaeology and Epigraphy* 3/2, 65–109.
- UERPMANN, M. – UERPMANN, H.-P. – JASIM, S.A.
 2000 « Stone Age nomadism in SE-Arabia, palaeo-economic considerations on the neolithic site of Al-Buhais 18 in the Emirate of Sharjah, U.A.E. », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 30, 229–234.
- VOSMER T.
 2003 « The Magan boat project: a process of discovery », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 33, 49–58.

Questions autour des premiers empires : Akkad et Ur III

Bertrand Lafont

Le temps des « premiers empires », tels qu'il sont apparus et se sont développés en Mésopotamie dans le dernier tiers du III^e millénaire avant notre ère, sera évoqué ici, autour d'un petit nombre de questions qui intéressent l'historiographie actuelle et de réflexions sur les méthodes mises en œuvre par les historiens de ces périodes, étant donné la nature des sources à leur disposition.

L'empire akkadien créé par Sargon et qui s'impose en Mésopotamie entre 2350 et 2200 est souvent présenté comme le « premier empire du monde », en référence à l'ouvrage fondamental publié il y a une dizaine d'années sous la responsabilité de M. Liverani¹.

Mais il faut bien avouer que le titre même de cet ouvrage était en lui-même un peu étonnant ou provocateur, car à bien lire les importantes contributions des auteurs de ce livre, on voit bien que certains remettent en réalité largement en cause l'idée qu'il se fût agi du *premier* empire de l'histoire (Sargon étant un héritier sans doute davantage qu'un précurseur), ou parfois même qu'il se fût agi d'un *empire* tout court.

On sait en effet à quel point la réalité de la domination akkadienne est, en fait, très mal documentée. On la reconstruit aujourd'hui en grande partie à partir de sources qui appartiennent au genre « littéraire » et qui datent d'époques postérieures, parfois de plusieurs siècles. Ce dont on a surtout gardé la trace et la mémoire, ce sont les succès militaires des rois d'Akkad. On a du coup affaire à une période quasi « légendaire », dont il faut sans cesse se demander à quelle réalité historique elle correspond vraiment².

Dans un tel contexte, on est dès lors poussé à privilégier, en ce qui concerne les souverains d'Akkad, la vision d'un empire qu'on pourrait qualifier de « conceptuel », « idéologique » ou « idéalisé », pour lequel c'est la dimension symbolique du pouvoir qui a surtout été mise en avant³.

Le contraste paraît alors assez net avec l'empire vraiment réalisé et bureaucratisé de leurs successeurs de la III^e dynastie d'Ur (2100-2000 avant notre ère) : ces derniers ont en effet largement cherché à reproduire les expériences de leurs prédécesseurs akkadiens, mais en les inscrivant dans une réalité politique, administrative et économique beaucoup plus concrète et beaucoup plus directement visible et palpable par l'historien moderne.

L'élément essentiel qui permet éventuellement de relier et de comparer ces deux périodes repose sur le fait qu'elles ont fourni l'une et l'autre des archives produites par les bureaux de l'administration impériale, même s'il est vrai qu'on

¹ Liverani 1993.

² Pour tout cela, on peut se reporter en dernier lieu à la synthèse de Westenholz 1999 : 15–117.

³ Voir déjà dans ce sens l'article de Lafont 1996 : 11–26.

ne dispose malheureusement, ni dans un cas ni dans l'autre, des archives du gouvernement central. La majeure partie de la documentation disponible, pour chacune de ces deux époques, est constituée de ces pièces d'archives.

Cela fait des années que ces lots d'archives sont peu à peu publiés. Ils constituent une masse considérable de milliers de petits comptes et billets. Mais quelle valeur ont-ils à eux seuls pour étudier et comparer l'histoire de ces périodes ? Quelle est leur place ? Comment faire de l'histoire avec cela ? Que nous disent-ils et que ne nous disent-ils pas ?

Parallèlement à leur publication, le travail essentiel des chercheurs consiste à essayer de reconstruire et de remettre en ordre les lots d'archives, tels qu'ils existaient dans l'Antiquité. Il faut pour cela procéder à divers classements typologiques, chronologiques et thématiques. C'est un travail qui est loin d'être achevé ; et il est beaucoup plus complexe à réaliser qu'on pourrait le penser (plusieurs projets sont en cours désormais, reposant sur un usage intensif de l'outil informatique).

Concernant les archives administratives d'époque akkadienne, B. Foster en a présenté il y a quelques années une vision synthétique, discutant leurs répartitions géographique, chronologique et thématique⁴. Il a ainsi pu faire le compte d'un total d'environ 5000 textes d'archives pour l'ensemble de cette période, répartis sur une douzaine de sites géographiquement assez dispersés puisque, outre ceux situés en Sumer et Akkad, il faut inclure les sites dans la région de la Diyala, celui de Nuzi et celui Suse.

Foster parvient à distinguer au total, dans l'ensemble de cette documentation, 19 lots d'archives différents, comportant chacun entre 30 et 300 tablettes, sauf pour le lot de Girsu, beaucoup plus important, qui compte 1800 tablettes (soit près de 40% de l'ensemble des archives d'époque akkadienne). Il propose donc d'établir une distinction, parmi les structures productrices d'archives, entre les petites unités domaniales et les grands domaines institutionnels. Les premières documentent généralement une seule activité principale à horizon local. Les secondes balayent un horizon beaucoup plus large d'activités et leur étendue territoriale est beaucoup plus vaste.

Si l'on prend ainsi les 1800 textes de l'archive de Girsu, documentant donc l'activité des grands domaines institutionnels au niveau de toute la province, Foster décompte les textes traitant des sujets suivants (par ordre décroissant d'importance quantitative des genres de textes) :

- Attribution de nourriture (29% du total)
- Gestion du personnel (22% du total)
- Gestion du bétail et de la production animale (16% du total)
- Gestion des activités artisanales et des produits manufacturés (13% du total)
- Gestion des produits céréaliers (6% du total)
- Gestion des terres (4% du total)
- Bullae, lettres, étiquettes, etc. (4% du total)
- Textes scolaires (4% du total)
- Contrats, textes légaux et commerciaux (2% du total)

⁴ Foster 1982 : 1–27.

À l'inverse, comme exemple d'archive caractéristique d'une *petite* unité domaniale, on peut prendre le cas des 66 tablettes de l'archive provinciale de Tutub (sur le site de Khafadje dans la Diyala), telles qu'elles ont été récemment étudiées par W. Sommerfeld⁵. Ce dernier établit la typologie suivante de ses textes (par ordre décroissant d'importance quantitative des genres de textes) :

Gestion du bétail et de la production animale (39% du total)
Gestion du personnel (31% du total)
Gestion des céréales, denrées, objets divers (8% du total)
Sorties d'argent (6% du total)

Dans un cas (Girsu), on observe donc un panel d'activités variés (agriculture, élevage, artisanat) et l'importance prise par la charge liée à l'entretien d'un assez nombreux personnel. Dans le second cas (Tutub), on obtient l'image d'un petit domaine se consacrant principalement aux activités d'élevage et préoccupé de gérer et de contrôler au mieux les activités des quelques personnes sous sa dépendance directe. On observe d'ailleurs que la typologie des textes est en outre beaucoup plus variée à Girsu qu'à Tutub.

Si on se tourne maintenant vers la documentation de l'époque d'Ur III, on sait qu'il s'agit là, d'un point de vue purement quantitatif, du siècle le plus abondamment documenté de toute l'Antiquité. On dispose cette fois de très grosses archives (au moins 5 sites majeurs producteurs de textes), mais on n'en connaît malheureusement pas le contexte archéologique exact, ce qui est particulièrement frustrant. Ces archives récapitulent notamment l'activité des grands domaines institutionnels au niveau des principales provinces de l'empire, comme Girsu ou Umma.

Quantitativement, on passe alors à une autre échelle, puisque les archives trouvées à Girsu, par exemple, représentent sans doute plus de 60.000 textes (ils sont aujourd'hui principalement conservés à Istanbul et au British Museum). Si l'on prend, sur cette masse, l'échantillon cohérent d'environ 2000 textes représentés par les tablettes publiées dans les deux livres que j'ai consacrés à la publication des tablettes conservées à Istanbul⁶, on arrive à la typologie suivante (par ordre décroissant d'importance quantitative des genres de textes) :

Gestion des produits céréaliers (36% du total)
Attribution de nourriture (33% du total)
Gestion des activités artisanales et des produits manufacturés (10% du total)
Gestion du bétail et de la production animale (9% du total)
Gestion du personnel (6% du total)
Bullae, lettres, étiquettes, etc. (4% du total)
Contrats, textes légaux et commerciaux (2% du total)
Gestion des terres (1% du total)

⁵ Sommerfeld 1999.

⁶ Lafont — Yildiz 1989 ; 1996.

Si on compare ce résultat à celui obtenu pour les archives d'époque akkadienne provenant du même lieu et mentionnées ci-dessus, on constate ici surtout l'importance prise par les activités tournant autour de la gestion des produits de l'agriculture céréalière. Ce que ne montrent cependant pas ces tableaux statistiques, c'est qu'on parvient beaucoup mieux à l'époque d'Ur III qu'à celle d'Akkad, à isoler, dans cette énorme masse documentaire, des « sous-archives » provenant de bureaux bien distincts, comme l'archive des forgerons⁷, celle des « messenger texts », etc.

Pour poursuivre l'enquête, il convient également de jeter un coup d'œil à la typologie même des textes, sur la période de trois siècles environ que couvre la période qui nous intéresse ici. Globalement, quels genres de textes trouve-t-on dans ces archives ? D'Akkad à Ur III, il est frappant de voir que ce sont presque toujours les mêmes. On peut les répartir en deux catégories :

1) Une première catégorie est constituée des textes qui gardent trace de tous les *mouvements* et de la *circulation* des biens et denrées, mais aussi des instructions données. Il s'agit essentiellement de reçus (mots clefs : ì-dab₅, kišib, *imbur*, šu ba-ti, mu-DU, lá-i su-ga, etc.) ou de billets enregistrant des sorties ou des dépenses (mots clefs : zi-ga, bazi, še ur₅-ra, á, šà-gal, še ba, etc.). En liaison avec ces documents, il faut également ajouter les lettres du type « letter orders ».

2) La seconde catégorie est constituée de *documents internes de gestion*, relevant à la fois des inventaires, bilans comptables et récapitulatifs, de la gestion prévisionnelle et de la planification, et de la gestion du personnel. Les mots clefs présents dans les textes afférents sont par exemple níg-kas₇ ak, gub-ba, lá-i, etc.

Tout cela permet de reconstituer schématiquement l'ensemble du fonctionnement de l'activité économique et administrative, au moins pour ce qui est sous le contrôle des grands organismes institutionnels puisque ce sont eux qui nous ont livré l'essentiel des archives; soit le schéma ci-joint qui tente de rendre compte de l'organisation mise en place.

Les questions auxquelles on a essayé de répondre pour élaborer ce schéma sont les suivantes : de quels genres de textes disposons-nous ? Quel est leur typologie ? Qui les a produits ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il nous apprennent sur le fonctionnement global de l'administration ? Quelle différence éventuelle observe-t-on entre les périodes d'Akkad et d'Ur III ?

En distinguant sept genres différents de textes disponibles (catégories A à G du tableau), on peut, en guise d'explication du schéma proposé, reconstruire le fonctionnement suivant :

1) Les producteurs du secteur primaire (agriculture et élevage) livrent leur production aux services de l'administration centrale, ce qui donne lieu à l'émission de billets de réception des produits [C] de la part des bureaux concernés.

2) Les bureaux de l'administration centrale s'occupent de livrer aux artisans des matières premières (émission de billets de sortie [B]) et en récupèrent des produits manufacturés ou transformés (billets de réception [C]).

⁷ Lafont 1991 : 119–125.

3) L'administration redistribue biens, denrées et produits finis aux destinataires ultimes (ayants-droit, temples, dignitaires, etc.), sous forme d'attribution de rations, de salaires, de prébendes, de produits nécessaires au déroulement du culte, etc., ce qui donne lieu à la rédaction de bordereaux de dépense [B].

4) Les surplus dégagés dans l'ensemble des activités sont confiés [B] à des marchands ou font l'objet de prêts de la part de l'organisme central qui joue le rôle de créancier. Ces bénéficiaires remboursent leurs prêts ou bien fournissent l'organisme central en produits et matières premières acquis à l'extérieur, ce qui donne à nouveau lieu à l'émission de reçus [C].

5) L'ensemble de ces mouvements sont gérés et récapitulés par les scribes de l'administration centrale qui transmettent les ordres [A], établissent les inventaires, les bilans, les récapitulatifs et qui se chargent de toute la gestion prévisionnelle de l'ensemble [D, F, G]. Il existe enfin des circulations internes entre les différents services et bureaux de l'administration centrale, qui peuvent donner lieu, elles aussi, à la rédaction de textes.

Les archives documentent donc principalement, on le voit, les processus de production, collecte, transformation, entreposage, transport et redistribution finale des produits.

Force est cependant de reconnaître que tout ne se laisse malheureusement pas enfermer dans ces schémas qui viennent d'être décrits. À l'époque d'Ur III, la situation est ainsi particulièrement contrastée d'un lot d'archives à l'autre : si l'on observe par exemple les archives de Drehem (l'ancienne Puzriš-Dagan), on constate que les milliers de textes disponibles, qui permettent de suivre la gestion de quantités considérables de bétail, se laissent parfaitement bien classer en suivant le schéma qui vient d'être proposé⁸ : l'organisme central de Puzriš-Dagan draine jusqu'à lui ou comptabilise, pour tout le pays, la production de petit et gros bétail, assure sa répartition entre les différents enclos et services au sein même du parc central de Puzriš-Dagan, puis procède à sa redistribution vers les destinataires ultimes. Derrière cette gestion bureaucratique se laisse entrevoir un désir totalitaire de contrôler au mieux l'activité de l'élevage à travers tout l'empire. Quand on étudie en revanche les archives trouvées à Nippur, on constate rapidement qu'elles posent des problèmes de classement et de reconstruction extrêmement compliqués et qu'elles ne se laissent pas enfermer dans des schémas aussi simples que celui qui vient d'être proposé⁹.

On peut alors se demander au total : pourquoi ce travail et ces schémas ? Quel est leur intérêt ? Il me semble en réalité que l'élaboration de telles typologies est le seul moyen que nous avons de pouvoir établir d'éventuelles comparaisons et de voir d'éventuels ressemblances ou différences d'un lot de textes à l'autre et donc d'une période à l'autre ou d'un site à l'autre.

En effet, si des textes de périodes différentes et de lieux différents traitent de processus de production et d'échange d'une manière similaire, alors on peut sans

⁸ On le voit particulièrement bien avec les principes de classement parfaitement rigoureux auxquels est arrivé M. Hilgert 1998.

⁹ Voir par exemple à ce sujet les deux articles du regretté G. van Driel 1994 : 181–192, et 1995 : 393–406.

doute légitimement considérer que les réalités socio-économiques qui se cachent derrière les textes sont elles aussi identiques.

Qu'observe-t-on alors à l'examen de tous ces lots d'archives administratives d'Akkad et d'Ur III ? Le schéma que nous avons établi semble rendre compte assez bien du fonctionnement des archives des deux périodes et on a *grosso modo* l'impression qu'il n'y a pas de différence structurelle fondamentale dans les types d'archives et les genres de textes entre Akkad et Ur III, malgré d'indéniables différences observables dans l'organisation du travail et les procédures comptables.

On peut donc en conclure que les schémas d'organisation économique et administrative sont *grosso modo* les mêmes à Akkad et à Ur III. On peut d'ailleurs en trouver confirmation quand on regarde par exemple le tableau de l'organisation politique et administrative de l'empire d'Akkad publié par B. Foster dans le livre édité par M. Liverani¹⁰ : il est frappant de voir à quel point il est proche de ce que pourraient proposer les spécialistes d'Ur III pour leur période.

L'examen et la comparaison de ces différents lots d'archives amènent pourtant à repérer plusieurs différences fondamentales entre les périodes d'Akkad et d'Ur III, différences qu'il faut bien sûr souligner et interpréter :

1) Une première différence est de nature quantitative : on passe de lots d'archives de quelques centaines de textes pour Akkad, à des lots de plusieurs milliers ou dizaines de milliers pour Ur III; cela n'est sûrement pas seulement dû au hasard des fouilles : la mainmise de la bureaucratie s'est manifestement largement accentuée, à partir notamment du milieu du règne de Shulgi.

2) On assiste à la multiplication du nombre de services et bureaux à l'époque d'Ur III.

3) On observe l'apparition ou le fort développement à Ur III des catégories de textes D, E, F, G de notre schéma, qui n'existaient pas ou peu à l'époque d'Akkad.

Ces 3 premiers points témoignent donc clairement d'un phénomène désormais bien connu : le développement manifeste de la bureaucratie à l'époque d'Ur III et la volonté soudain très accentuée de contrôle économique et social et du souci de planification. Mais d'autres différences apparaissent à l'étude de ces divers lots d'archives :

4) Le fort développement à Ur III du recours à de la main-d'œuvre de type « guruš », rémunérée par le système des rations : ce qui représente une spécificité de la situation économique de l'époque et qui témoigne de la rareté et du renchérissement du coût de la main-d'œuvre¹¹.

5) La façon différente de gérer les ressources agricoles. À l'époque akkadienne, on observe une exploitation indirecte et extensive des terres avec souci principal de simplement faire remonter les surplus vers le pouvoir central. À l'époque d'Ur III au contraire, on constate une exploitation *directe* et *intensive* avec un souci

¹⁰ Liverani 1993 : 39.

¹¹ Cf. déjà Foster 1986 : 109–128, spécialement p. 117. Cet argument a été récemment repris et développé par Steinkeller 2002 : 109–137.

permanent d'amélioration générale des rendements sur l'ensemble des terres disponibles¹².

Une autre question apparaît alors comme fondamentale : l'essentiel de ces lots d'archives proviennent du secteur « institutionnel » : mais rendent-ils compte du fonctionnement de *toute* l'économie ? La réponse que presque tout le monde s'accorde à faire désormais est clairement « non », mais le débat est loin d'être clos pour autant.

La reconnaissance du fait qu'il a existé à Sumer d'autres structures économiques que celles de l'État remonte aux travaux de I. Diakonoff dans les années 1960–1970. On se souvient de sa proposition de répartir, dans une perspective marxiste, l'économie ancienne de Proche-Orient en deux secteurs distincts : « state sector » et « communal sector ». Le problème est qu'on n'a jamais trouvé de trace vraiment probante (ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il n'a pas existé) de l'existence d'un « communal sector », qui aurait résisté au niveau villageois face au « state sector » contrôlé par les élites urbaines.

On a pu montrer en revanche plus récemment que certaines formes de propriété et d'activité économique étaient entre les mains de simples particuliers, ne relevant donc d'aucun de ces deux secteurs proposés par I. Diakonoff : a ainsi été mise en évidence l'existence d'archives « privées » dont on sait maintenant qu'elles existent à l'époque akkadienne comme à l'époque d'Ur III.

À l'époque akkadienne, on dispose par exemple de l'archive de Enlile-maba, composée d'une trentaine de textes retrouvées à Nippur¹³. Les textes concernent des prêts d'argent et des affaires immobilières. Enlile-maba y porte le titre de dam-gâr, « marchand ».

Pour l'époque d'Ur III, on connaît désormais au moins trois lots d'archives privées : ceux du dénommé SLA-a et de Tûram-ili en pays d'Akkad et celui de Ur-Nuska à Nippur¹⁴. Ces individus se livrent notamment à des activités de prêt d'argent; deux d'entre eux sont des « marchands » (dam-gâr).

L'existence même de ces lots d'archives privées est, en soi, d'une importance considérable. Et elle est elle-même porteuse de nouvelles interrogations : peut-on par exemple repérer dans ces textes, comme certains le font désormais, l'existence de mesures de rémission de dettes (mîšarum) dès l'époque d'Ur III¹⁵ ? Et qu'en est-il de l'existence à Ur III d'une possible propriété privée des terres agricoles¹⁶ ?

La question qu'on aurait également envie de poser est de savoir où se situe, pour Akkad comme pour Ur III, les limites entre le « private sector » et le « public

¹² Cf. Foster 1986 : 117.

¹³ Westenholz 1987 : chapitre II.

¹⁴ Van De Mieroop 1986 : 1–80; Steinkeller 1989 : 305–307 (pour SLA-a); Neumann 1992 : 161–176 (pour Ur-Nuska). Ces lots d'archives ont récemment fait l'objet d'une dissertation (Ph.D), demeurée inédite, de Garfinkle 2000, sous la direction de M. Van De Mieroop (Columbia University).

¹⁵ Steinkeller 1989 : p. 100 et n. 293, ainsi que Steinkeller 2002 : 124 n. 18.

¹⁶ Vieux débat, pour lequel on peut renvoyer, en dernier lieu, à la brève présentation synthétique de Van De Mieroop 1999 : 136.

sector ». Où placer la frontière entre ce qui est sous contrôle institutionnel ou étatique et tout le reste ?

Cela pourrait sembler être un débat fondamental : mais posé en ces termes, c'est sans doute un faux débat¹⁷, reposant sur des notions modernes et anachroniques; la situation ne devant en effet pas être présentée de façon binaire, avec un secteur « public » qui serait opposé à un secteur « privé ». Il faut plutôt comprendre que ces entrepreneurs mésopotamiens (plusieurs portent le titre de « marchand ») opèrent dans un environnement économique et avec des motivations qui ne sont pas gouvernées par les mêmes mécanismes que dans nos économies modernes. Pour pouvoir analyser leur place dans ces économies anciennes, il faut d'abord reconnaître la fondamentale altérité de ces dernières par rapport aux nôtres, et c'est là tout le sens et l'intérêt des débats qui se poursuivent (et ont même été relancés ces derniers temps) autour des idées de K. Polanyi.

Ce que l'on doit quand même envisager désormais c'est une diversité de situations, non pas tant entre les périodes d'Akkad et d'Ur III, qu'entre le nord et le sud de la plaine alluviale, et c'est plutôt là-dessus qu'insiste désormais la recherche récente. On remarque en effet que tous ces exemples d'archives *privées* dont nous disposons proviennent de la région au nord de Nippur, d'où l'idée que l'on pourrait opposer le sud sumérien majoritairement contrôlé par les grands domaines institutionnels et le nord akkadien où une place plus importante serait laissée à l'activité économique privée¹⁸. Une analyse similaire a d'ailleurs pu être faite en ce qui concerne ce que nous savons du régime des terres¹⁹.

En définitive, il convient donc d'insister sur l'intérêt qu'il y a à bien caractériser les différents lots d'archives à notre disposition et à en dresser des typologies, rendant compte de tous les genres de textes disponibles. C'est cela qui permet, assurément, de conclure ici à l'existence d'une similarité des modes de fonctionnement administratif et des situations entre les périodes d'Akkad et d'Ur III, même si l'on doit pointer des différences notables, notamment dans les situations régionales entre le nord et le sud de la plaine alluviale.

Dans un second temps, cela doit nous permettre de reconstruire plus globalement les modèles de fonctionnement économique et social propres à chacune de ces deux périodes. On sait à ce propos que, depuis I. Diakonoff, d'autres modèles alternatifs ont été proposés (par I. Gelb, M. Liverani, D. Snell, etc.), qui restent discutés. Mais ce sur quoi tout le monde est aujourd'hui d'accord c'est sur l'importance du rôle des households (é, *bîtum*), en tant qu'unités socio-économiques de base de ces systèmes. Tout le monde admet que l'ensemble du fonctionnement économique et social de ces époques a reposé sur l'existence de ces *oikoi*, ces é, phénomène de mieux en mieux connu et étudié depuis les études pionnières de I. Gelb dans les années 1960–1970²⁰.

¹⁷ Cf. Schloen 2001 : chapitre 12, 255–316, ou Van De Mieroop 1999 : 106–120, et beaucoup d'autres désormais.

¹⁸ Steinkeller 1999 : 289–329; Liverani 1997 : 219–227.

¹⁹ Gelb *et alii* 1991 : 24–26.

²⁰ Gelb 1979 : 1–98; Englund 1990; Renger 1994 : 157–208; Schloen 2001, etc.

On peut donc légitimement parler pour ces périodes de l'existence globale d'une « *oikos economy* », que ce soit au nord ou au sud, à l'époque d'Akkad ou à celle d'Ur III. Les milliers de textes administratifs à notre disposition sont en réalité les archives de ces *oikoi*, de ces é, que leur taille ait été limitée comme à Tutub à l'époque akkadienne, ou bien considérable comme dans la province de Girsu à l'époque d'Ur III.

C'est par la poursuite inlassable de l'étude et du classement de tous ces lots d'archives qu'on parviendra à affiner notre compréhension du fonctionnement économique et social de ces périodes.

Bibliographie

ENGLUND, R.

1990 *Organisation und Verwaltung der Ur III-Fischerei*. Berlin : Dietrich Reimer Verlag [Berliner Beiträge zur Vorderen Orient 10].

FOSTER, B.

1982 « Archives and Record-keeping in Sargonic Mesopotamia », *Zeitschrift für Assyriologie* 72, 1–27.

1986 « Agriculture and Accountability in Ancient Mesopotamia » in H. Weiss (ed.), *The Origins of Cities in Dry-Farming Syria and Mesopotamia in the Third Millennium B.C.* Guilford CT: Four Quarters, 109–128.

GARFINKLE, S.

2000 *Private Enterprise at the End of the Third Millennium B.C.* Ph. D. dissertation, Columbia University.

GELB, I. J.

1979 « Household and Family in Early Mesopotamia » in E. Lipinski (ed.), *State and Temple Economy in the Ancient Near East*. Louvain : Peeters [Orientalia Lovaniensia Analecta 5-6], 1–98.

GELB, I.J. *et alii*

1991 *Earliest Land Tenure System in the Near East Ancient Kudurrus*. Chicago : The Oriental Institute of the University of Chicago [Oriental Institute Publications 104].

HILGERT, M.

1998 « Drehem Administrative Documents from the Reign of Shulgi » in: M. Hilgert, *Cuneiform Texts from the Ur III Period in the Oriental Institute*. Volume 1, Chicago : The Oriental Institute of the University of Chicago [Oriental Institute Publications 155].

LAFONT, B.

1991 « Les forgerons sumériens de la ville de Girsu », *De Anatolia Antiqua* 1, 119–125.

- LAFONT, B. – YILDIZ, F.
 1986 *Tablettes Cunéiformes de Tello au Musée d'Istanbul*. I, Leyde – Istanbul : Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut – Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Publications de l'Institut néerlandais de Stamboul 65].
 1996 *Tablettes Cunéiformes de Tello au Musée d'Istanbul*. II, Leyde – Istanbul : Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut – Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Publications de l'Institut néerlandais de Stamboul 77].
- LAFONT, S.
 1996 « Les 'premiers' empires mésopotamiens », *Méditerranées* 8, 1996, 11–26.
- LIVERANI, M.
 1997 « Lower Mesopotamian Fields: South vs. North » in B. Pongratz-Leisten *et alii*, *Ana šadî Labnāni lû allik. Festschrift für W. Röllig*. Kevelaer – Neukirchen-Vluyn : Butzon und Bercker – Neukirchener Verlag [Alter Orient und Altes Testament 247], 219–227.
- LIVERANI, M. (ed.)
 1993 *Akkad, the First World Empire. Structure, Ideology, Traditions*. Padova : Sargon [History of the Ancient Near East Studies V].
- NEUMANN, H.
 1992 « Zur privaten Geschäftstätigkeit in Nippur in der Ur III-Zeit » in M. deJ. Ellis (ed.), *Nippur at the Centennial: Papers Read at the 35^e Rencontre Assyriologique Internationale, Philadelphia 1988*. Philadelphie: The University Museum, 161–176.
- RENGER, J.
 1994 « On Economic Structures in Ancient Mesopotamia », *Orientalia* 63, 157–208.
- SCHLOEN, J. D.
 2001 *The House of the Father as Fact and Symbol. Patrimonialism in Ugarit and the Ancient Near East*. Winona Lake : Eisenbrauns [Studies in the Archaeology and History of the Levant 2].
- SOMMERFELD, W.
 1999 *Die Texte der Akkade-Zeit, 1. Das Dijala-Gebiet: Tutub*. Münster : Rhema [Imgula 3/1].
- STEINKELLER, P.
 1989 *Sale Documents of the Ur III Period*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag [Freiburger Altorientalische Studien 17].
 1999 « Land-Tenure Conditions in Third Millennium Babylonia: The Problem of Regional Variation » in M. Hudson et B. Levine (ed.), *Urbanization and Land Ownership in the Ancient Near East*. Cambridge MA : Peabody Museum of Archaeology and Ethnology [Peabody Museum Bulletin 7], 289–329.
 2002 « Money-Lending Practices in Ur III Babylonia: the Issue of Economic Motivation » in M. Hudson et M. Van De Mieroop, *Debt and Economic*

Renewal in the Ancient Near East. Bethesda, Maryland : CDL Press [International Scholars Conference on Ancient Near Eastern Economies 3], 109–137.

VAN DE MIEROOP, M.

1986 « Tûram-Ilî: an Ur III Merchant », *Journal of Cuneiform Studies* 38, 1–80.

1999 *Cuneiform Texts and the Writing of History*. Londres et New York : Routledge.

VAN DRIEL, G.

1994 « Private or Not-So-Private: Nippur Ur III Files » in H. Gasche *et alii* (eds.), *Cinquante-deux Réflexions sur le Proche-Orient ancien, offertes en hommage à Léon De Meyer*. Louvain : Peeters, 181–192.

1995 « Nippur and the Inanna Temple during the Ur III Period », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 38, 393–406.

WESTENHOLZ, A.

1987 *Old Sumerian and Old Akkadian Texts in Philadelphia, part II. The “Akkadian” Texts, the Enlilemaba Texts, and the Union Archive*. Copenhagen : Museum Tusculanum Press [Carsten Niebuhr Institute of Ancient Near Eastern Studies 3].

1999 « The Old Akkadian Period, History and Culture » in W. Sallaberger et A. Westenholz, *Mesopotamien. Akkade-Zeit und Ur III-Zeit*. Freiburg : Universitätsverlag [Orbis Biblicus et Orientalis 160/3].

Le travail de la laine en Mésopotamie (époques d'Uruk, Djemdet Nasr, Dynastique Archaique)

Catherine Breniquet

A partir de la fin du IV^{ème} millénaire, la laine est une matière première de grande importance en Mésopotamie. Le matériau brut et les produits manufacturés entrent dans les échanges entre cités et les échanges à longues distances, et apparaissent également comme moyen pour rétribuer les travailleurs (Waetzold 1972 ; Crawford 1993). Ce sont essentiellement les textes qui documentent cet aspect de la société sumérienne, en particulier ceux d'Ur III, provenant des archives de divers sites dont Lagaš. Les textes archaïques d'Uruk mentionnent également les prémisses de ce développement économique (Szarzinska 1988 ; Charvát 1997 : 24). Cette documentation suggère que l'activité textile a été pensée sur un mode « industriel » (organisation de la production, standardisation de celle-ci, etc.) très tôt.

L'archéologie demeure presque muette sur le sujet, car le matériau, les installations de transformations et les produits manufacturés ne se conservent pas ou sont difficiles à identifier. On ne connaît pour ainsi dire aucune installation, à l'exception de vestiges récemment découverts à El Kowm, pour le PPNB et peut-être attribuables à un métier à tisser horizontal (Stordeur 2000 : 49–50), et presque aucun tissu, hormis quelques empreintes sur argile, fragments sur des objets métalliques oxydés ou lambeaux conservés dans des tombes, souvent réduits à quelques mentions imprécises dans les rapports de fouilles. L'archéologie des périodes historiques ne s'étant pas renouvelée en Mésopotamie depuis plusieurs années, l'artisanat textile demeure absent de la documentation archéologique. Les questions qui se posent à l'archéologue pourraient se résumer à la représentativité de la documentation disponible et à la place de sa discipline dans la reconnaissance du phénomène. On peut certes se contenter des textes, mais on peut aussi essayer de développer des approches adéquates pour tenter de sortir de l'impasse, en particulier un raisonnement pluridisciplinaire incluant l'histoire (Ellis 1976), mais aussi l'archéozoologie, l'ethno-archéologie et l'iconographie. Le but de ce court article est de faire le point sur cette approche en présentant les grandes lignes d'un important travail en cours. Le matériau, la démarche suivie et la chaîne opératoire du travail de la laine telle qu'on peut la reconstituer à partir de l'iconographie seront successivement abordés. En outre, dans le cadre d'un colloque consacré à l'Etat dans l'Orient ancien, on tentera de montrer que l'apparition d'outils nouveaux est indissociable d'une nouvelle organisation de la production, elle-même dépendante du développement socio-économique primaire de la Mésopotamie pré et protodynastique.

LE MATERIAU

La laine, exploitée en Orient, est essentiellement celle des moutons domestiques. A ce titre, le phénomène trouve sa source au Néolithique. Il serait sans doute faux d'affirmer que l'homme préhistorique n'a pas exploité des poils de toute

nature (cheveux, poils récupérés dans la nature, etc.) à des fins textiles. Toutefois, jusqu'à une date avancée de l'histoire, ce sont les fibres végétales qui ont la primauté. Le lin en effet fait partie des toutes premières plantes exploitées et domestiquées par l'homme (Helbaek 1959 ; Van Zeist – Bakker-Heeres 1975). L'importance de la laine ne peut guère être que secondaire au Néolithique, les moutons sauvages étant en effet dépourvus de toison laineuse, au sens où nous nous l'entendons (ce qui permet de relativiser les polémiques sur la laine à Çatal Hüyük : Burnham 1965 ; Ryder 1965, entre autres). Leur pelage est constitué de poils, impropres au filage, recouvrant une très courte bourre laineuse. Parmi les multiples modifications biologiques et morphologiques qu'elle fait apparaître, la domestication entraîne progressivement l'apparition d'une toison laineuse par hypertrophie progressive de ce duvet (Ryder 1969 ; 1993). L'animal domestique mue une fois par an comme l'espèce sauvage, ce qui se traduit concrètement par le prélèvement des poils par épilation ou arrachage, comme on le fait encore pour certaines espèces angoras par exemple.

L'archéozoologie, par le biais de l'étude de la composition des troupeaux et des courbes d'abattage, nous apprend que la « laine » est exploitée à partir de la fin du PPNB (Helmer 1992 ; 2000), d'abord de façon ponctuelle, puis de plus en plus importante jusqu'à devenir la fibre textile par excellence au III^{ème} millénaire. Les modifications biologiques de l'animal qui développe des toisons de plus en plus laineuses, l'abondance de ce même matériau sur chaque animal et dans les troupeaux, la facilité d'exploitation du dit matériau (souple, isolant, facile à travailler, perméable aux teintures) expliquent peut-être pourquoi le lin perd progressivement son importance ou se trouve cantonné dans des usages spécifiques (McCorriston 1997). En effet, le lin pousse sur de petites parcelles, et est une plante à faible rendement, caractéristiques qui sont difficilement compatibles avec une production « de masse ». Il est difficile de retracer précisément les étapes de l'utilisation de la laine : début à la fin du PPNB, constitution progressive de grands troupeaux dans le courant du IV^{ème} millénaire dans le sud mésopotamien (Green 1980 ; Vila 1996 ; 1998), en liaison avec le développement d'économies complémentaires. Ces troupeaux n'étaient pas exclusivement destinés à l'exploitation de la viande, mais sans doute aussi de la laine, voire même de plusieurs qualités de laine comme semblent l'attester certains textes. Au milieu du III^{ème} millénaire, la laine constitue semble-t-il la matière première du tissage. Le fait que son exploitation soit si abondamment documentée par les textes suggère qu'il s'agit aussi d'un matériau d'exception, exploité pour le compte de certains privilégiés. Des qualités inférieures de laine étaient sans doute accessibles à tous, pour des étoffes de tous les jours.

LA DEMARCHE

Si l'archéozoologie et l'étude des textes offrent des avantages certains pour documenter le sujet, on peut espérer compléter ces approches par l'ethno-archéologie : le postulat de départ est la relative permanence et l'universalité des techniques traditionnelles. L'exercice est néanmoins délicat car les techniques actuelles ne sont pas nécessairement représentatives de la réalité passée, la nature précise du matériau et ses qualités spécifiques entrant en jeu. Par ailleurs, les

techniques traditionnelles sont en voie d'extinction (pour ne pas dire qu'elles sont presque toutes éteintes sur ce point précis du travail de la laine) et l'ethnographie ne documente pas nécessairement l'ensemble des secteurs qui intéressent l'archéologue. Il s'ensuit des difficultés pour rendre compte précisément de l'évolution technique en fonction du paramètre qui intéresse directement l'historien ou l'archéologue : le temps. Le risque majeur est l'anachronisme. Ainsi, plusieurs aspects spécifiques aux laines actuelles sont-ils susceptibles de ne pas être attestés dans l'Antiquité, au moins aux époques les plus anciennes. Parmi ceux-ci, on peut mentionner :

- la tonte des moutons avec des forces. Celles-ci n'apparaissent pas avant l'âge du Fer, au moment où les moutons présentent une toison qui pousse en continu, c'est-à-dire lorsqu'ils cessent de muer une fois par an. Avant et par conséquent au III^{ème} millénaire, la récupération des poils s'effectue par épilation, voire par peignage de l'animal, comme cela semble attesté dans les textes d'Uruk (Charvát 1997 : 47).

- les techniques de filage avec un fuseau, une fusaïole et une quenouille, qui ne peuvent se généraliser qu'à partir du moment où le matériau existe en quantité suffisante et quand il a acquis ses qualités propres. La laine présente en effet des petites écailles qui s'accrochent les unes aux autres, permettant la mise en amas sur la quenouille et son filage par torsion et étirage simultanés. Il n'est pas certain que le lin ait été ainsi filé, au moins au départ, les fibres de lin pouvant avoir été assemblées les unes aux autres comme cela est attesté en Egypte (Barber 1991 : 47). Il faut donc se tourner vers une étude précise des fusaïoles, de leurs caractéristiques intrinsèques (poids, diamètre, forme, etc.), pour déterminer leur usage et les mettre en relation avec un usage technique précis et un matériau (Liu 1978 ; Keith 1998).

- les techniques de feutrage et de cardage, qui sont propres aux qualités de laine que nous connaissons actuellement (d'où d'improbables attestations : Burkett 1977) et qui sont liées aussi à des choix techniques et culturels (préférence du « non-tissé », recherche de rentabilité avec l'utilisation de fils plus gros qui peuvent être grattés), de même qu'aux qualités isolantes des laines actuelles (Cardon 2000 : 7).

- les techniques de tissage de l'armure « sergé », très élaborées puisqu'elles supposent le recours à un métier à tisser spécifique qui ne peut être, dans ce contexte, que vertical et à pesons, qui met en jeu plusieurs barres de permutation des fils, et qui surtout sont liées là encore aux propriétés isolantes du matériau (Cardon 2000 : 9).

La plupart de ses techniques ne peuvent pas être effectives avant, au mieux, l'époque d'Uruk, voire l'âge du Bronze en Mésopotamie. Beaucoup passent pour ne pas exister du tout, du fait d'une documentation insuffisante, d'une méconnaissance de cette même documentation et des problèmes spécifiques qu'elle pose qu'on ne peut résoudre qu'avec une méthodologie appropriée. La plus anciennement attestée est sans doute le filage avec fuseau, fusaïole et quenouille, la plus récente, la tonte des animaux.

Afin d'éviter de faire des confusions, il convient donc de croiser un certain nombre d'approches. L'archéozoologie permet d'avoir une idée des modes

d'exploitation des troupeaux, l'examen du matériel archéologique offre des pistes pour examiner les techniques anciennes en les confrontant aux données de l'ethno-archéologie. Une autre piste intéressante car très peu exploitée est l'examen de l'iconographie antique, égyptienne ou grecque en raison de la lisibilité des scènes, et sa confrontation avec l'iconographie mésopotamienne de la première moitié du III^{ème} millénaire, en particulier celle des sceaux-cylindres qui fournissent un corpus abondant d'images (Breniquet – Mintsi 2000). Un examen attentif permet de retracer, de façon quelque peu inattendue, la chaîne opératoire du travail de la laine, et de retrouver de façon encore plus surprenante l'exacte traduction de ce qui est clairement montré sur un lécythe grec du V^{ème} siècle attribué au peintre d'Amasis (Metropolitan Museum of Arts, Fletcher Fund, 1931, n° 31.11.10) (Breniquet – Mintsi 2000). Les différentes étapes du travail de la laine y sont montrées en plusieurs tableaux dont la disposition n'est pas chronologique mais où l'on reconnaît les gestes traditionnels du travail de la laine : l'étirage de la laine, le filage, la pesée, le tissage et le rangement des étoffes. Ces scènes se retrouvent sur les cylindres protodynastiques, agrémentées d'autres, complétant la chaîne opératoire comme l'ourdissage, ou le recours à d'autres métiers à tisser. On déduit qu'il s'agit précisément de la laine (et non d'un autre matériau textile) en raison de certains gestes ou techniques propres au matériau, ce qui confirme l'intérêt à reconstituer de la chaîne opératoire.

LA CHAÎNE OPERATOIRE

Utiliser l'iconographie, en particulier celle de la glyptique, est un exercice difficile en archéologie orientale. Les raisons en sont multiples : absence d'un appareil théorique concernant le fonctionnement de l'image antique (alors qu'il existe pour l'Antiquité classique par exemple), désintérêt pour ce domaine depuis les travaux pionniers dont on ne fait guère qu'un très faible usage documentaire, de surcroît au premier degré, absence de lisibilité de certaines scènes du fait d'une stylisation extrême, d'une composition souvent plus complexe qu'on ne le dit et de la taille des images produites, etc. Il s'ensuit de très nombreux problèmes méthodologiques, rarement pris en compte, qui ont pour corollaire d'ouvrir le champ des interprétations « toujours possibles » et donc de brouiller la démarche scientifique, entraînant le raisonnement sur des voies faussées. Il est frappant de noter que la plupart des interprétations traditionnelles tournent autour de la religion, ce qui correspond peut-être à une réalité, mais qui est indiscutablement hérité (de façon inconsciente) de l'ancienne théorie de la cité-temple mésopotamienne.

Un examen attentif de la glyptique pré- et protodynastique permet de reconstituer l'ensemble de la chaîne opératoire du travail de la laine, à l'exception de quelques opérations spécifiques. Les scènes en question sont soit isolées, soit systématiquement combinées entre elles sur les mêmes cylindres, ce qui suggère que l'interprétation que nous en faisons n'est pas une parmi d'autres, mais bien une lecture correspondant à une réalité, validant ainsi le raisonnement. On parvient à retrouver les gestes techniques, mais aussi les outils employés et dans une moindre mesure les conditions de l'exploitation du matériau.

Trois opérations ne semblent pas montrées, ou ne sont pas claires : le prélèvement de la laine sur l'animal et son nettoyage, la teinture du matériau ou

du produit manufacturé, et la finition de ce même produit, peut-être parce que les gestes associés n'étaient pas suffisamment représentatifs sur le plan iconographique, ou parce que nous avons des difficultés à les isoler. Afin de ne pas trop charger la présente étude, nous ne chercherons pas à les aborder ici. En revanche, après la collecte du matériau sur l'animal, il convient de :

– **étirer la laine à la main** (fig. 1)

Ce geste traditionnel, connu et préféré par toutes les fileuses qui travaillent à la main (Crockett 1977 : 129) consiste à dégrossir le travail avant le filage. La laine brute, sans doute déjà lavée, est déposée à terre ou dans un récipient (panier ou vase). Les artisans procèdent assis ou debout. La laine est étirée à la main de façon à former un long ruban qui sera ultérieurement enroulé sur une quenouille. Cette opération permet également de nettoyer le matériau de ses impuretés résiduelles. Ce geste est connu (et reconnu comme tel) dans l'iconographie antique grecque (Breniquet – Mintsi 2000), étrusque (Barber 1991 : 265, fig. 12.1), chypriote (Charbonneaux – Martin – Vilard 1968 : fig. 448) et l'on notera que ces exemples sont tous orientalisants. Il nous semble qu'un tel geste a bien des chances d'être montré dans l'iconographie protodynastique, dans les scènes dites de « banquet au chalumeau » où les protagonistes sont disposés en vis-à-vis d'une jarre d'où sortent des « tiges » interprétées comme des chalumeaux destinés à l'aspiration d'une boisson fermentée (Seltz 1983). Un examen attentif permet de constater que ces représentations mettent en scène des femmes (dont l'une semble avoir un statut supérieur à l'autre par sa coiffure et le siège sur lequel elle est assise), que les chalumeaux ne sont pas, loin de là, systématiquement dirigés vers la bouche des « convives » et que d'autres tiges sortent du vase. Il nous semble que les « chalumeaux » pourraient fort bien n'être que des rubans de laine qu'on étire et que les tiges isolées pourraient désigner les quenouilles, fichées en attente dans la laine. Il ne s'agit nullement de remettre en question l'existence du banquet, encore moins celle de la bière (ni même d'ailleurs des chalumeaux attestés en fouille sous la forme de tubes métalliques dotés de filtres perforés), mais plutôt de remettre en cause sa traduction iconographique sur de telles bases pour le III^{ème} millénaire. Le banquet protodynastique est bien attesté sur de nombreux objets, en particulier les plaques perforées, et l'on est obligé de constater que les convives y lèvent leur gobelet, en un geste assez proche de celui que nous faisons encore. S'il existe des scènes de banquet au chalumeau, celles-ci sont plus récentes de presque un millénaire : les convives y sont systématiquement des hommes et sont la plupart du temps debout, tenant à la main le chalumeau qui vient systématiquement toucher leurs lèvres (plaque en terre cuite d'Haradum par exemple). Nous serions tentée de penser que l'on a extrapolé à rebours à partir de cette iconographie plus récente. L'ambiguïté de la glyptique protodynastique réside dans le fait que les scènes « au chalumeau » voisinent avec d'autres scènes de banquet avec un gobelet, induisant une lecture globale de ce qui est représenté, dont nous doutons qu'elle puisse se faire sur une base aussi simpliste.

– **filer la laine** (fig. 2)

La laine qui vient d'être étirée est enroulée en pelote tenue à la main ou installée

sur une quenouille. On amorce le filage en torsadant un brin de laine attaché à un fuseau lesté par une fusaïole. Celle-ci entraîne le fuseau à terre sous son propre poids en tournant : une main tient la quenouille ou l'amas de laine, l'autre lance le fuseau et guide la formation du fil. Une fois à terre, le fuseau s'arrête et il convient de renvider le fil ainsi formé sur celui-ci, et ainsi de suite. Certaines scènes de l'époque d'Uruk montrent des théories de personnages debout, des femmes si l'on en juge par leur longue chevelure et leur robe, tenant une tige munie d'un renflement à chacune des extrémités. La scène est interprétée comme un défilé de personnages en armes, brandissant une lance, mais il nous semble que le geste est tout autre, celui des fileuses en l'occurrence. Le dessin peut néanmoins induire en erreur concernant la configuration de la quenouille. Il ne s'agit sans doute pas de quenouilles longues glissées dans la ceinture comme celles que nous connaissons pour le Moyen-Age occidental par exemple, mais de quenouilles plus courtes tenues à la main et répertoriées dans toute l'iconographie antique classique. De telles scènes sont sans doute plus fréquentes qu'on ne le pense dans l'iconographie orientale. On pense bien sûr aux fileuses d'un vase en Scarlet Ware de Khafadje qui tiennent une pelote d'une main et forment le fil de l'autre, sans que le fuseau et la fusaïole ne soient montrés. Il est possible de fabriquer un fil à la main sans recourir à un outillage particulier mais il peut aussi s'agir d'une simplification du peintre. Ainsi, de nombreuses autres scènes montrent des personnages dans une attitude proche, un bras levé, l'autre le long de la jambe, qui n'est rien d'autre que celui de la fileuse (Amiet 1981, GMA 1210). Seuls, les détails iconographiques explicites (pour nous) sont omis, sans doute en raison de la dimension des objets ainsi décorés.

– retordre le fil ainsi formé (fig. 3)

L'étape suivante consiste à retordre ensemble deux fils simples, de manière à former un fil retors, plus solide, indispensable à un tissage de qualité. Notre propre langue a conservé, au travers d'une expression familière, le souvenir d'une opération qui ne devait pas être facile lorsqu'elle était manuelle. L'iconographie égyptienne nous montre cette opération qui effectivement se présente comme des plus acrobatiques (Barber 1991 : fig. 2.5 et 2.6, p. 45). Les femmes sont debout sur un tabouret, une jambe levée, maniant deux fuseaux et retordant ensemble des fils provenant de paniers disposés derrière elles et passés par dessus leur épaule. Une telle position ne s'explique que par la recherche d'une certaine efficacité du geste : sur un tabouret, on obtient une plus grande longueur de fil, limitant ainsi le renvidage. Quant à la disposition des fils, elle vise à la fois à réduire leur propension à s'emmêler et à leur donner une tension importante. Une telle opération nous semble identifiable sur des empreintes de cylindres susiens de la fin du IV^{ème} millénaire et demeure impossible à reconnaître et à comprendre sans ces parallèles. Le fil retors ainsi formé est alors mis en écheveau. Cette dernière opération est très clairement montrée sur un étendard de Mari : l'écheveau est formé entre les deux mains tendus d'une femme (Barber 1991 : fig. 2.18, p. 57).

– **peser la laine ou les écheveaux de fils** (fig. 4)

Nous avons choisi de présenter à ce stade la pesée de la laine. En réalité, la place de cette opération dans le déroulement du travail n'est pas aussi claire. La logique voudrait que l'on pèse le matériau brut afin de dédommager le propriétaire du ou des moutons, mais il n'est pas impossible que l'on pèse la laine mise en pelotes ou en écheveaux, avant le tissage, en tous cas déjà transformée, en raison des petites quantités qui semblent manipulées. L'extrême stylisation des scènes mésopotamiennes ne permet guère de conclure sur ce point précis. Toutefois, les modalités de l'opération sont assez claires : on utilise pour ce faire une balance munie d'un système de préhension au centre du fléau (ou qui affecte exceptionnellement la forme d'un croissant, image par excellence de l'équilibre : Amiet 1981, GMA 1210), et de plateaux, suspendus par des chaînes. Un personnage assis tient la balance, l'autre debout dispose la laine et le contrepoids. La scène est systématiquement placée sous le contrôle d'un troisième individu, placé en retrait, qui suggère que cette activité a lieu dans un contexte « officiel », sous le contrôle d'un contremaître habilité. Rien ne permet de dire si cette activité avait lieu à l'intérieur ou à l'extérieur.

– **ourdir** (fig. 5)

Les fils retordus, mis en écheveaux, peut-être teints, sont alors prêts pour le tissage. Mais, il convient de préparer la disposition des fils sur le métier à tisser, on parle alors d'ourdissage. Plusieurs procédés existent en fonction du type de métier à tisser employé. Pour le métier horizontal, on peut ourdir directement entre les ensouples, ou entre trois piquets fichés sur un mur, ou encore entre quatre piquets respectant l'écartement prévu. Certains commentateurs se sont interrogés sur la possible représentation de cette opération sur une empreinte de Suse, montrant précisément un métier horizontal (fig. 6a). Les détails de la scène ne sont pas clairs, l'empreinte étant endommagée à cet endroit, mais la chose est fort possible. En revanche, avec un autre type de métier à tisser, en l'occurrence le métier vertical à pesons, il convient d'utiliser un dispositif spécifique qui est le métier à ourdir. Celui-ci qui se compose de trois piquets en triangle, dont un est à distance des deux autres. L'opération, très particulière, consiste à tisser une bande qui sera installée sur l'unique ensouple du métier, là où le tissu sera le plus sollicité par le travail et où il risquerait d'être abîmé. La chaîne de la future bande est tendue entre deux piquets, la trame est glissée au travers de la chaîne comme il se doit, et est étirée jusqu'au troisième piquet, de façon complexe. Cette trame deviendra la chaîne de la future étoffe (Hoffmann 1974 : 151 et suiv. ; Broudy 1979 : 31–35). On pratique seul ou à deux, en cas d'étoffes de grande longueur. Une telle scène d'ourdissage nous semble très clairement représentée sur une empreinte de Khafadje (Breniquet 1998), et sans doute aussi sur d'autres cylindres mais de façon plus stylisée. C'est à notre sens l'une des meilleures preuves de l'existence du métier à tisser vertical à poids en Mésopotamie, alors qu'il passe pour ne pas exister avant l'âge du Fer. La méconnaissance de ce procédé (qui pourtant est attesté à peu près partout où existe ce type de métier, en Europe tempérée aux âges des métaux, chez les Etrusques, en Scandinavie jusqu'à date récente : Barber 1991 : 116–118) entraîne l'absence de décryptage de

l'iconographie et celle du renouvellement des problématiques sur le tissage dans l'Orient ancien.

– **tisser** (fig. 6 a, b, c)

Les propos qui précèdent suggèrent qu'il existe au moins deux catégories de métiers à tisser en Mésopotamie protodynastique : le métier horizontal et le métier à pesons. Or, seule la première est reconnue, sur la foi de l'unique empreinte de Suse (Barber 1991 : fig. 3.4, p. 84) où l'on identifie parfaitement la scène (fig. 6 a). Les artisans travaillent à deux, accroupis de chaque côté de la chaîne tendue entre les ensouples. Le tissage est l'une des activités artisanales les plus mal documentées par l'archéologie, en raison de la nature périssable des matériaux, des outils, des productions. L'iconographie est donc là encore d'un grand secours à l'archéologue. Il nous semble que deux paramètres déterminants dans la composition de l'image interviennent ici de façon complémentaire : le souci de montrer quelque chose d'explicite et le recours à des stéréotypes liés aux gestes techniques des artisans, suffisamment clairs pour lever toute ambiguïté sur les scènes représentées. Cela ne signifie pas que l'image produite est – à nos yeux – parfaitement claire. Ce que les fabricants d'images recherchaient était sans doute davantage une évocation que la stricte transcription de la réalité. Par ailleurs, on est en droit de penser que les graveurs de sceau protodynastiques n'étaient pas rompus aux techniques du tissage. À partir de l'époque protodynastique, sur les scènes qui nous retiennent, on constate la multiplication de motifs rectangulaires quadrillés ou non, associés à des personnages. Il nous semble que de tels motifs ont de fortes chances d'évoquer le travail en cours sur un métier à tisser. La position des personnages et le geste associé permettent d'identifier le type d'outil utilisé. Avec un métier vertical à poids, les artisans (deux la plupart du temps) sont debout, travaillant bras levés pour battre la trame vers le haut (fig. 6 b) (Hoffmann 1974), ce procédé convenant parfaitement bien au travail de la laine dont les fibres écailleuses s'accrochent les unes aux autres sans glisser (Geijer 1979 : 64). Avec un métier à deux ensouples, l'artisan est assis, le tissu se formant de bas en haut (fig. 6 c) (Crowfoot 1941). Ces deux catégories sont sans doute représentées sur les cylindres protodynastiques, élargissant ainsi la liste de l'outillage connu. On notera qu'il n'est pas toujours aisé d'identifier les artisans. Toutefois, certains d'entre eux semblent être des hommes, ce qui suggère que de tels outils ne sont pas des instruments de la vie quotidienne, mais sont réservés aux ateliers. Ces deux catégories de métiers à tisser offrent des possibilités techniques multiples, respectivement la possibilité de tisser l'armure sergé, de réaliser des étoffes de grande longueur ou encore des productions variées, sans envisager la recherche d'une certaine forme d'ergonomie.

– **plier les étoffes** (fig. 7)

Une dernière opération est enfin montrée dans l'iconographie, elle consiste à ranger en les pliant, les étoffes qui viennent d'être tissées, à moins qu'il ne s'agisse de les montrer à un contrôleur. Les tissus, manipulés par deux personnes, sont empilés les uns sur les autres, à la manière des tapis dans les échoppes actuelles. La pile est tellement importante que nous doutons qu'il puisse

s'agir de l'évocation d'un contexte domestique. Cette opération nous semble correspondre aux scènes habituellement interprétées comme la « construction d'une ziggurat ». La scène principale, le pliage, est parfois encadrée par des théories de personnages apportant quelque chose, à l'évidence des produits manufacturés. Ce détail tendrait à confirmer que la scène renvoie à un contexte d'atelier.

CONCLUSIONS

On peut tirer des conclusions de plusieurs ordres à partir de cette présentation rapide. Celles-ci ont trait à deux points principaux : l'organisation de la production et le renouvellement des problématiques sur l'iconographie. Elles permettent également d'amorcer des réflexions d'une autre nature sur la société mésopotamienne protodynastique.

D'un point de vue strictement documentaire, l'apport de la glyptique est considérable car il permet d'avoir un accès presque direct à un secteur de la production impossible à documenter par l'archéologie. L'ensemble des scènes que nous avons considérées constituent non pas des exemples isolés (ce que suggère toujours implicitement le choix d'illustrer tel ou tel objet), mais bien des séries comportant une multitude de détails et de variations. Les gestes techniques y sont précis, les instruments variés, de sorte que la Mésopotamie quitte brusquement son statut d'aire chrono-culturelle déshéritée pour apparaître en pleine possession d'un savoir technique de pointe, au moins en matière de tissage. L'innovation technique semble liée à des contraintes internes à la société, et non à d'improbables influences égyptiennes (voir pour le métier à deux ensouples : Barber 1991 : 111 reprenant une proposition de Ellis 1976). Les scènes suggèrent une production variée aux produits complémentaires, que nous ne pouvons malheureusement pas documenter directement (mais qui est connue par les textes : Szarzynska 1988), en relation avec des instruments spécifiques (dont certains sont des nouveautés), et organisée. Il nous semble difficile d'admettre que la laine et les produits manufacturés entraient exclusivement dans les échanges à longue distance et que ces échanges ont suffi à entraîner une modification de la production pour nourrir un marché. En revanche, les demandes de l'élite en produits de luxe, la nécessité de retribuer des prestataires, etc. constituent sans doute des pressions suffisamment fortes pour que la production se voit modifiée, comme cela est constaté dans d'autres secteurs (production de céramique notamment) à partir de l'époque d'Uruk (Forest 1991 : 120).

Il semble assez clair que des ateliers existent dès la fin du IV^{ème} millénaire en basse Mésopotamie. Des personnages dans l'attitude du « donneur de conseils », des « contrôleurs » et enfin des artisans masculins montrés sur la glyptique vont dans le sens d'une spécialisation du travail et de l'apparition d'une production qui sort de la sphère domestique. Toutefois, cela ne signifie pas que l'ensemble de la production était centralisée en un même lieu et le vocable « atelier » est sans doute trop connoté dans notre propre langue pour être anodin. Il y a peu de chances pour que les « ateliers » mésopotamiens aient eu quelque chose à voir avec les grandes manufactures de la Révolution Industrielle. Bien au contraire, la production était sans doute dispersée (Grégoire 1992 : 325) : la collecte de la

laine prenait place à l'extérieur, le filage était peut-être une activité domestique, le tissage une activité d'atelier aux mains de spécialistes. On peut penser aussi que ces activités se déroulaient à certains moments spécifiques de l'année. En tous cas, l'organisation devait en être pensée de façon rigoureuse, ce qui cadre bien avec ce qui se passe dans d'autres secteurs économiques depuis l'époque d'Uruk.

Cette activité employait une main d'œuvre féminine, dont il est impossible de préciser le statut sur les images étudiées (rien ne venant confirmer ou infirmer l'idée d'une main d'œuvre servile), mais aussi semble-t-il des hommes. A ce titre, on peut douter que les outils manipulés aient été généralisés (métier vertical à poids et métier à deux ensouples). Bien au contraire, il est probable que ces ateliers fonctionnaient sous le contrôle de l'élite de la société, pour ses besoins propres et il n'est pas exclu que des productions spécifiques aient été attachées à tel ou tel groupe d'artisans.

Un second volet de conclusions est lié à une autre approche de l'image mésopotamienne. Comme nous le mentionnions plus haut, la lecture proposée n'est sans doute pas une nouvelle lecture possible : les scènes décrites sont systématiquement combinées entre elles, de façon simple sur deux registres, ou de manière plus complexe (fig. 8). On doutera de l'existence de variations trop subtiles : la multiplication des scènes n'a sans doute pas d'autre but que d'insister sur ce qui est montré de façon globale. La répétition assure vraisemblablement la lisibilité et la clarté du message. Le développement des aspects théoriques liés à l'appréhension de l'image mésopotamienne ne trouvait pas sa place ici, les conclusions qui précèdent présentent donc inévitablement un caractère abrupt et provocant dont on aura bien voulu nous pardonner. Quiconque serait intéressé par la démarche et la théorisation de cette question ici est invité à nous contacter. Mais on ne saurait s'arrêter là. Si nous avons fait essentiellement un usage documentaire de ces images qui reviennent systématiquement dans l'iconographie pré- et protodynastique, il convient aussi de s'interroger sur les raisons d'être d'une telle insistance. Nous avons peine à croire que les Sumériens ont représenté des scènes artisanales dans le seul but de nous montrer l'importance économique d'un matériau, encore moins pour nous instruire sur la richesse de leur savoir technique. L'explication est sans doute ailleurs. Il n'aura échappé à personne que le degré de réalisme de cette iconographie est très relatif. Les protagonistes en sont parfois des humains, parfois des divinités, ce qui nous éloigne considérablement de la vie quotidienne. Les objets du tissage apparaissent ainsi comme attributs des dieux, renvoyant ainsi après un long détour à des notions sinon religieuses, du moins symboliques, parmi lesquelles la création, le mariage et la naissance attestées de façon universelle, sur lesquelles il conviendra de s'interroger ultérieurement. Il ne fait aucun doute que ces images fonctionnaient à des degrés divers et que les schémas de composition s'appliquaient aussi bien à des scènes privées qu'officielles, profanes que sacrées. De telles scènes semblent disparaître à partir de l'époque d'Akkad alors que l'iconographie emprunte des voies plus officielles, avec des stéréotypes fixes, comme si ces images nous renvoyaient aussi à la compréhension d'un autre phénomène : celui de la création « artistique » au sein d'ateliers de glyptique. En ce sens, nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet.

Figures



1



2



3



4



5



6a



6b



6c



7



8

Liste des figures

NB par commodité, la numérotation renvoie à Amiet, 1972 (GS = glyptique susienne) et 1981 (GMA = glyptique mésopotamienne archaïque).

- Fig. 1 : Etirer la laine à la main ; GMA 1194, Ur.
Fig. 2 : Filer ; GMA 306, Djemdet Nasr.
Fig. 3 : Retordre ; GS 665, Suse.
Fig. 4 : Peser ; GMA 1788, Mari (registre supérieur, scène de droite ; à gauche, étirer la laine)
Fig. 5 : Ourdir ; GMA 1340, Khafadje.
Fig. 6 : Tisser ;
a : GMA 275, Suse (métier horizontal ; de part et d'autre, ourdissage ?)
b : GMA 1452, Tell Asmar (registre inférieur, métier vertical à pesons ; à droite, étirer la laine ; à gauche, mesurer ?)
c : Amiet, 1985, fig. 8, Mari (registre inférieur, métier vertical à deux ensouples ? ; registre supérieur, étirer la laine et banquet)
Fig. 7 : Plier les étoffes ; GMA 1454, Khafadje (à droite ; à gauche : étirer la laine)
Fig. 8 : Scène complète ; GMA 1787, Mari (registre supérieur, de gauche à droite : étirer la laine, ourdir, filer ; registre inférieur, de gauche à droite : plier les étoffes, étirer la laine)

Bibliographie

- AMIET, P.
1972 *La glyptique susienne, des origines à l'époque des Perses achéménides*. Paris : Paul Geuthner.
1981 *La glyptique mésopotamienne archaïque*. Deuxième édition revue et corrigée avec un supplément, Paris : Editions du CNRS.
1985 « La glyptique de Mari : état de la question », *MARI* 4, 475–485.
- BARBER, E. J.
1991 *Prehistoric Textiles. The Development of Cloth in the Neolithic and Bronze Ages, with Special Reference to the Aegean*. Princeton : Princeton University Press.
- BRENIQUET, C.
1998 « Note sur le tissage en Mésopotamie », *Orient-Express* 1998/2, 43–44.
- BRENIQUET, C. — MINTSI, E.
2000 « Le peintre d'Amasis et la glyptique mésopotamienne pré- et protodynastique. Réflexions sur le tissage et sur quelques prototypes orientaux méconnus », *Revue des Etudes Anciennes* 102 3/4, 333–360.
- BROUDY, E.
1979 *The Brook of Looms. A History of the Handloom from Ancient Times to the Present*. Hanover and London : University Press of New England.
- BURKETT, M.
1977 « An Early Date for the Origins of Felt », *Anatolian Studies* 27, 111–115.

- BURNHAM, H. R.
1965 « Çatal Hüyük. The Textiles and Twined Fabrics », *Anatolian Studies* 15, 169–174.
- CARDON, D.
2000 « Archéologie des textiles : méthodes, acquis, perspectives », in D. Cardon et M. Feugere (edd.), *Archéologie des textiles, des origines au V^{ème} siècle*. Actes du colloque de Lattes, Oct. 1999. Montagnac : Ed. Monique Mergoïl [Monographies *Instrumentum* 14], 5–14.
- CHARBONNEAUX, J. – MARTIN, R. – VILLARD, F.
1968 *Grèce Archaique*. Paris : Gallimard [coll. Univers des Formes].
- CHARVÁT, P.
1997 *On People, Signs and States. Spotlights on Sumerian Society, c. 3500-2500 B.C.* Prague: Oriental Institute, Academy of Sciences of the Czech Republic.
- CRAWFORD, H.
1973 « Mesopotamia's Invisible Exports in the Third Millenium B.C. », *World Archaeology* 5, 231–241.
- CROCKETT, C.
1977 *The Complete Spinning Book*. New York : Watson-Guptill Publications.
- CROWFOOT, G.
1941 « The Vertical Loom in Palestine and Syria », *Palestine Exploration Quarterly* 73, 141–151.
- ELLIS, R. S.
1976 « Mesopotamian Crafts in Modern and Ancient Times : Ancient Near Eastern Weaving », *American Journal of Archaeology* 80, 76–77.
- FOREST, J.-D.
1996 *Mésopotamie. L'apparition de l'état, VII^{ème}–III^{ème} millénaires*. Paris : Ed. Paris-Méditerranée.
- GEIJER, A.
1979 *A History of Textile Art*. London : Pasold Research Fund in Association with Sotheby Parke Bernet Publications, Philip Wilson Publishers Ltd.
- GREGOIRE, J.-P.
1992 « Les grandes unités de transformation des céréales : l'exemple des minoteries de la Mésopotamie du sud à la fin du III^{ème} millénaire avant notre ère » in P. Anderson (ed.), *Préhistoire de l'agriculture : nouvelles approches expérimentales et ethnographiques*. Paris : Editions du CNRS [monographie du CRA n° 6], 321–339.
- GREEN, M.
1980 « Animal Husbandry at Uruk in the Archaic Period », *Journal of Near Eastern Studies* 39/4, 1–35.

- HELBAEK, H.
1959 « Note on the Evolution and History of Linseed », *Kuml*, 103–129.
- HELMER, D.
1992 *La domestication des animaux par les hommes préhistoriques*. Paris-Milan-Barcelone-Bonn : Masson [coll. Préhistoire].
2000 « Etude de la faune mammalienne d'El Kowm 2 » in D. Stordeur (ed.), *El Kowm 2. Une île dans le désert. La fin du Néolithique précéramique dans la steppe syrienne*. Paris : Editions du CNRS, 233–257.
- HOFFMANN, M.
1974 *The Warp-Weighted Loom : Studies in History and Technology of an Ancient Implement*. Oslo : Universitetsforlaget [Studia Norvegica 14] (reprinting of the 1964 edition).
- KEITH, K.
1998 « Spindle Whorls, Gender and Ethnicity at Late Chalcolithic Hacinebi Tepe », *Journal of Field Archaeology* 25, 497–515.
- LIU, R.
1978 « Spindle Whorls : Part I. Some Comments and Speculations », *The Bead Journal* 3, 87–101.
- MCCORRISTON, J.
1997 « The Fiber Revolution. Textile Extensification, Alienation and Social Stratification in Ancient Mesopotamia », *Current Anthropology* 38/4, 517–549.
- RYDER, M.
1965 « Report of Textiles from Çatal Hüyük », *Anatolian Studies* 15, 175–176.
1969 « Changes in the Fleece of Sheep following Domestication (with a note on the coat of cattle) », in P. J. Ucko and G. W. Dimbleby (edd.), *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*. London : Duckworth & Co Ltd., 497–521.
1993 « Sheep and Goat Husbandry, with Particular Reference to Textile Fibre and Milk Production », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 7/1, 9–32.
- SELZ, G.
1983 *Die Bankettszene. Entwicklung eines «Überzeitlichen» Bildmotivs in Mesopotamien, von der Frühdynastischen bis zur Akkad-Zeit*. Wiesbaden : Franz Steiner Verlag GmbH [Freiburger Altorientalische Studien Band 11].
- STORDEUR, D. (ed.)
2000 *El Kowm 2. Une île dans le désert. La fin du Néolithique précéramique dans la steppe syrienne*. Paris : Editions du CNRS.
- SZARZYNSKA, K.
1988 « Records of Garments and Clothes in Archaic Uruk/Warka », *Altorientalische Forschungen* 15, 220–230.

- VAN ZEIST, W. — BAKKER-HEERES, J.
 1975 « Evidence for Linseed Cultivation before 6000 B.C. », *Journal of Science* 2, 215–219.
- VILA, E.
 1996 « Commentaire synoptique sur l'exploitation de la faune en Mésopotamie du nord à la période Uruk et au Bronze ancien », *Anthropozoologica* 23, 67–75.
 1998 *L'exploitation des animaux en Mésopotamie aux IV^e et III^e millénaires avant J.-C.* Paris : Editions du CNRS [monographie du CRA n° 21].
- WAETZOLDT, H.
 1972 *Untersuchungen zur Neusumerischen Textilindustrie*. Roma : Centro per la Antichità e la Storia dell'Arte del Vicino Oriente [Studi Economici e Tecnologici I].

III. Le deuxième millénaire

La mort du roi et le deuil en Mésopotamie paléobabylonienne*

Dominique Charpin

Dès que débute l'histoire du Proche-Orient, l'exercice du pouvoir est profondément marqué par le fait monarchique. Dans ce cadre institutionnel, le décès d'un souverain ouvrait une période de vacance cruciale, même au cas où son successeur avait déjà été désigné de son vivant. La présente communication se situera dans les quatre premiers siècles du deuxième millénaire¹. En l'absence de tout rituel ou de récit, nous ne connaissons pratiquement rien des cérémonies qui avaient lieu à la mort d'un roi à cette époque²; toutefois, certains détails ont été publiés de manière dispersée ces quinze dernières années, de sorte qu'il n'est pas inutile d'en présenter ici une première synthèse.

Une lettre au roi de Mari Zimrî-Lîm décrit les événements ayant suivi la mort de Turum-natki, le roi du pays d'Apum³ :

« Qarnî-Lîm enterra Turum-natki à Apum. Il réunit les rois des environs de Šubat-Enlil et ils firent la déploration pour Turum-natki. Qarnî-Lîm s'accroupit⁴ et ils placèrent le fils de Turum-natki à la royauté dans Šubat-Enlil. »

Ce texte a l'avantage de nous donner une séquence des événements : l'enterrement constitue le premier acte, suivi par la réunion des rois des environs et la déploration du défunt. L'ensemble est clos par l'intronisation du fils du souverain disparu. Nous examinerons les points suivants : l'enterrement du roi défunt; les présents déposés dans sa tombe; la déploration du roi décédé, et pour terminer la fin du deuil et l'avènement du nouveau monarque.

1. L'ENTERREMENT

L'inhumation était alors la coutume générale : nous verrons que l'enterrement s'opérait normalement le jour suivant le décès, sauf exception. Nous examinerons ensuite le cadre spatial de l'inhumation.

* On trouvera ici le texte légèrement révisé de la communication faite à l'Ecole normale supérieure le 8 novembre 2000, augmenté des notes justificatives.

¹ Voir Charpin 2004.

² Les données les plus importantes proviennent du monde hittite dans la seconde moitié du deuxième millénaire: cf. Otten 1958, et tout récemment Kassian – Korolev – Sidel'tsev 2002.

³ Inédit A.2821, cité dans mon étude Charpin 1987 : 129–140, spéc. p. 136 n. 37.

⁴ La portée de cette notation a été élucidée par J. Eidem: « The verb *napalsubum* basically refers to humble or dejected action and the implication is surely that Qarnî-Lîm, instead of taking control with Šubat-Enlil himself, performs burial and mourning over Turum-natki and allows his legitimate heir to assume the throne » (Eidem 1994 : 201–208, spéc. p. 203 n. 5).

1.1. Le moment de l'enterrement

1.1.1. *Des particuliers enterrés le lendemain de leur mort*

Nous savons que d'une manière générale, les défunts étaient enterrés très vite après leur mort. Une lettre de Mari indique en effet⁵ :

« Les trois fils de Batahrum, le [...] , viennent de mourir, tous ensemble. Le premier jour, ils ont été malades et Batahrum m'a envoyé un message pour (avoir) un devin; je lui ai alors envoyé un devin. Le deuxième jour, à la tombée de la nuit, ils sont morts, tous ensemble. Après une nuit sur le lit, on les a fait sortir et on les a enterrés. »

La question, comme toujours, se pose de savoir si une description aussi précise ne s'explique pas en raison du caractère particulier de l'événement : la mort qui frappe brutalement trois frères en même temps fait penser à un châtement divin. La suite de la lettre montre qu'on soupçonne le père des trois défunts, Batahrum, d'avoir commis un sacrilège : receler de l'argent appartenant à une divinité. Mais d'autres exemples montrent que l'enterrement avait généralement lieu très vite après le décès, selon une coutume qui existe encore de nos jours au Proche-Orient. C'est en particulier le cas de ce « *ertificat de décès et d'enterrement*⁶ » :

« Depuis le 12 du mois iii, Bettâ est morte; on l'a enterrée le 13. Le 13/iii/Samsuditana "a" = 11 (1615 av. J.-C.). »

On a donc tout lieu de penser que les rois, comme leurs sujets, étaient enterrés le lendemain de leur mort. Une exception vient confirmer cette déduction.

1.1.2. *Le cas d'Aplahanda de Karkemiš*

En l'an onze de Zimrî-Lîm (soit 1764 av. J.-C.), le roi de Karkemiš tomba malade. Le souverain d'Alep lui envoya son médecin, Yatar-Amûm, mais le vieil Aplahanda s'étant rétabli entre-temps, le médecin rebroussa chemin. Quelque temps plus tard, Yatar-Amûm repartit, mais il ne put rien contre le destin : Aplahanda mourut. Cependant, le moment de son décès posa problème, comme Ištarân-nâsir en informa Zimrî-Lîm⁷ :

« Aplahanda est allé à son destin. Quatre jours, jusqu'à ce que l'on eût terminé le sacrifice de Nubandag, on a caché (...). Le 18 de *Kinûnum* (mois vii), on a découvert l'affaire. Le deuil (*sipittum*) a dès lors été instauré. »

Comme le décès d'Aplahanda survint pendant les fêtes du dieu Nubandag, qui semble avoir été une des principales divinités de Karkemiš, la nouvelle en fut tout d'abord cachée. On peut se demander comment cela fut possible : vu l'épisode antérieur, tout le monde devait être au courant de la maladie du roi. C'est seulement une fois la période sacrée terminée que le deuil (*sipittum*) fut décrété. Le texte ne

⁵ ARMT XXVI/1 280: 5–13.

⁶ Dalley 1979 : n°21.

⁷ ARMT XXVI/1 281: 5–18.

permet pas de savoir à quel moment précis Aplahanda fut enterré. Cependant, il serait possible de comprendre non pas comme l'éditeur « on a caché (la nouvelle) », mais « on a caché (son cadavre) » : l'absence de complément d'objet serait due à une sorte de tabou. On sait en effet qu'à certaines périodes sacrées, les enterrements ne pouvaient avoir lieu. C'est ce qui ressort notamment de l'inscription de la « statue B » de Gudea : pendant la construction de l'Eninu, tout ce qui aurait pu altérer la pureté de la ville fut évité, en particulier les enterrements⁸. C'est donc seulement lorsque le calendrier cultuel s'y opposait que les morts – y compris les rois – n'étaient pas immédiatement mis en tombe.

1.2. Où et comment les rois étaient-ils enterrés ?

Y avait-il un endroit particulier pour l'enterrement des rois ? Il est actuellement très difficile de répondre à cette question, faute de données. On a retrouvé quelques caveaux funéraires sous des palais, qui laissent penser qu'il n'y avait à cet égard pas de différence avec les pratiques des particuliers⁹. L'archéologie a permis quelques riches découvertes, comme celle des tombes royales de Byblos ou des tombes royales d'Ebla d'époque paléo-syrienne¹⁰, mais elles sont exceptionnelles. Il faut avouer que les textes sont à peu près muets sur cet aspect du dossier¹¹.

2. LES OFFRANDES FUNÉRAIRES

Plusieurs textes administratifs de Mari mentionnent des offrandes faites pour le tombeau (*kimabhum* ou *qubûrum*) d'un individu. Vu la nature de notre documentation, il s'agit le plus souvent de membres de la famille royale ou de dignitaires proches du souverain. Mais on possède aussi des données sur les offrandes funéraires destinées aux rois eux-mêmes.

2.1. Les offrandes funéraires

2.1.1. Les funérailles du chef amorrite Abda-El

Des offrandes étaient parfois envoyées par des rois étrangers pour la tombe du souverain défunt. Une lettre adressée au début du XX^e siècle au roi d'Ešnunna Bilalama montre l'importance des présents effectués à l'occasion des funérailles

⁸ Statue B de Gudea, col. v 1–4; cf. en dernier lieu Edzard 1997 : 32.

⁹ C'est notamment le cas du « petit palais oriental » du « chantier A » de Mari, construit pendant l'époque contemporaine de la III^e dynastie d'Ur ; voir Margueron 1990 : 401–422.

¹⁰ Pour ces dernières, voir la bibliographie détaillée dans Matthiae 1997 : 268–276, spéc. p. 268 n. 1 à 3.

¹¹ On doit toutefois faire ici état des récentes découvertes de J.-M. Durand concernant les tumulus funéraires des chefs nomades attestés par les textes de Mari; voir sa nouvelle traduction et interprétation d'*ARM* XIV 86 dans Durand 1997 : 416 et son commentaire dans Durand 2000 : 141–144.

de son beau-père, le chef amorrite Abda-El. La lettre semble avoir été écrite par Ušašum, le fils d'Abda-El¹² :

« Dis à Bilalama : je suis ton frère, (de) ta chair et (de) ton sang. Moi, alors qu'un étranger serait hostile, je suis présent à ta parole : toi donc, écoute ma parole ! Rends-moi important aux yeux des Amorrites. Les objets escomptés pour Abda-El, autant qu'on en a retenu : 1 vase en or, 3 vases en argent, 1 vêtement-*lamabuššum* de première qualité de ton *būdum*, des vases en bronze, 1 marmite en cuivre; tu sais tout cela, – fais-(les) moi porter. En outre, des messagers de tout le pays vont venir pour l'enterrement de Abda-El et tous les Amorrites vont se rassembler. Quoi que tu aies l'intention de faire porter pour la tombe de ton (beau-)père Abda-El, fais-le porter séparément. »

Ušašum espère manifestement succéder à son père dans sa position de chef. C'est l'assemblée des Amorrites qui en décidera : Ušašum demande donc que les présents qui auraient dû être envoyés à son père, et ne l'ont pas été du fait de son décès, soient expédiés à lui-même. Par ailleurs, les présents envoyés par les souverains étrangers pour la tombe d'Abda-El manifesteront devant tous l'estime dans laquelle est tenu son lignage, d'où le ton suppliant d'Ušašum à l'égard de son beau-frère, le roi d'Ešnunna.

2.2. Le présent de Zimri-Lîm pour le tombeau de Yarîm-Lîm

Les présents funéraires, en plus de leur importance quantitative, pouvaient également revêtir une importance symbolique. Un texte administratif retrouvé à Mari enregistre ainsi l'envoi depuis Terqa d'un présent à l'occasion du décès du roi d'Alep Yarîm-Lîm¹³ :

« 1 arme-*katappum* en argent, dont les “yeux” et la “cheville” sont en or, pour le tombeau de Yarîm-Lîm; à Terqa, le 18. »

On sait que le *katappum* était une arme¹⁴. Mais le choix d'un tel objet destiné au tombeau du souverain du Yamhad ne doit sûrement rien au hasard. En effet, les textes de Mari qui évoquent les armes avec lesquelles le dieu de l'Orage d'Alep a combattu contre la Mer – mythe fondamental de la royauté en Syrie – utilisent de manière vague l'idéogramme *giš tukul-[meš]*¹⁵ ou *giš tukul-há*¹⁶. Mais les textes ugaritiques précisent la nature de ces armes : il est question souvent de *šmd*, mais un texte met ce terme en parallèle avec *ktp*¹⁷. Quelle que soit la nature exacte de l'arme-*katappum*, on ne peut s'empêcher de conclure que le présent des Mariotes

¹² Whiting 1987 : n°11 et le commentaire de Whiting 1987 : 50; voir un autre exemple d'une pratique semblable dans Whiting 1987 : 62, n°15.

¹³ *ARMT* XXV 17: 1–4. Voir à ce sujet ma note, Charpin 2001.

¹⁴ Comme l'a montré *ARMT* XXI 342–343.

¹⁵ A.1968: 2', publié par Durand 1993 : 41–61, spécialement p. 45; ce texte a été republié comme *FM* VII 38.

¹⁶ A.1858: 5 (= *FM* VII 5).

¹⁷ Voir Bordreuil — Pardee 1993 : 63–70, spécialement 67–68.

avait une valeur symbolique précise, puisque cette arme était liée de près à l'exercice du pouvoir royal¹⁸.

2.3. Les trésors des tombes royales

Hérodote (I 187) rapporte comment la reine Nitocris fit graver sur son tombeau une inscription invitant les rois futurs à prendre en cas de nécessité les richesses qui s'y trouvaient enfermées. Par la suite, Darius, qui n'était pourtant pas dans le besoin, eut l'audace d'ouvrir la tombe : il n'y trouva qu'une inscription se moquant du souverain rapace qui aurait osé commettre ce geste. On connaît aussi la légende médiévale de Charlemagne en colère apparaissant en rêve à Otton III après que celui-ci eut pénétré dans le tombeau de son illustre prédécesseur à Aix-la-Chapelle. Quelle fut l'attitude des souverains amorrites par rapport aux trésors renfermés dans les tombes royales ? Deux épisodes nous sont actuellement documentés.

2.3.1. *Le tombeau de Yahdun-Lîm et ses richesses*

Il nous est difficile d'évaluer l'importance des biens déposés dans les tombes des rois. Mais ils devaient être considérables. Aussi, lorsque pour ses opérations militaires le roi Samsî-Addu eut besoin d'importantes quantités de bronze, il donna l'ordre de se servir dans la tombe d'un roi de Mari antérieur, Yahdun-Lîm, dont il avait vaincu le successeur. Mais la chose ne fut pas si simple qu'il le pensait, comme le montre cette lettre de deux fonctionnaires au roi de Mari Yasmah-Addu, le fils de Samsî-Addu¹⁹ :

« Dis à notre seigneur (= Yasmah-Addu) : ainsi (parlent) tes serviteurs Lâ'ûm et Mâšiya. Relativement au fait de faire fabriquer 1000 barques et 10000 lances, le roi (= Samsî-Addu) nous a écrit et nous avons fait porter réponse à la tablette du roi en ces termes : (...) »

« ... Notre seigneur (= Samsî-Addu) nous a écrit en ces termes : "Dans le tombeau de Yahdun-Lîm, le bronze y est abondant !" Le bronze nécessaire à 10000 pointes de lances de 6 (sicles) chacune (se monte à) 16 talents 40 mines de bronze. Or le bronze qu'on pourra faire sortir du tombeau de Yahdun-Lîm fait à peine 30 mines ! Zimrî-Addu a fait entendre sa tablette à notre seigneur. En outre, que notre seigneur interroge ceux qui connaissent ce tombeau, Lîter-šarrussu et Hamatil. (...) Que notre seigneur nous fasse porter du bronze, afin que les lances à propos desquelles notre seigneur nous a écrit soient fabriquées dans les délais impartis. »

« Voilà ce que nous avons écrit au roi (= Samsî-Addu). Si le roi interroge notre seigneur (= Yasmah-Addu), que notre seigneur attire l'attention du roi sur le fait que nous n'avons pas pu fabriquer de lances faute de bronze, et que, n'étant pas capables de faire fabriquer 1000 barques, nous ferons fabriquer 300 barques. »

¹⁸ Voir Lafont 1995 : 473–500.

¹⁹ Pour l'inventaire de la tombe du roi Yahdun-Lîm de Mari, Charpin – Durand 1989. Une traduction complète de la lettre inédite A.2177 a été donnée par Ziegler 2000 : 14–33, spéc. p. 17–18.

Les ordres étaient de fabriquer 10.000 pointes de lance de 50 gr. : les besoins sont donc évalués à 16 talents 40 mines, soit environ 500 kg. On imagine la déception qui dut être celle de Samsî-Addu, lorsqu'il apprit qu'en ouvrant la tombe de Yahdun-Lîm, il n'y trouverait pas plus de 15 kilos de bronze !

2.3.2. Un « inventaire » d'une tombe royale à Alalah ?

Une tablette découverte dans les archives du niveau VII d'Alalah a manifestement trait aux richesses présentes dans un caveau funéraire royal, mais son interprétation n'est pas évidente, étant donné le caractère très laconique de ce document administratif²⁰ :

- « – 2 vases d'argent *tišnu*;
- 4 vases d'argent *babašarrê*;
- 2 vases d'argent *šannu*;
- 1 vase d'argent *kukalle*;
- 1 vases d'argent *babašarrê* quand le roi est mort, pour la tombe, pesant 25 sicles d'argent;
- 1 vase d'argent *babašarrê* pour Dini-Addu, pesant 30 sicles;
- (Total :) 555 sicles d'argent, poids de l'argent des vases, cela (est) l'argent de la statue.
- 27 sicles d'argent, pectoral du roi (qu')on a donné pour la tombe avec le roi;
- 30 sicles d'argent : (des) *šinnu*;
- 40 sicles d'argent : œillères de chevaux;
- 37 sicles d'argent : d'une roue de char;
- Total : 130 (sicles) d'argent de la statue.
- Total général : 685 sicles d'argent, en un seul lieu. »

La façon dont l'argent est pesé et dont le total est indiqué, ainsi que la mention par deux fois d'une « statue », sont deux éléments qui conduisent à penser qu'on a affaire à la refonte de différents éléments en argent récupérés pour faire une statue. Le total est de 685 sicles, soit 11 mines 25 sicles, donc environ 5,5 kg d'argent. La dernière ligne indique « en un seul lieu » : étant donné la mention de la tombe d'un roi par deux fois (l. 6 et 14–15), on a bien l'impression que tous ces objets en argent se trouvaient dans une tombe royale : un bijou sur le cadavre du défunt (l. 13–15), 10 vases en argent (l. 1–11), mais aussi des éléments de parure de chevaux (l. 17) et de décoration d'un char (l. 16 et 18). La présence

²⁰ Wiseman 1953 : n°366: (1) 2 gal kù-babbar *ti-iš-nu* (2) 4 gal kù-babbar *ba-ba-aš-šar-re-e* (3) 2 gal kù-babbar *ša-an-nu* (4) 1 gal kù-babbar *ku-uk-ka-al-le* (5) 1 gal kù-babbar *ba-ba-aš-šar-re-e* (6) *a-di* lugal *im-tù-ut a-na qú-bu-ri* (7) 25 SU kù-babbar *ki-lá-bi* (8) 1 gal kù-babbar *ba-ba-aš-šar-re-e* (9) *a-na di-ni-a-du* 30 SU *ki-lá-bi* (ligne) (10) 11 gal *hi-a* 5 me 55 su kù-babbar (11) *ki-lá-bi* kù-babbar *ša* gal-*hi-a* (T.12) *an-na* kù-babbar *ša* ^dalam (ligne) (R.13) 27 SU kù-babbar (14) *i-ir-tù* *ša* lugal (15) *it-ti* lugal *a-na qú-bu-ri / id-di-nu* (16) 30 SU kù-babbar *ši-in-nu* (17) 40 SU kù-babbar *ši-nu-uṣ-ṣa / ša* anše-kur-ra (18) 37 SU kù-babbar *ša* giš umbin² giš gigir (19) šu-nigin₂ 1 me-at 30 kù-babbar (20) *ša* dingir ^dalam (ligne) (21) šu-nigin₂-nigin₂ 6 me 85 SU kù-babbar (T.22) *a-šar iš-te-en*. Voir en dernier lieu Zeeb 2001 : 54 (avec bibliographie antérieure).

d'un char et de chevaux dans une tombe royale n'a rien qui étonne²¹. Pourquoi ces éléments sont-ils récupérés ? La nature précise de la statue n'est pas indiquée, mais l'idéogramme divin qui précède le sumérogramme (dingir alam) laisse penser qu'il s'agit d'une statue divine. On connaît d'autres exemples de récupération d'objets précieux fondus en vue d'une offrande à une divinité dans des circonstances difficiles. On pourrait ici, à titre d'hypothèse, supposer que devant le péril constitué par l'attaque des Hittites en Syrie du nord, on décida de vider une tombe royale de ses objets en argent pour se propitier une divinité par une offrande votive.

Quoi qu'il en soit, ce texte montre que la tombe d'un roi d'Alalah, donc un souverain de puissance très secondaire, pouvait contenir plus de cinq kilos d'argent sous des formes diverses.

2.3.3. Conclusions

La comparaison entre les deux cas est instructive à deux égards. Les motivations n'étaient pas les mêmes. Samsî-Addu avait besoin de bronze pour fabriquer des armes dans le cadre de ses campagnes militaires; dans le cas de la tombe royale d'Alalah, l'argent fut récupéré pour faire une offrande à une divinité. La situation du « pillard » par rapport au défunt n'était pas non plus identique. Dans le cas de Mari, on a affaire à une rupture dynastique : Samsî-Addu et son fils Yasmah-Addu n'appartenaient pas au même lignage que Yahdun-Lîm, leur geste nous paraît donc moins « sacrilège ». Mais le cas d'Alalah nous montre que ce type de considération est anachronique : en effet, pendant la période couverte par les archives retrouvées dans le niveau VII, c'est une seule et même famille qui a exercé le pouvoir dans cette ville. Il faut donc en conclure que les biens enterrés avec le roi défunt pouvaient être par la suite réutilisés sans qu'une telle conduite ait été considérée comme inconvenante. Sans doute est-ce ce qui explique pourquoi si peu de tombes – royales ou pas – sont retrouvées intactes par les archéologues : ce ne sont pas tant des « pillards antiques » qu'il faut incriminer que les propres descendants des défunts honorés par des offrandes qu'on jugeait réutilisables en cas de besoin. Comme d'habitude, Hérodote livre à travers une histoire biaisée un fragment de vérité.

3. LA DEPLORATION DU ROI DÉFUNT, LA FIN DU DEUIL ET L'AVÈNEMENT DU NOUVEAU ROI

3.1. La déploration du roi défunt

La mort de n'importe quel individu était l'occasion de lamentations. Mais c'est seulement lorsqu'il s'agissait d'une personne importante que la déploration sortait du cadre familial, comme l'indique cette apodose d'un texte divinatoire paléo-babylonien²² :

« Une personnalité de renom mourra et sa déploration se répandra dans la rue. »

²¹ Le cas le plus célèbre est celui de la tombe de Toutankhamon; voir Littauer – Crouwel 1985.

²² YOS X 17: 89.

Normalement, à l'annonce de la mort du souverain, tout le pays était plongé dans l'affliction, qui se traduisait par des manifestations qui pouvaient aussi bien avoir un caractère spontané que relever d'un rituel très organisé. Plusieurs mots sont utilisés dans ces contextes pour désigner cette « déploration » : *sipittum* (ou le verbe *sapádum*) est le plus courant, mais on trouve aussi d'autres termes comme *hidirtum*, sans qu'on puisse actuellement établir une différence entre eux.

Il faut attendre 1775 pour avoir une information de ce genre, qui a trait au décès de Samsî-Addu, le fondateur du royaume de Haute-Mésopotamie. Išar-Lîm écrit à son fils Yasmah-Addu²³ :

« Le roi (= Samsî-Addu) est très malade. Que Ṭâb-eli-ummâ[nišu] enfourche ses ânes et qu'il prenne pour toi des nouvelles du roi. »

Samsî-Addu dû mourir assez rapidement. En effet, aucune autre lettre ne donne ou ne demande des nouvelles de sa santé. Par contre, le deuil dans lequel tout le pays fut plongé après la mort de Samsî-Addu pourrait être décrit dans une lettre d'Išme-Dagan à son frère Yasmah-Addu²⁴ :

« Cela fait trois jours que le pays a entrepris la déploration, que l'on pleure et que tu as fait retentir les gémissements (...). »

Le fait même que l'objet de cette déploration reste implicite tend à accréditer l'idée qu'il s'agissait de Samsî-Addu.

3.2. La fin du deuil

Une fois achevées les cérémonies liées à l'enterrement du défunt roi, son successeur se préparait à son intronisation. En signe de deuil, il avait laissé pousser ses cheveux et sa barbe et s'était abstenu de se laver pendant un certain temps²⁵; il mettait donc fin à ces manifestations d'affliction en se faisant raser et baigner.

On trouve un écho d'une telle coutume dans les formules de noms d'années du roi de Babylone Apil-Sîn, qui figurent sur l'enveloppe et la tablette d'un même texte²⁶. Leur traduction pose un problème. M. Horsnell a proposé :

– « année où Apil-Sîn s'est lavé » CT 8 49b (tablette);

– « année où Apil-Sîn s'est rasé » MHE'T II/1 79 (enveloppe).

Mais l'akkadien ne connaît pas de « voie pronominale » : il manque donc un complément d'objet, ce qui n'a rien d'étonnant dans le cas des formules de noms d'années, fréquemment abrégées. On peut donc proposer que les deux noms d'années d'Apil-Sîn comportent « pays » comme objet sous-entendu des verbes :

²³ Inédit M.7595, cité dans Charpin – Ziegler 2003 : II^e partie.

²⁴ ARM IV 61 (= Durand 2000 : 961 avec renvois bibliographiques).

²⁵ Il s'agit là d'une pratique courante, attestée pour d'autres deuils que celui d'un roi.

²⁶ Voir ma note, Charpin 2001, où l'on doit cependant intervertir les références (l'erreur remonte à Horsnell 1999 : 22–23, §3):

– mu *a-pil-30 ú-ra-am-mi-ku* CT 8 49b (tablette);

– mu *a-pil-30 ú-ga-li-bu* MHE'T II/1 79 (enveloppe).

« année où Apil-Sîn a lavé/rasé (le pays) », c'est-à-dire mis fin au deuil imposé au royaume de Babylone depuis la mort de son père Sabium.

Il faut alors opérer un rapprochement avec une lettre datable de 1711, attestant la fin du deuil que le pays respectait depuis la mort de Samsu-iluna, au moment même où Abî-ešuh proclamait la *mīšarum*²⁷ :

« Comme mon seigneur le sait, le roi a promulgué la 'restauration' (*mīšarum*) du pays : il a levé la torche d'or pour le pays et a lavé les cheveux sales du pays. »

On sait que les édits de *mīšarum* remettaient les arriérés dus au roi et annulaient en grande partie les dettes contractées par les particuliers. Le roi qui, à son avènement, proclamait une *mīšarum* mettait donc symboliquement fin au deuil de son pays. On voit donc, en plus de ses implications économiques, la charge émotionnelle très forte que comportait la proclamation des édits royaux de *mīšarum*, lors de l'avènement d'un nouveau roi.

3.3. La cérémonie d'intronisation

Les cérémonies d'« intronisation » proprement dites nous sont mal connues, faute d'un rituel équivalent à celui qu'on possède pour l'époque médio-assyrienne²⁸. Il est néanmoins certain que le roi ceignait une coiffe particulière, que nous traduisons par « couronne » (*agûm*)²⁹. L'expression traditionnelle indique que le nouveau souverain « est entré sur le trône de sa maison paternelle » (*ana kussim ša bît abišu irub*) : la cérémonie devait donc avoir le palais pour cadre. On a pensé que la célèbre « peinture de l'investiture » du palais de Mari représentait une scène de ce genre : la déesse Eštar y tient une baguette et un anneau, qui sont manifestement les symboles du pouvoir royal, que touche le souverain, installé face à elle en costume d'apparat. Le cas de Zimrî-Lîm semble indiquer qu'un rite pouvait également être célébré dans un temple, en l'occurrence, celui de Terqa : le roi y reçut une onction avec de l'huile envoyée depuis le temple du dieu Addu d'Alep, qui lui fit également parvenir les armes avec lesquelles il s'était battu contre la Mer³⁰.

3.4. Les présents offerts au nouveau roi

L'avènement d'un nouveau souverain était un moment d'une grande importance politique. En effet, à cette époque, les alliances étaient conclues entre des personnes et prenaient fin à la mort d'un des souverains contractants. Lorsque son successeur montait sur le trône, les rois étrangers envoyaient donc souvent d'importantes délégations porteuses de présents – et de propositions d'alliance. Nous nous limiterons ici à l'analyse d'un cas particulier³¹.

²⁷ *AbB* 12 : 172 ; voir mon étude sur Charpin 2000 : 185 n. 1.

²⁸ *KAR* 216, édité par Müller 1937; voir notamment Caplice – Heimpel 1976-80 : 139–144, spéc. p. 141.

²⁹ Voir notamment la lettre *AbB* XIII 145 : 21.

³⁰ Voir Durand 1993 : 41–61 et le commentaire de Lafont 1995 : 473–500 à combiner avec mon approche chronologique dans Charpin – Ziegler 2003 : III^e partie.

³¹ Voir à nouveau ma note, Charpin 2001.

La même tablette comptable qui note la dépense d'une offrande de Zimrî-Lîm pour le tombeau du roi Yarîm-Lîm (ci-dessus § 2.2) enregistre l'envoi d'un présent au nouveau roi d'Alep, effectué le 16/ix de la même année³² :

« 1 disque solaire d'or fin, pesant 48 sicles; envoi à Hammu-rabi, roi du Yamhad. »

L'envoi d'un présent au nouveau roi est postérieur de quatre semaines à l'expédition destinée au tombeau du monarque défunt : ce fait pourrait bien être lié à la période de deuil observée entre la disparition du précédent souverain et l'avènement de son successeur. Nous pourrions avoir ainsi une idée approximative de la durée de celle-ci.

La nature du présent offert par Zimrî-Lîm au nouveau roi d'Alep est là encore remarquable. J.-M. Durand a en effet démontré que l'idéogramme *aš₅-me* correspondait à l'akkadien *šamšum* et désignait un médaillon en forme de disque solaire³³. Or on a vu qu'à Babylone, la proclamation d'une *mīšarum* à la fin du deuil du roi précédent était effectuée par le nouveau souverain en levant une torche en or³⁴; il s'agit à l'évidence d'un symbole solaire. La comparaison du roi proclamant la *mīšarum* à son avènement avec le soleil levant est d'ailleurs faite explicitement dans le nom de l'an 1 d'Ammi-šaduqa³⁵. Dans ce contexte idéologique, l'envoi d'un disque solaire à Hammu-rabi d'Alep lors de son accession au trône était évidemment significatif.

CONCLUSION

Les exemples qui ont été réunis et commentés ci-dessus correspondent à des situations « normales », dans lesquelles le roi est mort naturellement et sa succession n'a pas été troublée. Mais il ne faut pas oublier de souligner à quel point un tel cas de figure n'était sans doute pas le plus fréquent : nos sources nous parlent bien plus souvent de rois assassinés ou morts au combat que de souverains qui se sont paisiblement éteints après une longue vie. Bien entendu, certaines périodes de crise ont été particulièrement fertiles en événements de ce genre, comme l'invasion élamite de la Mésopotamie qui eut lieu en 1765, au cours de laquelle plus d'une dizaine de souverains disparurent en l'espace de quelques mois.

Bibliographie

AbB 12

VAN SOLDT, W. H.

1990 *Letters in the British Museum*. Leiden – New York – København – Köln : E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 12].

³² *ARMT XXV* 17 : 12–15.

³³ Durand 1990 : 125–158, à compléter par ma note, Charpin 1990 : 159–160. L'idéogramme « GUR₇.ME » est désormais lu *aš₅-me*.

³⁴ Voir ci-dessus § 3.2.

³⁵ Voir Horsnell 1999 : 324.

AbB 13

VAN SOLDT, W. H.

- 1994 *Letters in the British Museum. Part 2.* Leiden — New York — Köln : E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 13].

ARM IV

DOSSIN, G.

- 1951 *Lettres. Correspondance de Shamsi-Addu et de ses fils.* Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner [Archives Royales de Mari IV].

ARM XIV

BIROT, M.

- 1974 *Lettres de Yaqqim-Addu Gouverneur de Sagarâtum.* Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner [Archives Royales de Mari XIV].

ARMT XXI

DURAND, J.-M.

- 1983 *Textes administratifs des salles 134 et 160 du palais de Mari.* Paris : Editions recherche sur les civilisations [Archives Royales de Mari. Textes XXI].

ARMT XXV

LIMET, H.

- 1986 *Textes administratifs relatifs aux métaux.* Paris : Editions recherche sur les civilisations [Archives Royales de Mari. Textes XXV].

ARMT XXVI/1

DURAND, J.-M.

- 1988 *Archives épistolaires de Mari, I.* Paris : Editions recherche sur les civilisations [Archives Royales de Mari. Textes XXVI/1].

BORDREUIL, P. — PARDEE, D.

- 1993 « Le combat de Ba'lu avec Yammu d'après les textes ougaritiques », *MARI* 7, 63–70.

CAPLICE, R. — HEIMPEL, W.

- 1976–80 « Investitur » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band V. Berlin – New York : Walter de Gruyter Verlag, 139–144.

CHARPIN, D.

- 1987 « Šubat-Enlil et le pays d'Apum », *MARI* 5, 129–140.
1990 « Recherches philologiques et archéologie: le cas du médaillon "GUR₇.ME" », *MARI* 6, 159–160.
2000 « Les prêteurs et le palais: les édits de *mīšarum* des rois de Babylone et leurs traces dans les archives privées » in A. C. V. M. Bongenaar (ed.), *Interdependency of Institutions and Private Entrepreneurs. Proceedings of the 2nd MOS Symposium (Leiden 1998)*. Leiden : Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul, PIHANS 87].

- 2001 « Le roi est mort, vive le roi ! (II): présents symboliques de Mari à Alep », *NABU* 2001/53.
- 2004 « Histoire politique de la Mésopotamie (2002-1595) » in D. Charpin, D. O. Edzard et M. Stol, *Mesopotamien: Die altbabylonische Zeit*. Fribourg – Göttingen : Academic Press Fribourg – Vandenhoeck & Ruprecht [Orbis Biblicus et Orientalis 160/4].
- CHARPIN, D. – DURAND, J.-M.
1989 « Le tombeau de Yahdun-Lim », *NABU* 1989/27.
- CHARPIN, D. – ZIEGLER, N.
2003 *Mari et le Proche-Orient à l'époque amorrite: essai d'histoire politique*. Paris : Société pour l'étude du Proche-orient ancien [Florilegium marianum V, Mémoires de NABU 6].
- DALLEY, S.
1979 *A Catalogue of the Akkadian Cuneiform tablets in the Collections of the Royal Scottish Museum, Edinburgh, with copies of the texts*. Edinburgh : Royal Scottish Museum [Royal Scottish Museum, Information Series, Art and Archeology 2].
- DURAND, J.-M.
1990 « La culture matérielle à Mari (I) : le bijou *HÚB.TIL.LÁ / “GUR₇.ME” », *MARI* 6, 125–158.
1993 « Le mythologème du combat entre le Dieu de l'orage et la Mer en Mésopotamie », *MARI* 7, 41–61.
1997 *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, I. Paris : Editions du Cerf [Littératures Anciennes du Proche-Orient 16].
2000 *Les Documents épistolaires du palais de Mari*, III. Paris : Editions du Cerf [Littératures Anciennes du Proche-Orient 18].
- EIDEM, J.
1994 « Raiders of the lost Treasure of Samsī-Addu » in D. Charpin et J.-M. Durand (edd.), *Recueil d'études à la mémoire de Maurice Birot*. Paris : Société pour l'étude du Proche-orient ancien [Florilegium marianum II, Mémoires de NABU 3], 201–208.
- EDZARD, D. O.
1997 *Gudea and His Dynasty*. Toronto : University of Toronto Press [Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods 3/1].
- FM VII
DURAND, J.-M.
2002 *Le Culte d'Addu d'Alep et l'affaire d'Alabtum*. Paris : Société pour l'étude du Proche-orient ancien [Florilegium Marianum VII, Mémoires de Nabu 8].
- HORSNELL, M. J. A.
1999 *The Year Names of the First Dynasty of Babylon*. Volumes 1–2, Hamilton : McMaster University Press.

KAR 216

EBELING, E.

1920 *Keilschrifttexte aus Assur Religiösen Inhalts*. 6. Heft. Leipzig: J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [34. Wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orient-Gesellschaft 2. Heft].

KASSIAN, A. – KOROLEV, A. – SIDEL'TSEV, A.

2002 *Hittite Funerary Ritual: sallis wastais*. Münster: Ugarit-Verlag [Alter Orient und Altes Testament 288].

LAFONT, S.

1995 « Nouvelles données sur la royauté mésopotamienne », *Revue historique de droit français et étranger* 73, 473–500.

LITTAUER, M. A. – CROUWEL, J. H.

1985 *Chariots and Related Equipment from the Tomb of Tut'ankhamūn*. Oxford: Griffith Institute [Tut'ankhamūn's Tomb Series 8].

MARGUERON, J.-Cl.

1990 « Une tombe royale sous la salle du trône du palais des Shakkanakku », *MARI* 6, 401–422.

MATTHIAE, P.

1997 « Where were the Early Syrian kings of Ebla Buried? », *Altorientalische Forschungen* 24, 268–276.

MÜLLER, K. Fr.

1937 *Das assyrische Ritual-Texte zum assyrischen Königsritual*. Leipzig: J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [Mitteilungen der Vorderasiatischen-ägyptischen Gesellschaft 41/3].

OTTEN, H.

1958 *Hethitische Totenrituale*. Berlin: Akademie-Verlag.

WHITING, R. M.

1987 *Old Babylonian Letters from Tell Asmar*. Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago [Assyriological Studies 22].

WISEMAN, D. J.

1953 *The Alalakh Tablets*. London: British Institute of Archaeology at Ankara [Occasional Publications of the British Institute of Archaeology at Ankara 2].

YOS X

GOETZE, A.

1947 *Old Babylonian Omen Texts*. New Haven – London: Yale University Press – Geoffrey Cumberlege – Oxford University Press [Yale Oriental Series, Babylonian Texts X].

- ZEEB, F.
2001 *Die Palastwirtschaft in Altsyrien nach den spätaltbabylonischen Getreidelieferlisten aus Alalah (Schicht VII)*. Münster : Ugarit-Verlag [Alter Orient und Altes Testament 282].
- ZIEGLER, N.
2000 « Aspects économiques des guerres de Samsî-Addu » in J. Andreau, P. Briant et R. Descat (edd.), *Économie antique. La guerre dans les économies antiques, Entretiens d'archéologie et d'histoire. Saint-Bertrand-de-Comminges*. Saint-Bertrand-de-Comminges, 14–33.

Silver as a means of payment in the Old Babylonian period

Lukáš Pecha

The written evidence from the Old Babylonian period (but also from other periods of Mesopotamian history) attests that silver was very important for the inhabitants of ancient Mesopotamia as it was used to express and to compare the values of various kinds of goods and services. It is not sure, however, if it also served as a means of payment and if it really circulated in business transactions. If it did, was the use of silver restricted to the institutional (state, temple) sector of the economy or was the silver used outside this sector as well? We do not know whether there was much silver in Mesopotamia and whether it was easy for “common” people to get some silver or not. There is no chance that we will be able to answer those questions with certainty in the near future.

This paper is not intended to solve those problems neither to deal with some more general questions related to the nature of the Mesopotamian economy. Many scholars paid attention to those issues in numerous studies but the results of their researches are far from unequivocal.¹ This contribution solely aims at showing some important texts which can be of interest in the connection with the role of silver and which in my opinion can shed some light on this dark side of Mesopotamian economy. I will attempt to reconstruct the role of silver not only in the state economy but also in the private sector of the economy, although it is not always possible to draw clear lines between these sectors.

There are many Old Babylonian texts, especially letters, contracts and administrative documents, which contain some data on this subject. The letters certainly present a more important and illustrative source of information because, unlike the contracts or administrative documents, they are not so bound with strict formal rules and so they leave significantly more room to their scribes for giving some additional information. This can often help us to understand better the situation which is described in these texts. On the other hand, the characteristic feature of the contracts and administrative documents is a high level of formalism that leaves virtually no room for giving such information. For that reason, my arguments will be based primarily on the Old Babylonian letters.

First, I will be dealing with the payments in the state sector of the economy. In the written evidence from the Old Babylonian period there are many references to the payments which were paid to the state by various persons. These payments were delivered – at least according to the texts – in various kinds of products: in grain (mostly barley), in fruits and vegetables, in living animals and/or animal products, and relatively often in silver. The payments are usually denoted by various Sumerian or Akkadian terms which are connected

¹ Cf. Goddeeris 2002: 310–316, 390–392; Powell 1978; 1990; 1996; 1999; Renger 1984; 1989; 1993; 1994; 1995; towards the prices in ancient Mesopotamia cf. Farber 1978; Powell 1990.

with a specific kind of payment. Unfortunately, in many cases the texts record only that a person delivered an amount of silver or of other products to a state official without giving an exact name of the payment. In such cases we are mostly not able to identify unambiguously the type of the payment.

The fragmentary piece of information that can be found in the texts does not allow us to reconstruct the system of payments in Mesopotamia in Old Babylonian period in full extent. I suppose that in the Old Babylonian period there was no general payment obligatory to all persons living on the state territory. In my opinion, such a universal tax obligation was not possible for an important reason: it would have forced the Babylonian bureaucracy to keep accurate and periodically updated lists of all the tax-payers including records of their actual incomes and properties. There is no evidence that the Old Babylonian state ever attempted to take such a census and I believe that such a task was beyond the compass of the Babylonian bureaucracy. It seems more probably that individual types of payments were always restricted to certain groups of inhabitants which could be registered in accounts more easily. Those groups included probably persons performing a specific occupation or were defined on the basis of other criteria which are no more recognizable for us.

At present, we are not able to estimate the portion of the total population which was obliged to deliver those payments to the state neither we can assess the total amount of resources that the Old Babylonian state received in the form of those payments every year.

The exact nature of the individual payments is often obscure to us. The relevant texts mostly record only names of the payers without giving supplementary information on reasons for which the specific payment was paid. The letters and other written sources pertaining to this subject are often very laconic and contain no data which would enable us to identify the individual payers.

Another problem lies in the fact that the collecting of the payments was organized in a hierarchic way. At the lowest level stood the tax collectors who visited the individual tax payers and levied their individual contributions from them. Then they handed in all the collected contributions to a higher-level collector who was in charge of a larger district. At the end, the payments came to the capital of the province and from there they were transported (mostly by boats) to the capital of the state.² Unfortunately, the texts describe mostly only one step of the whole process. If a text records that a person is giving a contribution to another person, we are often not able to determine their relative position and their role in the process of collecting the taxes. It is often not sure if the person delivering a tax is a tax-payer who is handing in his contribution to a tax collector or if he is rather a lower-level tax collector who collected a tax in his district and now he is delivering all the collected contributions to a higher-level collector.

As a result of this situation, it is very often not possible to decide with certainty who were the payers of a particular payment and why they were obliged to pay it. It seems that there were essentially two kinds of payments to the state in

² Towards the collecting of the *igishum*-payment cf. Pecha 2001.

the Old Babylonian time. First, there were payments which could be characterized as income taxes or property taxes. These taxes were presumably paid by various groups of the population which were defined on the basis of the occupation, the social status of their members or on the basis of other similar criteria. The payment called *igisûm* can be quoted here as an example. In Old Babylonian letters there are usually no clear references to the payers of the *igisûm* but there is an important letter which suggests that the *igisûm*-payment was to be paid by persons performing administrative and/or cultic duties in temples.

Its sender is a man called Dingir-ša₆-ga, its consignee is an “administrator of land” (*šāpir mātīm*). The letter refers to Nabium-malik who holds the office of the cultic singer *kalûm* (gala) in the town Habuz. Nabium-malik is said to perform 5 *ilkum*-duties and moreover he delivers to the sender of that letter the *igisûm*-payment which is connected with the cultic functions sanga and gala.³

The phonetic complement *-tim* makes evident that abstract nouns – *šangûtum* and *kalûtum*, literally “sanga-ship”, or “gala-ship” are meant here. That makes the impression that the obligation to pay the *igisûm* was an obvious consequence of the tenure of some temple offices. Nabium-malik served as cultic singer (*kalûm*) and probably also as temple administrator (*šangûm*) and so he was obliged to pay the *igisûm*.

In the administrative documents from the Old Babylonian period which record the delivery of the *igisûm* that payment is often brought by members of cultic personnel (“chief singer”, *nargallum*) but also by members of the local administration (*šakkanakkum*, *šāpirum*). However, in the case of those local administrative officials it is not certain if they should be considered as payers or, more probably, rather as officials who were responsible for the collecting of the *igisûm* payment in a specific city or district. According to one administrative document from Sippar,⁴ the *igisûm* silver is paid by brewers (lú-kúrun-na-meš). The text does not state if there was a relation between those brewers and a specific temple, but the silver is brought (mu-DU) by a man called Utlatum. An official with that name is attested in another administrative text from Sippar⁵ where he has the title “sanga of Inanna from Kiš”, so it is probable that (if both the men are identical) he was a temple administrator and that also the brewers belonged to the temple staff.

The second group of the payments to the state includes some types of payments which in fact represent revenues derived from the state property, for example rental fees from state fields or gardens which were rented by the state to various persons. That group also includes revenues originating from various transactions with the state property – these transactions can be labelled as “palatial business” (in German “Palastgeschäfte”; term introduced by F. R. Kraus). Men bearing the title *tamkārum* who were members of the trade organization *kārum* played the key role in these transactions.⁶

³ AbB 10, 1, l. 27: 5 *il-ki i-la-ak* 28: ù IGISÁ SANGA-*tim* ù GALA-*tim* 29: *i-ša-aq-qá-la*.

⁴ OLA 21, 100.

⁵ OLA 21, 50.

⁶ Cf. Stol 1982.

The officials with the Sumerian title *ugula-nam-5* (“overseer of the five”) and other members of the *kārum* probably collected payments in kind from tenants to whom the state rented some real estates or movable property (fields, gardens, flocks, or fishing grounds). The members of the *kārum* delivered a part of the collected products (mostly barley, sometimes also dates or wool) directly to the state.⁷ But the state was not interested in great volumes of such products because of its limited storing capacity and of limited time for which the products could be stored. Silver was much more advantageous for the state. The substantial part of the collected products in kind (dates, vegetables, fish, wool) was therefore converted into silver by the merchants who sold them for silver. Silver was gathered in the treasury of the *kārum* and when the state demanded it, the “overseer of merchants” who was head of the respective *kārum* was obliged to send it to the capital.⁸

For above mentioned reasons (storing and transport) it is obvious that silver was indeed much more suitable for the state than products in kind. So, if the relevant texts refer to the transport of great amounts of silver to Babylon, it is almost certain that in such cases silver actually circulated and that it did not serve only as an equivalent for expressing the value of products in kind.

When we try to determine in which products the individual payments were paid, we come to the conclusion that the individual types of payments were, as a rule, bound to a certain product. The type of products delivered within a specific payment depended presumably on the occupation and/or social status of persons who were obliged to pay that tax (or on the reason for which the tax was to be paid). In the Old Babylonian texts there are several terms denoting payments which could be received by the state or which could be in another way related to the state economy. For example, there are payments called *biltum*, *miksum*, *igisum* or *nemettum*. The *biltum* and *miksum* payments are in virtually all cases delivered in barley or are somehow related to agricultural land. On the other hand, the *igisum* is paid in silver according to those texts, while the *nemettum* is to be paid mostly in living animals (sheep and lambs, pigs, donkeys, cattle) or in animal products (goat hair).⁹

⁷ According to *AbB* 2, 33 (LIH I, Nr. 33) “overseers of merchants” Šēp-Sîn and Sîn-muštāl are asked to deliver a great amount of barley (totally 3600 gurs) to Babylon. Cf. also *AbB* 2, 22; *AbB* 6, 118 (collected dates are to be sent to the palace in the capital).

⁸ This is illustrated by the letter *AbB* 2, 16 (LIH I, Nr. 16) which was sent by Hammu-rabi to Sîn-iddinam. The king tells that the rest of silver which was deposited by the “overseer of merchants” Šēp-Sîn and his “overseers of the five” should be immediately sent to Babylon (line 4: *šī-ta-at KÙ.BABBAR-im* 5: *ša it-ti še-ep*-DEN.ZU UGULA.DAM.GÀR 6: *ù [UG]U[LA.M]EŠ.5.TA* 7: [*ša qá-l*]-i-šu 8: ^{DIS}[*š*]-e-ep-DEN.ZU 9: *ù UGULA.MEŠ.5.TA li-il-qú-nim-ma* 10: *a-na KÁ.DINGIR.RA*^{KI} 11: *li-ib-lu-nim*). Šēp-Sîn (“overseer of merchants” from Larsa) is further mentioned in *AbB* 2, 33. According to this letter he is required, together with Sîn-muštāl, the “overseer of merchants” from Ur, to deliver totally 3600 gurs of barley and 26 minas of silver to Babylon (this silver was probably obtained by the sale of some products in kind).

⁹ In the corpus of the Old Babylonian letters published in the *AbB*, the *igisum* payment is attested in 8 texts. In 4 instances it is paid in silver, in 4 texts it is not specified in which products this payment is to be delivered. The *nemettum* payment is referred to in 14 texts. In 9 instances it is delivered in animals or in animal products, in one text it is paid in silver, in one

The relevant texts attest that the *biltum* and *miksum* payments were connected with the tenure of agricultural land (these terms could probably denote a kind of rental fee for rented estates or other types of agricultural taxes). In this case it is obvious that such types of payments are delivered in agricultural products. On the other hand, the *igisum* tax was presumably paid by the members of the temple staff who had probably a relatively easy access to silver (cf. the above mentioned texts). As for the *nemettum* payment, we are not able on the basis of the available textual evidence to identify and delimit the group of its payers with certainty. However, because of the fact that the *nemettum* was mostly paid in animals or in animal products, it seems likely that this payment was collected primarily from the persons performing duties in the sphere of the animal husbandry or in the sphere of food production and processing. There is also a well known text, probably from Sippar, which mentions brewers and cooks in the connection with this payment.¹⁰ In that text is the *nemettum* exceptionally paid in silver, however.

These texts suggest that in the cases in which silver is mentioned in the connection with a particular payment, this payment was actually made in silver. Analogically, when the texts refer to other products, it is probable that those products were also really available. If silver had been used only as an equivalent expressing the value of the products in kind, it would be attested more frequently also in the case of *nemettum* or other types of payments. From the fact that in the association with the *nemettum* the texts almost exclusively mention animals or animal products while the *igisum* payment is, as a rule, connected with silver in our texts, we can draw the conclusion that the *igisum* was really paid in silver.

So, it seems that within the state sector of the economy silver was used relatively often and that large amounts of silver circulated all over the Babylonian state (cf. the above mentioned letter speaking of 26 minas of silver). But how about the private sector? Many scholars assume that use of silver as a means of payment was largely limited to the state economy while in the private sphere this metal was used only as an equivalent without being in circulation and that the common people in ancient Mesopotamia bartered without silver. When we try to answer this question we can again examine the Old Babylonian letters but also contracts or account texts which presumably originate from the private sector.

In the texts that record division of inheritance there are mostly no references to silver. But a letter from Sippar¹¹ mentions five men who are sons of a man called Šamaš-gamil. Their father left a considerable property to them. The letter lists some items which are parts of this inheritance: several hundred animals, many slaves and also 10 minas of silver. Šamaš-gamil must have been a very rich man and this text indicates that at least members of the higher strata of the Babylonian society could possess large amounts of silver.

instance that payment is presumably formed by a ship, one text mentions an enigmatic KÙ GI ÉŠ.HI.A, and 2 texts give no information on it.

¹⁰ GOETZE 1965.

¹¹ *AbB* 5, 244.

In this connection we can also quote another letter which was sent by “city elders” (*šibūt ālim*) to their chief (*ana šāpirīm*).¹² The text concerns the inheritance of Sîn-ma-ilum which was divided by his sons. In association with one share the text mentions one slave-girl and some plots of land. The text states explicitly that barley and silver were not at hand.¹³ From the fact that the senders of this letter regarded as necessary to add such a note we can conclude that silver occasionally was part of inheritance.

In the letters that probably refer to economic affairs of private persons (there are no clear references to the state) there is some evidence to silver used as a means of payment. There are many texts in which the sender explicitly states that he need a specified amount of silver for buying some products.

In this respect, very illustrative is a letter which was sent by Mannum-kī-Šamaš to Rīš-Šamaš (both men are probably merchants dealing with agricultural products).¹⁴ In the end of the letter, Mannum-kī-Šamaš asks Rīš-Šamaš to sell dates only for silver. If the buyer has no silver, but only barley, Rīš-Šamaš is instructed not to sell the dates.¹⁵ This letter shows very clearly that silver really could serve as a means of payment.

Two other letters are very similar to each other.¹⁶ The sender of the first one, Sîn-nādin-šumim, tells to Nidnat-Sîn that he has no silver and therefore he can not buy any food. Nidnat-Sîn is required to send him 2 shekels of silver.¹⁷

The sender of the second letter is a man called Zimrī-Erah who sends this letter to his father. Zimrī-Erah informs him that he is presently staying in the locality of Dūr-Sîn where he can get no meat. For this reason, Zimrī-Erah had sealed one-third shekel of silver and sent it to his father. His father is asked to buy good fish for that silver and to send it to him.¹⁸

From these two texts it is clear that silver was really used there and that it was possible to buy some food (or other goods) for silver on the market. At least the second of both the letters belongs undoubtedly to the private sphere (there are son and father).

Other types of textual sources point to this direction as well. In Codex Hammu-rabi (and also in other texts) the term *ana kù-babbar nadānum* in the meaning “to sell” is well attested. In the loan contracts usually silver, sometimes barley is mentioned. However, in such cases it is not possible to determine if silver was really loaned. In my opinion, very important are especially the “mixed loans” (in German: “gemischtes Darlehen”) where at the same time both silver and barley are loaned. If the silver had been used as equivalent here, the entire

¹² AbB 1, 25 (CT 43, 25).

¹³ [*še-u*]m ù KÙ.BABBAR ú-ul i-ba-aš-ši.

¹⁴ AbB 10, 145.

¹⁵ L. 29: *aš-šum ZÚ.LUM šum-ma KÙ.BABBAR* 30: *a-na KÙ.BABBAR i-di-in* 31: *šum-ma la <<ki-a>> ki-a-am* 32: *še-um ma-di-id la ta-na-di-in*.

¹⁶ AbB 1, 132 (CT 44, 56) and AbB 5, 224.

¹⁷ L. 7: KÙ.BABBAR ú-ul na-ši-a-ku-ma 8: *ú-ku-ul-tam ú-ul a-ša-am* 9: *i-na URU^{KI} a-mi-le-e* 10: *ka-li-a-ku* 11: 2 GÍN KÙ.BABBAR *šu-bi-lam-ma*.

¹⁸ Line 17: *a-nu-um-ma* 1/3 GÍN KÙ.BABBAR 18: *ak-nu-kam-ma* 19: *uš-ta-bi-la-ak-kum* 20: *ša KÙ.BABBAR šu-a-ti* 21: KU₆.HIA *dam-qú-tim* 22: *ša-ma-am-ma* 23: *a-na a-ka-li-ja* 24: *šu-bi-lam*.

amount would probably have been converted into silver. Also contracts which mention loan of an amount of silver to buy barley or other products (x GÍN KÙ.BABBAR *ana* ŠÁM *še-e*) indicate that silver could be used to buy some products on the market.

In the texts there are many references to various objects made of silver which served as jewels but could also occasionally be used for payment. In the lists of dowries of some priestesses they are quite common. The term which is frequently attested in Old Babylonian texts concerning the *naditum*-priestesses is KÙ.BABBAR har(-ra), or har KÙ.BABBAR “silver rings” (Akkadian *še/iverum*). Such rings made of silver but also occasionally of other metals such as gold or bronze were probably used primarily as personal embellishment, as bracelets or so on. Many texts from Sippar (mostly contracts about purchase of real estates or slaves) tell explicitly that a *naditum*-priestess pays an amount with her silver rings.¹⁹ The weight of the individual rings is not stated, however.

Another problem which is connected with the use of silver is the question how looked the silver which circulated in business transactions. According to the above mentioned texts we can imagine that silver rings from which smaller pieces could be cut off were often used as currency.²⁰ Unfortunately, the Old Babylonian written sources contain virtually no information on this subject and merely state that a specified amount of silver was paid without saying a single word about the shape of that silver.

When defending the view of scarcity of silver in Mesopotamia some scholars often point out to the well known fact that in the archaeological record there are very few finds of silver rings and other objects.²¹ However, we must keep in mind that the extent of excavations at the Old Babylonian sites in southern Mesopotamia is very limited. Further, we must also take into consideration that silver objects (as were objects made of other valuable materials as well) were certainly often recycled in later times and so it is not surprising that so few silver objects from the Old Babylonian period were found so far.

CONCLUSION

In the Old Babylonian texts there are many references to the use of silver, not only in the state sector of the economy but also in the private one. It is not sure that in all cases when payments in silver are recorded they were actually paid in silver. But among the Old Babylonian tablets there are numerous texts which suggest that such payments in silver were quite common and that silver was probably not very scarce in Mesopotamia of that time. It was used very frequently in the state sector where it served especially as a means of payments to the state whatever the nature of those payments was. It is likely that especially persons who performed some functions in the state or temple administration or persons

¹⁹ in HAR KÙ.BABBAR-*ša*, list of references see Reiter 1997: 88, note 53.

²⁰ Cf. recently Powell 1996: 236–238.

²¹ Overview of the silver finds present Moorey 1999: 235–238; Powell 1978; 1996: 235–236.

who were involved into business transactions with the state or temple property had access to silver.

Besides, the texts which presumably originate from the private sphere give also enough evidence of silver used as a means of payment. It seems that for people in Mesopotamia in the Old Babylonian period it was not very difficult to get silver. On the other hand, we must point out that this assertion is valid only for the groups of the Babylonian population which are documented in our texts, that means especially the inhabitants of cities from where virtually all written documents originate. As for the people from villages, the situation could have been different, but we have no direct evidence and no reliable information on this topic.

Bibliography

AbB 1

KRAUS, F. R.

1964 *Briefe aus dem British Museum (CT 43 und 44)*. Leiden: E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 1].

AbB 2

FRANKENA, R.

1966 *Briefe aus dem British Museum. <LIH und CT 2-33>*. Leiden: E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 2].

AbB 5

KRAUS, F. R.

1972 *Briefe aus dem Istanbul Museum*. Leiden: E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 5].

AbB 6

FRANKENA, R.

1974 *Briefe aus dem Berliner Museum*. Leiden: E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 6].

AbB 10

KRAUS, F. R.

1985 *Briefe aus kleineren westeuropäischen Sammlungen*. Leiden: E. J. Brill [Altbabylonische Briefe in Umschrift und Übersetzung Heft 10].

FARBER, H.

1978 "A Price and Wage Study for Northern Babylonia during the Old Babylonian Period", *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 21, 1–51.

GODDEERIS, A.

2002 *Economy and Society in Northern Babylonia in the Early Old Babylonian Period (ca. 2000–1800 BC)*. Leuven: Peeters [Orientalia Lovaniensia Analecta 109].

- GOETZE, A.
1965 "Tavern Keepers and the Like in Ancient Babylonia" in: H. G. Güterbock and T. Jacobsen (eds.), *Studies in Honor of Benno Landsberger on His Seventy-Fifth Birthday, April 21, 1965*. Chicago: The University of Chicago Press [Assyriological Studies 16], 211–215.
- MOOREY, P. R. S.
1999 *Ancient Mesopotamian Materials and Industries*. Winona Lake, Indiana: Eisenbrauns.
- OLA 21
VAN LERBERGHE, K.
1986 *Old Babylonian legal and administrative texts from Philadelphia*. Leuven: Departement Oriëntalistiek [Orientalia Lovaniensia Analecta 21].
- PECHA, L.
2001 "Die *igistūm*-Abgabe in den altbabylonischen Quellen", *Archiv Orientalní* 69, 1–20.
- POWELL, M. A.
1978 "A Contribution to the History of Money in Mesopotamia Prior to the Invention of Coinage" in B. Hruška – G. Komoróczy (eds.), *Festschrift Lubor Matouš*. Budapest: ELTE [Asyriologia 4, Az Eötvös Loránd Tudományegyetem Ókori Történeti tanszékeinek kiadványai 24], 211–243.
1990 "Identification and Interpretation of Long Term Price Fluctuations in Babylonia: More on the History of Money in Mesopotamia", *Altorientalische Forschungen* 17, 76–99.
1996 "Money in Mesopotamia", *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 39, 224–242.
1999 "Wir müssen alle unsere Nische nutzen: Monies, Motives, and Methods in Babylonian Economics" in J. G. Dercksen (ed.), *Trade and Finance in Ancient Mesopotamia. Proceedings of the First MOS Symposium (Leiden 1997)*. Leiden – Istanbul: Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten [Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul, PIHANS 84], 5–24.
- REITER, K.
1997 *Die Metalle im Alten Orient*. Münster: Ugarit-Verlag [Alter Orient und Altes Testament 249].
- RENGER, J.
1984 "Patterns of Non-institutional Trade and Non-commercial Exchange in Ancient Mesopotamia at the Beginning of the 2nd Millennium B.C." in A. Archi (ed.), *Circulation of Goods in Non-palatial Context in the Ancient Near East. Proceedings of the International Conference organized by the Istituto per gli studi Micenei ed Egeo-Anatolici*. Roma: Edizioni dell'Ateneo [Incunabula Graeca 82], 31–123.
1989 "Zur Rolle von Preisen und Löhnen im Wirtschaftssystem des alten Mesopotamien an der Wende vom 3. zum 2. Jt. v. Chr.", *Altorientalische Forschungen* 16, 234–252.

- 1990 "Different Economic Spheres in the Urban Economy of Ancient Mesopotamia. Traditional Solidarity, Redistribution and Market Elements as the Means of Access to the Necessities of Life" in E. Aerts – H. Klengel (eds.), *The Town as Regional Economic Centre in the Ancient Near East (Proceedings of the 10th International Economic History Congress, Leuven, August 1990)*. Leuven: Peeters, 20–28.
- 1993 "Formen des Zugangs zu den lebensnotwendigen Gütern: Die Austauschverhältnisse in der altbabylonischen Zeit", *Altorientalische Forschungen* 20, 87–114.
- 1994 "On Economic Structures in Ancient Mesopotamia", *Orientalia* 63, 157–208.
- 1995 "Subsistenzproduktion und redistributive Palastwirtschaft: Wo bleibt die Nische für das Geld? Grenzen und Möglichkeiten für die Verwendung von Geld im alten Mesopotamien" in W. Schelkle – M. Nitsch (eds.), *Rätsel Geld. Annäherungen aus ökonomischer, soziologischer und historischer Sicht*. Marburg: Metropolic, 271–324.
- STOL, M.
1982 "State and Private Business in the Land of Larsa", *Journal of Cuneiform Studies* 34, 127–230.

Ugarit: “International” or “Vassal” Correspondence?

Jana Mynářová

Ever since the first publication of then known 358 tablets from the Tell el-Amarna archive (site of ancient Akhetaten) by J. A. Knudtzon in 1907 the correspondence has been divided into two groups.¹ This division has been done primarily according to the “social rank” of the particular correspondent, i. e. a sender of the letter. These denominations have been generally accepted by scholars in all further studies, including the monumental works of William F. Moran² and also in the *Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations* edited by Raymond Cohen and Raymond Westbrook³. Each letter is so classified to belong either among the “international” or the “vassal” correspondence⁴, or the “international” vs. the “imperial” documents⁵.

The “international” letters are being recognized as a correspondence between the rulers of the Great Powers and lesser independent states on one side, and the Egyptian King, on the other. In its content this category deals with quite a wide variety of subjects, mainly with royal marriages and exchange of (greeting-)gifts, as well as questions of trade and legal problems. However, Rodolfo Ragionieri⁶, as the only one, does not limit the term “international” correspondence only to those letters between the Great Kings (see below) but extends this category also to the local rulers, who had at least some control over a certain territory, mainly “the minor states that came under the suzerainty of the Great Kings”.

The “vassal/imperial” documents are being understood as an “administrative” correspondence. They deal predominantly with the local disputes, domestic problems of the vassal states, tribute and the structure of Egyptian administration in the particular region.

This kind of division of letters is based, to a certain degree, on our own subjective impression. A similar division has also been made for the “political status” of each correspondent, dividing them into 3 categories of “Great Powers” (i. e. Egypt, Hatti, Babylonia, Mittani, and Assyria), “Independent States” (Alašiya and Arzawa), and “Vassal States” (as the most noteworthy vassals are traditionally listed⁷ Amurru, Byblos, Shechem, Qadesh, Damascus, and Ugarit).

¹ Knudtzon 1907: 19ff.

² Moran 1992: xxii–xxvi for the International Correspondence, and Moran 1992: xxvi–xxxiii, for the Vassal Correspondence.

³ Cohen – Westbrook (eds.) 2000. See esp. Cohen – Westbrook 2000: 1–2, 6–9; Liverani 2000: 15–27, see esp. pp. 15, 18, and 20; Westbrook 2000: 28–41; Ragionieri 2000: 42–53; James 2000: 112–124; Zaccagnini 2000: 141–153, esp. p. 141; Avruch 2000: 154–164.

⁴ Moran 1992: *op. cit.*

⁵ Cohen – Westbrook 2000: 1–2.

⁶ Ragionieri 2000: 46.

⁷ Cohen – Westbrook 2000: 8–9.

These categories are defined according to the relative importance of the individual rulers, but this “importance” is understood in the modern sense of the word.

However, if we want to classify the correspondents, we should consider a formal aspect, which is available in every document rather than our own, modern “interpretation” of ancient history. If such a classification of the ancient documents is at all possible. These formal aspects include, in the first place, the opening passage of every letter, which consists of an address and a greeting-formula. Unfortunately, in its usual form the address does not provide enough information and can be used only when we consider the so-called “International” correspondence⁸. Nevertheless, a completely different situation appears with its consecutive part, the greeting-formula.

While among the members of “Great Powers’ Club” the formula is based on the model of interpersonal relations expressed by the salutation extended also to the members of royal family and other belongings, then for the correspondence of a vassal to his master, the presence of the prostration formula is typical. As Kevin Avruch says: “... *within the Great Powers’ Club, salutations are exchanged, whereas vassals symbolically throw themselves at Pharaoh’s feet.*”⁹

Among the Amarna letters there are only few exceptions to this rule, and only once it is a person with lower social status who reports on his own well-being, however in this case the addressee is certainly not an Egyptian king but rather some official, cf. EA 145:

“[Sa]y [to ...] ... [my *lord*: Message of Z]imre[ddi]. I fall [at <your> fee]t. [May] you know that I am safe and sound, and with your greeting from the presence of the king, my lord, you yourself brought back to me the breath of *his* mouth.”¹⁰

Likewise the wish of well-being for his lord expressed by an inferior occurs very rarely, and we have only four such examples, cf. EA 44 – from a Hittite prince:

“Say to the lord, the king of Egypt, my father: Thus Zi[ta], the king’s son, your son. May all go well with the lord, my father.”¹¹

Cf. EA 45 and 49 from Ugarit – see below), and EA 59 – from the citizens of Tunip:

“To the king of Egypt, our lord: Message of the citizens of Tunip, your servant. For you may all go well. And we fall at the feet of my lord.”¹²

⁸ Moran 1992: xxii–xxiii.

⁹ Avruch 2000: 158.

¹⁰ Moran 1992: 231.

¹¹ Moran 1992: 117.

¹² Moran 1992: 130.

Also the prostration formula, which is so typical for the vassal correspondence, is omitted only in the above-mentioned letter of a Hittite prince Zita (EA 44), and in one or two other letters – EA 166:

“[T]o Haay, my brother: Message of Aziru, your brother. For you may all go well, and for the archers of the king, my lord, may all go very well.”¹³

and probably also EA 167 which is unfortunately badly damaged. However, none of these letters is addressed to a king of Egypt but rather to his local representative.

The texts from Ugarit constitute a small corpus of 5 letters, EA 45–49. According to the traditional point of view these texts should be classified as an example of “vassal correspondence”. However, already at the first sight there are certain peculiarities that should be mentioned here. Unfortunately, with the exception of EA 45 and EA 49, the documents, and especially their opening passages, are badly damaged. Anyway, it is highly probable, that the greeting-formula in EA 45, 49, and probably also in EA 46 consisted of the following components: the traditional prostration formula and standardized wish of well-being to the king, extended to his household, wives, sons, archers, and any other belongings of the king, the Sun. This combination of “vassal” component (i.e. a prostration formula) and an “international” one (i.e. the extended wish of well-being) makes the Ugaritic correspondence exclusive, because there are no parallels for such an opening passage in the entire Amarna archive.

As I have already mentioned earlier, the “Ugaritic” corpus is rather limited and so it is hard to derive any general conclusions from this fact. However, there are more texts of Ugaritic origin written in Akkadian that could extend our corpus and contribute to our discussion.

The majority of these texts was found during the French excavations in Ugarit itself. Based on the study of John Huehnergard¹⁴ 354 letters and fragments¹⁵ were discovered and later identified, although only a small portion of them could be classified as of a local origin¹⁶. Nevertheless, even in this corpus it

¹³ Moran 1992: 254.

¹⁴ Huehnergard 1999.

¹⁵ There are 134 texts discovered in the season 1994 in the so-called “House of Urtenu” that unfortunately have not yet been published.

¹⁶ The division is based on the study of Huehnergard 1999 with modifications.

– with some degree of certainty:

RS 15.014 (*PRU* III, 5); RS 15.178 (*PRU* III, 8–9); RS 16.112 (*PRU* III, 4b); RS 17.455 (*PRU* VI, no. 3); RS 19.070 (*PRU* IV, 294); RS 20.168+195P (*Ug.* V, no. 21); RS 20.178 (*Ug.* V, no. 55); RS 20.182A(+)B (*Ug.* V, no. 36); RS 20.184 (*Ug.* V, no. 28); RS 20.200A (*Ug.* V, no. 78); RS 20.200C (*Ug.* V, no. 29); RS 20.238 (*Ug.* V, no. 24); RS 20.243 (*Ug.* V, no. 32); RS 34.140 (*RJO* VII, no. 11); and Aphek 52055 (Owen 1981: 7–8);

– with less certainty (indicated with “?”):

?RS 15.011 (*PRU* III, 19); ?RS 17.239 (*PRU* VI, no. 8); ?RS 19.080 (*PRU* VI, no. 2); ?RS 20.013 (*Ug.* V, no. 49); ?RS 20.023 (*Ug.* V, no. 54); ?RS 20.158 (*Ug.* V, no. 51); ?RS 20.239 (*Ug.* V, no. 52); ?RS 25.131 (Lackenbacher 1989: 318), ?RS 25.138 (Lackenbacher 1989: 318–319); ?RS 32.204 (*RJO* VII, no. 19); ?RS 34.135 (*RJO* VII, no. 17); ?RS 34.150 (*RJO*

is possible to find exact parallels to this “combined” construction of the opening passage, already known to us from some of the Ugaritic texts in the Amarna archive.

The identical composition of the opening passage, as in EA 45 and EA 49, occurs also in the following texts, RS 15.014; RS 15.178; RS 16.112; RS 19.080; RS 20.168+195P, RS 20.182 A(+)B¹⁷; RS 20.184; RS 20.200C; RS 20.238; RS 20.243; RS 34.140 and possibly also in RS 20.200A(?). So it is very likely that this phenomenon, so poorly documented in the Amarna letters is not simply accidental, and as a matter of fact illustrates the use of this kind of greeting-formula in other and even later letters from Ugarit. I would prefer to interpret this feature as a standard epistolary practice, which was used exclusively in the correspondence of Ugaritic provenance.

For an illustration of the reality that every member of the “international society”, both of the first (i. e. “Great King”) but also of the second rank (i. e. “vassal”), was well aware of these “stylistical” rules and thus of the formalized standard diplomatic procedures, can be used a letter designated as EA 42 from a Hittite king to his Egyptian counterpart:

“And now, as to the tablet that [*you sent me*], why [*did you put*] your name over my name? And who (now) is the one who upsets the good relations [*between us*], and is su[*ch conduct*] the accepted practice? My brother, did you write [*to me*] with peace in mind? And if [*you are my brother*], why have you exalted [*your name*], while I, for [*my part*], am tho[*ught of as*] a [co]rpse. [*I have writ*]ten [*the names ...*] ... but your name [*... I will bl*]ot out. ... [...].”¹⁸

As you can see, every disturbance in the “correct and appropriate” style became immediately a matter of concern and discussion. But for what reason?

The answer to this question could be quite simple — because the system of international relations, at least according to the archives from Tell el-Amarna (for the mid-14th century B.C.) and other sites, such as Ugarit (especially for the 13th century B.C.), was completely formalized and valid for all members of the society without requiring further signals. This letter of a Hittite king, belonging to the category of the so-called “international” texts, was exchanged between two equals, the members of so-called Great Powers’ Club. Their status was based primarily on the interpersonal relations, which were expressed by the family

VII, no. 10); ?RS 34.151 (RSO VII, no. 13); ?RS 34.154 (RSO VII, no. 18); ?RS 34.180, 17 (34.180F) (RSO VII, no. 26); ?RS [Varia 10] (1957.2) (= Fisher 1971: 23–4); and ?CK 7 (private collection, unpublished);

— almost uncertain (indicated with “??”):

??RS 15.063 (PRU III, 20a); ??RS 20.015 (Ug. V, no. 53); ??RS 20.019 (Ug. V, no. 48); ??RS 20.141B (Ug. V, no. 34); ??RS 20.232 (Ug. V, no. 58); ??RS 22.347 (unpublished); ??RS 34.153 (RSO VII, no. 35);

— and perhaps also RS 17.383 (PRU IV, 221ff.; Hatti or Ugarit); RS 17.422 (PRU IV, 223ff.; Hatti or Ugarit); and RS 20.219 (Ug. V, no. 44; Ugarit or Siyannu).

¹⁷ Kořínková 2002.

¹⁸ EA 42: 15–26; Moran 1992: 115–116.

metaphor. As an excellent example for this phenomenon see EA 1 written by Amenhotep III to his Babylonian partner:

“Say [t]o Kadašman-Enlil, the king of Karadun[i]še, my brother: Thus Nibmuarea, Great King, the king of Egypt, your brother. For me all goes well. For you may all go well. For your household, for your wives, for your sons, for your magnates, your horses, your chariots, for your countries, may all go very well. For me all goes well. For my household, for my wives, for my sons, for my magnates, my horses, the numerous troops, all goes well, and in my countries all goes very well.”¹⁹

This kind of “familiar” personal relations could be even more emphasized such is the case of Mittani letters. Mittanin ruler Tušratta often mentions the fact that the Mittanian princess became a wife of “his brother” and so their relationship is even more fortified by this blood relation.²⁰

From the point of view of a theory of international relations there was a kind of an anarchical society among (and from a perspective of) the Club of the Great Powers; “*the Great Kings did not acknowledge any of their number as possessing legitimate hegemonic power, and no country was recognized as enjoying special status.*”²¹ As a common denominator for the definition of their relationship we can simply use the term “brotherhood”.

Although the time span captured by the Amarna correspondence is limited to rather a short period around the middle of the 14th century B.C., it also testifies to a certain change of a “political” status. In his letters (EA 15), Aššur-uballit of Assyria writes:

“Say to the king of E[gypt]: Thus Aššur-uballit, the king of As[syria]. For you, your household, for your [coun]try, for your chariots and your troops, may all go well. I send my messenger to you to visit you and to visit your country. Up to now, my predecessors have not written; today I write to you. ...”²²

This message can be accepted as a kind of “initial” embassy, one only can wonder whether the absence of a statement of well-being of the sender is intended or it is just an omission. Unfortunately, again there are only two letters of an Assyrian origin (EA 15 and 16) and so it is impossible to decide. By this letter (EA 15) the Assyrian king undertakes an attempt to enter the Great Power’s Club and by virtue of the content of EA 16 we can estimate that his effort was more or less successful. However, his achievements caused an immediate reaction from the side of his southern neighbour, the king of Babylonia,

¹⁹ Moran 1992: 1. This kind of extended expression reporting the well-being of the sender is used exclusively in the correspondence of Egyptian origin.

²⁰ Cf. EA 19: “... Message of Tušratta, Great King, [your] father-in-law, who loves you, the king of Mittani, your brother. For me all goes well. For you may all go well. For your household, for my sister, for the rest of your wives, for your sons, for your chariots, for your horses, for your *warriors*, for your country and for whatever else belongs to you, may all go very, very well.” (Moran 1992: 43).

²¹ Ragionieri 2000: 49.

²² Moran 1992: 38.

Burnaburiyaš II, another “Great King”, who immediately sent his complaints to Egypt, saying:

“Now, as for my Assyrian vassals, I was not the one who sent them to you. Why on their own authority have they come to your country? If you love me, they will conduct no business whatsoever. Send them off to me empty-handed. I send to you as your greeting-gift 3 minas of genuine lapis lazuli and 5 teams of horses for 5 wooden chariots.”²³

So the “position” of Assyria as another equal partner depended on the decision of other members of the “Club”, in this case primarily of Egypt. As soon as the king of Assyria was acknowledged, Burnaburiyaš II of Babylon eventually accepted this transition and elevation of Assyria by marrying an Assyrian princess, Muballitat-Šerua.

Nevertheless, this system of behavior was definitely not limited to and used exclusively among the “Great Kings”. Similar formalization can be also found in the correspondence of local rulers, either to a King or even to Egyptian officers. But in contrast to the “Great Kings” these kinglets had to accept some hierarchical rules in their correspondence among which belongs, as first and foremost, the prostration formula.

The scribal tradition in Ugarit thus reflects a combination of the two systems, the anarchical of the “Great Kings” and the hierarchical of the vassals. However, I do not think that this “mixed” formula can be explained just as a resonance of a political situation in northern Syria at the end of the Amarna Age by means of which the Ugaritic king tried to enhance his status and importance in the eyes of the king. There are many examples for such attempts and mainly from this northern buffer zone, well documented in other letters, from the regions Qatna, Nuḥašše and Damascus. But we must keep in mind that on the other hand the king of Ugarit remained to be a loyal servant who self-debased himself and “fell at the feet of his lord.”

Without any doubt the Hittite troops were on their course to the inland parts of Syria and their military actions were accompanied by enhanced diplomatic actions, and political pressure on several local rulers had to be very intensive. Any kind of a military conflict or even a diplomatic pressure was immediately announced to Egypt, so when the ruler of Qatna had been invited by Aitukama to visit the Hittite king he had reported²⁴:

“[My] lor[d, ...] ... *has survived*, and *I will not de[ser]*. [*I belong*] to my lord. [*And n[ow], m[y] lo[r]*d, of my lord alone [*am I the serv[ant]* in the palace, *the l[and of]* Te[ššup]. [...] ... now [*in*] the palace *of* the god ... [...]. And now, the king of Hat[ti] <*has*> [*s*]ent Aitukama *out* [*against*] *me*, and he seeks [my] li[fe]. And now [*Aitukam*]a has written me and said, “[*Come*] with me to the king of Ha[tti].” I s[ai]d, “How *could* [*I go*] to the ki[ng] of Hatti? I *am* [*a serv[ant]* of the king, my lord, the king of Egypt.” I wrote and

²³ EA 9; Moran 1992: 18.

²⁴ Moran 1992: 125.

[...] to the king of Hatti". Whether any such "invitation" was also made to the king of Ugarit is disputable.²⁵

The question whether Ugarit was ever a subject of any military action of the Hittites remains open. Since Knudtzon most authors accept this possibility as an explanation of the content of EA 45 but the reason for this action still remain unclear. Itamar Singer,²⁶ using the revised chronology of Šuppiluliuma's reign, associates this incident with a military campaign of the Hittite king Tudhaliya III to Mount Nanni, while Nadav Na'aman²⁷ sees as a primary problem the detention of messengers, that were on their way from the region of Amurru to Hatti and their intended extradition to Egypt.

Nevertheless, the same "combined" formula occurs also in the texts dated to later periods, even to the period when Ugarit already joined the Hittite side, and when their addressee definitely could not be the king of Egypt. This "opening passage" remained to be used also by the time of the so-called "Silver Treaty", being employed in a letter of the king of Ugarit, Ammištamru II. to Ramesses II.²⁸, which was composed probably around 1263–1239 B.C.²⁹

But as I have already mentioned earlier, not only the form, but also the content of the letter differentiates the "social rank" of particular correspondents and Ugaritic king does not act in his demands as a vassal at all. Niqmaddu unreservedly sends a request for a physician, and some other attendants (from Kush). Such a request again matches much better with the style of an "international" than a "vassal" correspondence.

CONCLUSION

I have tried to demonstrate here, that both the form and the contents of the letters from Ugarit speak for their "status" somewhere in between the so-called "International" and so-called "Vassal" correspondence. Though this is just one particular case attested in the archives of Tell el-Amarna and indirectly also of Ugarit, nevertheless I believe that such a study could help us to understand the political and socio-historical conditions in the area of the Near East in the 14th and 13th centuries B. C. Our understanding of terms like "royal", "vassal", "independence", "imperial" etc. is probably too much influenced by our modern way of thinking, and it can be difficult for us to differentiate, describe, and above all to correctly appreciate the situation which is so different and distant from our own.

²⁵ Some authors believe that the text EA 45 mentions a receipt of such a letter, cf. James 2000: 118, but I am not sure because the body of the letter is badly damaged and we can only feel from the tone, that the Ugaritic king expresses his enduring loyalty to the king of Egypt and that he is probably under some not directly specified external pressure.

²⁶ Singer 1999: 622–623.

²⁷ Na'aman 1996: 251–257.

²⁸ There are two more letters of Egyptian origin that unfortunately have not yet been published, cf. RS 86.2230, and RS 88.2158, as well as another text which provenance remains unclear, RS 26.158 (Hatti or Egypt) but the opening passage is missing.

²⁹ Kořínková 2002.

Bibliography

- AVRUCH, K.
2000 "Reciprocity, Equality, and Status-Anxiety in the Amarna Letters" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 154–164.
- COHEN, R. – WESTBROOK, R.
2000 "Introduction" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1–12.
- COHEN, R. – WESTBROOK, R. (eds.)
2000 *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press.
- FISHER, L. R. (ed.)
1971 *The Claremont Ras Shamra Tablets*. Rome: Pontifical Biblical Institute [Analecta Orientalia 48].
- HUEHNERGARD, J.
1999 "The Akkadian Letters" in W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 375–389.
- JAMES, A.
2000 "Egypt and Her Vassals: The Geopolitical Dimensions" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 112–124.
- KNUDTZON, J. A.
1907 *Die El-Amarna Tafeln*. Vol. 1., Leipzig: J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [Vorderasiatische Bibliothek 2].
- KOŘÍNKOVÁ, J.
2002 "A Note on the Date of RS 20.182 A(+)B: A Supplement", *Archiv Orientální* 70/3, pp. 163–168.
- LACKENBACHER, S.
1989 "Trois lettres d'Ugarit", in H. Behrens, D. Loding and M. T. Roth (eds.), DUMU-E₂-DUB-BA-A. *Studies in Honor of Åke W. Sjöberg*. Philadelphia: The University Museum [Occasional Publications of the Samuel Noah Kramer Fund 11], 317–320.
- LIVERANI, M.
2000 "The Great Powers' Club" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 15–27.

- MORAN, W. F.
1992 *The Amarna Letters*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press.
- NA'AMAN, N.
1996 "Ammishtamru's Letter to Akhenaten (EA 45) and Hittite Chronology", *Aula Orientalis* 14, pp. 251–257.
- OWEN, D. I.
1981 "An Akkadian Letter from Ugarit at Tel Aphek", *Tel Aviv* 8, 1–17.
- PRU III
NOUGAYROL, J.
1955 *Le Palais Royal d'Ugarit III. Textes Accadiens et Hourrites des Archives Est, Ouest et Centrales*. Paris: Imprimerie Nationale [Mission de Ras Shamra VI].
- PRU IV
NOUGAYROL, J.
1959 *Le Palais Royal d'Ugarit IV. Textes accadiens des archives sud (archives internationales)*. Paris: Imprimerie Nationale [Mission de Ras Shamra IX].
- PRU VI
NOUGAYROL, J.
1970 *Le Palais Royal d'Ugarit VI. Textes en cunéiformes babyloniens des archives du Grand Palais et du Palais Sud d'Ugarit*. Paris: Imprimerie Nationale [Mission de Ras Shamra XII].
- RAGONIERI, R.
2000 "The Amarna Age: An International Society in Making" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 42–53.
- RSO VII
BORDREUIL, P. – ARNAUD, D. – ANDRE-SALVINI, B. – LACKENBACHER, S. – MALBRAN-LABAT F. – PARDEE, D.
1991 *Une bibliothèque au sud de la ville. Les textes de la 34^e campagne (1973)*. Paris: Editions Recherche sur les Civilisations [Ras Shamra–Ougarit VII].
- SINGER, I.
1999 "A Political History of Ugarit" in W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 603–733.
- Ug. V
NOUGAYROL, J. – LAROCHE, E. – VIROLLEAUD, CH. – SCHAEFFER, C. F. A.
1968 *Ugaritica V*. Paris: Paul Geuthner [Mission de Ras Shamra XVI].

WESTBROOK, R.

2000 "International Law in the Amarna Age" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 28–41.

ZACCAGNINI, C.

2000 "The Interdependence of the Great Powers" in: R. Cohen and R. Westbrook (eds.), *The Amarna Diplomacy. The Beginnings of International Relations*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 141–153.

Language and State in Ancient Near East: The case of Ugarit

Petr Zemánek

In this paper, a few thoughts about the role of the Ugaritic script and language in the management of the Ugaritic state will be treated. An attempt shall be made to – at least partially – answer the question of why did the Ugaritians invented the script and used their language in a circumstances and situation, when everybody else in their situation used Akkadian. I will deal with the languages that can be found in the archives of Ugarit and the role these languages played. Then, I will proceed to the role the texts in Ugaritic (both language and script) played in Ugarit. I will also consider both the internal value of this script and the external relations that connect this type of script with other (mostly neighbouring) regions. In conclusion, I will attempt at saying what lead the Ugaritians to choose this type of solution and try to point out some possible relation of script and state in those times.

Ugarit is one of the city states that appeared in Eastern Mediterranean in the 2nd millenium BC.¹ The time of its flourishing is dated to 15–13th century BC, when it became a trade center for this region with vivid contacts to all the other states. As such, it certainly was a commercial center, and as such, an “international” city with vivid relations to the neighbouring regions. This international character is reflected not only in its flourishing contacts with other states in Eastern Mediterranean, but also in the structure of the Ugaritic society. Besides the ruling Semitic population, a number of minorities resided in the city of Ugarit – the most important being the Hurrians.² In contradiction to other city states of the region and time, the Ugaritians used their own language and a variant of a cuneiform script.

TEXTUAL SOURCES FOUND IN UGARIT

In the archives of Ugarit, a great number of tablets in cuneiform script have been found.³ A substantial role is played by non-Ugaritic texts, i.e. texts written in other than Ugaritic language and script. Out of them, the most numerous are the texts in Akkadian, the *lingua franca* of that period. The second in extent are the Sumerian texts, which are, however, attested only in schooltexts: lexical, literary

¹ The occupation of the site goes back to the Early Neolithic period (ca 6500–6000 BCE), with uninterrupted settlement until ca 1200 BCE, when the city was destroyed – according to some (Segert 1984) by earthquake and fire, and others (Singer 1997) by the attacks from the “Sea Peoples”. For the present paper, only the last stage of the city occupation is of interest, as the textual sources are attested only from this period.

² For details, cf. Vita 1999.

³ A number of texts in Egyptian hieroglyphs and in the linear script of Cyprus have been found, too – Curtis 1999: 11.

and religious texts copied by apprentice scribes.⁴ Then comes Hurrian (van Soldt 1991: 339–40, Laroche 1968a) and some texts in Hittite (Laroche 1968b).

Akkadian texts were found in virtually all the archives uncovered in Ugarit. In some of them, just a few Akkadian texts were found, but in most of them, Akkadian texts form a substantial part of the archives. One of the archives – the archive in the Southern Palace – consists almost exclusively of Akkadian texts.⁵ As for the genres that are covered by these texts (this concerns also texts in other languages, with the exception of Sumerian, where the genres have been mentioned above), we find mostly international legal texts, international letters and some administrative texts.

This situation is certainly not surprising. All the city states from the Levantine and Syro-Palestine used Akkadian for international communication. The use of this language for international purposes is widely known and this situation is very well documented e.g. in the archive of Tell el-Amarna, where also some letters from Ugarit were found. This, however, means that they were able to use the Akkadian cuneiform script, the Akkadian language and also the technique and writing material.

TEXTS IN UGARITIC

The texts in Ugaritic cover those tablets, where the texts in Ugaritic language are inscribed in a special variant of the cuneiform writing, which forms a type of a consonantal alphabet, generally described as the first alphabet in the world.⁶ In fact, alphabets as such are known also from other regions, e.g. Egypt, but the new and revolutionary thing that happened in Ugarit was the exclusive use of this alphabet for the record of the language as the whole, i.e. (almost) all the words of the language were recorded in this script (e.g., the Egyptian “alphabet” formed only a part of the Egyptian writing system).

The texts in Ugaritic (both language and script) can be found mostly in the regions under Ugaritic jurisdiction. There are 1384 texts in Ugaritic script published until now, and a number (564) of inscriptions on various objects, fragments or illegible tablets (cf. *KTU*). Out of this total (1384 + 564 = 1948) only a very limited percentage of texts can be found outside Ugarit, namely only 10 were so far found outside Ugarit – in Bet Shemesh, Hala Sultan Tekke, close to Mount Tabor, Kamid el-Loz, Sarepta, Qadesh. Out of them, 2 are economic tablets, 1 scribal exercise and 7 inscriptions on objects. This in fact means that these tablets were not exported outside Ugarit – a few objects (knife, handle, bowl, sherd) can be neglected, as well as three tablets–list of persons, medical prescription and a copy of Ugaritic alphabet (Bet Shemesh). If the words/strings

⁴ Cf., e.g., Nougayrol 1968.

⁵ According to van Soldt (1999: 32), this can be due to the fact that the name of the scribe of this archive was Naḫiš-šalmu, a good Akkadian name.

⁶ Other scripts that are attested from that time cannot be described as alphabets, although there is significant similarity between them and the Ugaritic script – cf., e.g., the Proto-Sinaitic inscriptions.

on these tablets and objects are counted, we get 43 words and one copy of the Ugaritic alphabet.

An interesting thing is that no correspondence (letters) in Ugaritic was found outside of Ugarit, despite the assumption that Ugaritic be used as a means of communication among Ugaritians. This could be caused by the fact that the knowledge of writing and reading Ugaritic (script and language) was limited to a certain number of scribes, all of which resided in Ugarit.

TYPES OF TEXTS

An overwhelming majority are economic texts, as is the usual situation in Ancient Near Eastern cities. They can be in principle divided into records and lists, where records state e.g. various quantities of objects (quantities of silver for craftsmen, quantities of wine by town, etc.), while lists contain registers and inventories, e.g. persons owning weapons, persons getting hides or coats, persons that entered the palace, etc. Sometimes, lists can contain statistical data.

It is obvious that these tablets (as well as the language and script employed) served as the means used for the administration for the kingdom of Ugarit, be it done by the temple or the palace. For the economic texts, those that deal with the inner administration of Ugarit, an overwhelming majority is written in Ugaritic language and script – only exceptionally, Akkadian is used – especially among the texts found in the Southern Palace.

As of 1996, 179 alphabetic tablets and fragments identified as literary and religious, have been discovered. Out of them, some 148 are in the Ugaritic language, while 28 are in Hurrian (Pitard 1999: 52). If we count genres of the texts, we get a slightly higher number, as these genres can overlap.⁷ For texts, that are generally called “literary” according to the *KTU* edition of the texts, according to this edition, there are 212 genres, out of which only 16 can be described as non-religious (legends, hippiatric/medical texts, letters). All of the remaining texts (196) fall into the section of religious texts. Among these, 28 are written in Hurrian, 4 are translations of Akkadian religious texts into Ugaritic, the rest is of Ugaritic origin. Out of these, there are 41 myths (some of the texts are considerably long), 17 incantations, 45 rituals, 45 lists of sacrifices. Other types are much more less numerous and cover such genres as omens, votive texts, lists of gods, etc.

From the preceding it can be deduced that the Ugaritic script and language played a substantial role in the preservation of the Ugaritic religion. Not only by the mythological texts that reflected the view of the world, but also in texts, whose purpose was certainly very practical – description of rituals, sacrifices, etc., i.e. texts, containing descriptions of practical behaviour of the Ugaritic priests.

The addressees and writers of letters were Ugaritians, and, as it has been mentioned above, they served exclusively for communication inside Ugarit. A similar claim holds also for legal texts that cover mostly treaties, grants, obligations etc. among the Ugaritians.

⁷ E.g., the text *KTU* 1.13 is characterized as incantation, myth and scribal exercise, *KTU* 1.20 as legend, ritual and incantation, etc.

From the preceding characteristics of the types of texts, it can be concluded that Ugaritic in the language and script was used for inner administration of Ugarit, internal communication (both personal = letters, and legal = treaties) and for the preservation of Ugaritic religion.

ORIGINS OF THE ALPHABET

The origin of the Ugaritic script is not completely clear. The script appeared “out of a sudden” in cca 15th century, without any preceding traces. We lack evolutionary phases that would precede the emergence of the Ugaritic script. On the other hand, there are clear relations between the Ugaritic alphabet and other graphemic systems that appeared in the region at the time or after the fall of Ugarit.



Fig. 1: The Comparison of Ugaritic and Phoenician alphabets (Dietrich – Loretz 1988: 128).

Soon after the discovery of the tablets it has been noted that the shapes of Ugaritic letters look similar to other writing systems of the region. The shapes of the letters, when abstracted from the drawbacks of the cuneiform technique of writing, are very similar to those that can be found in other alphabets, such as proto-Canaanite, Ancient Canaanite or Phoenician scripts (cf. Dietrich – Loretz 1988). That means that these alphabets correspond with the Ugaritic one, the varying factor being the technique of writing and the number of letters – e.g., in case of the comparison of Phoenician and Ugaritic alphabets, the Ugaritic one being extended by the insertion of 5 additional letters. Also the sequence of the letters, which is very well attested both in case of Ugaritic and Phoenician, point out to that similarity.

It seems that the basic difference between those two types of alphabets is the technique of writing, which in case of using the cuneiform type, written into clay, as such attributes to the abstraction which takes the script away from what we later on find on other materials that were then used in the region. Otherwise, it can be stated that the origin of the Ugaritic alphabet is “genetically” connected with the other writing systems that appeared in the region.

This connection is supported by another finding that rose a great deal of discussion lately. The Beth Shemesh tablet (KTU 5:24), which was found already in the thirties and for a long time it was regarded as some type of an amulet with an incantation,⁸ was reinterpreted in 1985 and 1987 by Lundin as a copy of the Ugaritic alphabet in the sequence that exhibits clear connections with the sequences that were later on used in Southern Arabic alphabets.

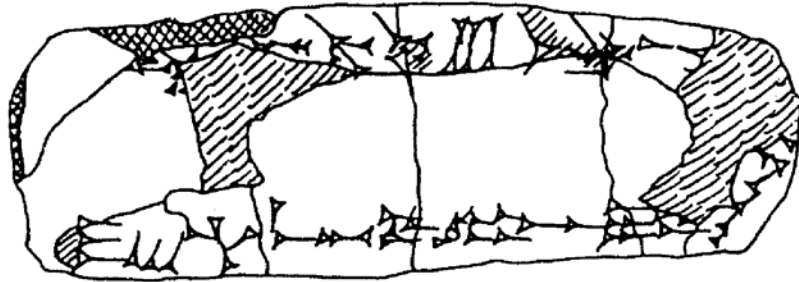


Fig. 2: The Beth Shemesh Tablet (KTU 5:24, Dietrich — Loretz 1988: 285).

The time gap between the dating of this tablet and appearance of texts in Southern Arabian alphabets is considerable – the least gap is 300 years. This by itself is very interesting, but does not exactly fall into the scope of our today's considerations. For our purposes, I would restrict myself to the statement that the idea of alphabet has been there in the region for quite a time and that the traditions that have their dating given by the textual discoveries, can have longer tradition.

Beth Šemeš	H	L	Ḥ	M	Q	W	Š	R		T	S	K	N	Ḥ	B	[Š]	F
Ugarit	H	L	Ḥ	M	Q	W	Ṭ	R	B	T	Ḍ	Š	K	N	Ḥ	Š	P
{J. Ryckmans	H	L	Ḥ	M	Q	W	Š	R	B(Ḡ)	T	S	K	N	Ḥ		S	F}

Beth Šemeš	'	'	ž	G	D	Ḡ		Ṭ	ž	Ḍ	Y	Ṭ	Š				
Ugarit	'	'	Ḍ	G	D	Ḡ		Ṭ	ž		Y						
{J. Ryckmans	'	'	Ḍ	G	D	Ḡ(B)		Ṭ	Z	Ḍ	Y	Ṭ	Š/Z}				

Fig. 3: Deciphered Alphabets with the South-Eastern Tradition of Letters Sequence.

CONCLUSION

The use of the script (and language) specific to Ugarit lasted about two centuries in times when only great powers of the region were able to do so and all the other smaller kingdoms were using one of the scripts (and languages) of these

⁸ Cf., e.g., Albright 1964 or Hillers 1964 and 1970.

great powers (mostly Akkadian). For this, the Ugaritians had to meet several conditions, that were of regional and local character.

The invention of the script: The script itself, as we have indicated above, comes from the cultural development which was present in the region and was different from other great powers in the region (Egypt, Mesopotamia, Anatolia), and its first institutionalized evidence can be found in Ugarit. First evidences of the traces of the script can be seen in the proto-Sinaitic (Proto-Canaanite) inscriptions, further evidence of the presence of the idea of alphabetic writing is documented by the interpretation of the Beth Shemesh alphabet, further development is then evidenced by Phoenician and other alphabets. In other words, Ugaritians mainly adopted the script to the writing technique that they were using in their international communication. The adaptation of the script can be seen as the fulfillment of one of the conditions of regional character.

The use of languages in the script: The languages that used this script (Ugaritic, to a much smaller extent also Hurrian) were of local significance, and were used strictly locally. Its use was limited to the communication among the citizens of Ugarit, be they of Semitic or other origin. As such, the main role was certainly the parts that served the state, both in local economy and the religion specific to Ugarit (and most probably also to the neighbouring regions). It can be assumed that both Ugaritic and Hurrian was very well integrated to the society of Ugarit (cf., e.g., the coexistence of Semitic and Hurrian personal names within the Ugaritic royal family – Vita 1999), and thus the script could serve for both languages without problems we would be aware of today.

Another important condition is the local support for the use of the script. For this, the possibility of using the script had to be available. The government of Ugarit had to provide a sufficient network of scribes that were able to write and read Ugaritic, together with the institutional support for these scribes (schools of writing, etc.).

The above mentioned conditions were certainly met, which can be deduced from the fact that the script and language have been in use for a considerable time span. However, there were also international conditions that had to be fulfilled. Ugarit as a state had to be powerful enough to defend this approach to (possible) attacks from the great powers of the time. Also this condition has been obviously fulfilled.

The conclusions given above are certainly speculative ones, and certainly could be more elaborated on. For the time being, it can be said that there were regional and local stimuli that led the leaders of the Ugaritic society to the use of Ugaritic script and language for running the Ugaritic society and that the kingdom of Ugarit was powerful enough to maintain this decision.

Bibliography

- ALBRIGHT, W. F.
1964 "The Beth-Shemesh Tablet in Alphabetic Cuneiform", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 173, 51–53.

- CURTIS, A. H. W.
 1999 "Ras Shamra, Minet el-Beida and Ras Ibn Hani: The Material Sources" in W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 5–27.
- DIETRICH, M. – LORETZ, O.
 1988 *Die Keilalphabet. Die Phönizisch-kananäischen und altarabischen Alphabete in Ugarit*. Münster: Ugarit-Verlag.
- HILLERS, D. R.
 1964 "An Alphabetic Cuneiform Tablet from Taanach", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 173, 45–46.
 1970 "A Reading in the Beth Shemesh Tablet", *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 199, 66.
- KTU
 DIETRICH, M. – LORETZ, O. – SANMARTÍN, J.
 1995 *The Cuneiform Alphabetic Texts from Ugarit, Ras Ibn Hani and Other Places*. (KTU: second, enlarged edition), Münster: Ugarit-Verlag.
- LAROCHE, E.
 1968a "Documents en langue hourrite provenant de Ras Shamra" in J. Nougayrol, E. Laroche, Ch. Virolleaud et C. F. A. Schaeffer, *Ugaritica* V [Mission de Ras Shamra XVI], 447–544.
 1968b "Textes de Ras Shamra en langue Hittite" in J. Nougayrol, E. Laroche, Ch. Virolleaud et C. F. A. Schaeffer, *Ugaritica* V [Mission de Ras Shamra XVI], 769–79.
- LUNDIN, A. G.
 1985 "L'origine de l'alphabet", *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 11, 173–202.
 1987 "Ugaritic Writing and the Origin of the Semitic Consonantal Alphabet", *Aula Orientalis* 5, 91–99.
- NOUGAYROL, J.
 1968 "Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ugarit" in J. Nougayrol, E. Laroche, Ch. Virolleaud et C. F. A. Schaeffer, *Ugaritica* V. Paris: Paul Geuthner [Mission de Ras Shamra XVI], 1–446.
- PITARD, W.
 1999 "The Alphabetic Ugaritic Tablets" in: W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill, [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 46–57.
- RYCKMANS, J.
 1985 "L'ordre alphabétique sud-sémitique et ses origines" in: C. Robin (ed.), *Mélanges linguistiques offerts à Maxime Rodinson, par ses élèves, ses collègues et ses amis*. Paris: Paul Geuthner, 343–359.

- SEGERT, S.
1984 *A Basic Grammar of the Ugaritic Language*. Berkeley – Los Angeles – London: University of California Press.
- SINGER, I.
1999 “A Political History of Ugarit” in: W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 603–733.
- VAN SOLDT, W. H.
1999 “The Syllabic Akkadian Texts”, ” in: W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 28–45.
- VITA, J.-P.
1999 “The Society of Ugarit” in: W. G. E. Watson – N. Wyatt (eds.), *Handbook of Ugaritic Studies*. Leiden – Boston – Köln: Brill [Handbuch der Orientalistik, Abt. 1, Der Nahe und Mittlere Osten Bd. 39], 455–498.

IV. Les périodes postérieures

Quelques réflexions sur les textes historiques littéraires akkadiens

Jiří Prosecký

Une partie importante de la tradition littéraire akkadienne est constituée par les textes historiques littéraires, c'est-à-dire par les compositions littéraires qui puisent leur sujet dans les événements historiques de la Mésopotamie ancienne et qui reflètent ceux-ci d'une manière assez originale. Aujourd'hui, on accepte généralement une répartition de ces textes historiques littéraires entre poèmes historiques, autobiographies fictives et prophéties (*historical epics, fictional autobiographies, prophecies*).¹ C'est surtout depuis ces derniers temps que l'on prête une grande attention au problème de la classification de ces textes, notamment pour les autobiographies fictives et la division interne plus détaillée qu'il est possible de faire dans ce groupe ;² mais sans oublier non plus les poèmes historiques³ et les prophéties,⁴ même si l'édition philologique de certains de ces poèmes historiques soit fort vieillie et peu satisfaisante (à l'exception bien sûr des poèmes historiques édités par A. K. Grayson⁵ et des textes historiques littéraires sur les rois de la dynastie d'Akkad édités par J. G. Westenholz).⁶

Nous ne nous occuperons ici que de deux groupes parmi les textes historiques littéraires akkadiens, à savoir les poèmes historiques et les autobiographies fictives, et nous chercherons à établir quelles périodes du développement historique de la Mésopotamie ancienne, quels événements et quels personnages sont entrés dans la tradition littéraire akkadienne.

Bien que nos connaissances des textes littéraires akkadiens soient encore incomplètes et lacunaires, nous pouvons néanmoins constater que la tradition littéraire akkadienne s'attache à cinq époques du développement historique de la Mésopotamie ancienne durant presque deux mille ans, de l'avènement de l'empire de la dynastie d'Akkad à la prise de Babylone par les Perses.

Il s'agit avant tout de l'époque du règne de la dynastie d'Akkad et de ses rois Sargon et Narām-Sîn (24^e-23^e siècles av. J. C.). Il est étonnant que les sept siècles suivants n'aient laissé aucune trace dans la tradition des textes historiques littéraires. Celle-ci n'a été laissée que par les rois de la dynastie kassite du 16^e au 12^e siècles av. J.-C. et avant tout par Nebukadnezar I^{er}, quatrième roi de la deuxième dynastie d'Isin (12^e siècle av. J.-C.). En ce qui concerne l'Assyrie, parfois regardée comme moins civilisée que la Babylonie, sa tradition des textes historiques littéraires, concentrés autour des rois assyriens du 14^e au 7^e siècles av.

¹ Grayson 1980 : 182 et suiv.

² Longman 1991.

³ Röllig 1987-90 : 52-53.

⁴ Röllig 1987-90 : 65 ; Biggs 1987 ; Goldstein 1988 ; Ellis 1989 ; Beaulieu 1993 ; Vanderkam 1995.

⁵ Grayson 1975.

⁶ Westenholz 1997.

J.-C., supporte la comparaison avec la tradition babylonienne, et peut même être regardée comme plus consistante. Car, après la fin de la deuxième dynastie d'Isin, la tradition littéraire babylonienne ne prête aucune attention pendant presque cinq siècles aux personnages et aux événements historiques, jusqu'à ce qu'elle commence à raconter, pour la dernière fois, les faits des rois chaldéens de Babylone des 7^e et 6^e siècles av. J.-C.

La tradition discontinue des événements historiques dans les textes littéraires peut être expliquée par le fait que la tradition historique littéraire s'est concentrée sur les moments principaux du développement historique, moins importants du point de vue politique que du point de vue spirituel et culturel. Avec les figures des rois d'Akkad, elle cherchait à garder des souvenirs de la nuit des temps mythiques, moins intéressants pour eux-mêmes que pour le message qu'ils pouvaient fournir comme leçon à la contemporanéité. Il est possible que l'épanouissement de l'activité littéraire à la fin du 2^e millénaire av. J.-C. ait donné naissance à la tradition littéraire sur les souverains kassites. Il en est de même avec les monarques de la deuxième dynastie d'Isin (notamment Nebukadnezar I^{er}) quand, de plus, des impulsions religieuses puissantes se sont faites valoir.⁷ Et la naissance de la tradition littéraire sur les rois chaldéens de Babylone reflète les efforts de la civilisation babylonienne à son déclin pour conserver des souvenirs de son passé.

Bien que la tradition littéraire akkadienne ait prêté la plus grande attention au personnage de Sargon d'Akkad et à son petit-fils Narām-Sîn⁸ (nous passons, bien sûr, sous silence le personnage du roi d'Uruk Gilgameš, qui n'est pas l'objet de notre attention), tous les textes relatifs à ceux-ci n'ont pas été transmis pendant toute la durée d'existence de la littérature akkadienne et tous ces textes ne faisaient pas partie du corpus littéraire canonique. Les textes épiques héroïques, ces « chansons de geste » sur les actes conquérants et sur les combats des deux souverains paléo-akkadiens n'ont été conservés qu'à l'époque paléo-babylonienne⁹ (à l'exception du texte *Šar tamhari*,¹⁰ qui imprègne presque toute l'histoire de la littérature akkadienne). La seule description d'actes héroïques reculés avait perdu, sans doute, son attraction et son actualité et on a commencé à chercher plutôt une leçon pour l'époque contemporaine dans la vie et dans les actes des rois anciens.

L'attention des auteurs et des consommateurs des textes littéraires dans la Mésopotamie ancienne s'est donc portée des poèmes héroïques sur les compositions d'orientation plutôt didactique, sur les autobiographies fictives, sur ces textes quelquefois appelés *narû*,¹¹ qui apportaient des leçons d'histoire, discipline devenue déjà à cette époque-là et en ces lieux « une grande maîtresse » – *historia magistra vitae*. Le témoignage en est sans doute la grande popularité de la

⁷ Lambert 1964.

⁸ Lewis 1980 : 125–147 ; Glassner 1986 : 77–85 ; Westenholz 1993 ; Tinney 1995 ; Charpin 1997 ; Günbatt 1997 ; Westenholz 1997 ; Vanstiphout 1998.

⁹ Westenholz 1997 : 6–15.

¹⁰ Westenholz 1997 : 102–139.

¹¹ Longman 1991 : 44–47.

soi-disant *Légende de Sargon*¹² et de la *Légende de Narām-Sîn de Kutha*¹³ qui est par son contenu et par son incipit (*tupšenna piteṃa narā šitassi* « ouvre la boîte, lis la stèle ») une autobiographie fictive et un texte *narû* par excellence. Bien que bénéficiant d'une grande attention et d'une haute estime, ce texte est devenu néanmoins l'objet d'une parodie drastique,¹⁴ ce qui prouve, d'ailleurs, sa situation éminente.

La tradition littéraire se référant aux rois de la dynastie kassite n'atteint pas, bien sûr, à l'importance de la tradition littéraire sur les rois d'Akkad. Sauf les textes dédicatoires apocryphes (*fictional donations*), classés actuellement parmi les autobiographies fictives¹⁵ se référant à Agum II¹⁶ et Kurigalzu I^{er},¹⁷ rois kassites du 16^e, de la fin du 15^e et du commencement du 14^e siècle av. J.-C., et dont la valeur littéraire est discutable, on trouve ici un grand nombre de textes provenant de l'époque médio-babylonienne et surtout de l'époque babylonienne tardive, qui sont cependant assez fragmentaires. Quelques-uns se réfèrent au personnage du souverain kassite Kurigalzu¹⁸ (on ne peut pas déterminer s'il s'agit de Kurigalzu I^{er} ou Kurigalzu II), d'autres décrivent les combats de Babylonie avec l'Élam, avec le pays Namri et l'Assyrie du 14^e au 12^e siècles av. J.-C., se référant peut-être de nouveau au personnage de Kurigalzu II;¹⁹ mais on y rencontre aussi Nazimuruttaš,²⁰ Kaštiliaš IV(?), Burnaburiaš II(?)²¹ et notamment Adad-šuma-usur.²² Ce ne sont cependant là que de simples noms dépourvus de tous traits individuels, qui surgissent de ces textes fragmentaires.

Nous sommes relativement beaucoup mieux informés par les textes littéraires et par d'autres textes qui sont entrés dans la tradition littéraire (si l'un des soi-disant « textes sur Kedorlaomer »²³ conservés de l'époque babylonienne tardive fait bien partie de la correspondance diplomatique kassite-élamite²⁴ et n'est pas en fait un texte épique) sur le conflit entre la Babylonie et l'Élam, qui a abouti à la chute de la dynastie kassite, remplacée par la deuxième dynastie d'Isin. C'est surtout le personnage de Nebukadnezar I^{er}, son quatrième souverain, qui se distingue par ses gestes.²⁵ Celui-ci à la tête de l'expédition victorieuse contre l'Élam avait regagné la statue sacrée du dieu Marduk et l'avait rendue à Babylone. Il avait gagné ainsi le dévouement des prêtres de Marduk et sa

¹² Lewis 1980 ; Westenholz 1997 : 36–49.

¹³ Westenholz 1997 : 263–368.

¹⁴ Livingstone 1989 : 64–66, 29.

¹⁵ Longman 1991 : 83–91.

¹⁶ Rawlinson – Pinches 1880 : 33 ; Thompson 1930 : Pl. 36, Rm. 505.

¹⁷ Nies – Keiser 1920 : 50–51, Pl. XXII, No. 33 ; Gadd 1921 : Pl. 6. –7.

¹⁸ Finkel 1983 ; Sommerfeld 1985.

¹⁹ Grayson 1975: 47–55.

²⁰ Legrain 1922 : 97–99 No. 69., Pl. XXVII ; Brinkman 1976 : 282–283, 385, K. 11536, VAT 11245.

²¹ Lambert 1960 : 296–297, Pl. 12 ; Brinkman 1976 : 117, DŠ 1005.

²² Grayson 1975: 56–77.

²³ Pinches 1897 ; Jeremias 1916 ; Lambert 1994.

²⁴ van Dijk 1986.

²⁵ Frame 1995 : 11–35.

propre glorification dans les textes littéraires (notamment *Épopée de Nebukadnezar*,²⁶ *Autobiographie fictive de Nebukadnezar*,²⁷ textes bilingues suméro-akkadiens de caractère autobiographique²⁸) qui ont été transmis au moins jusqu'au septième siècle av. J.-C. Fut ainsi conservé un souvenir de ces événements éminents dans la vie religieuse de la Mésopotamie ancienne, à savoir la captivité élamite de Marduk et son retour triomphal à Babylone, pour cinq cents longues années et peut-être encore plus longtemps.

Nous avons mentionné plus haut la tradition assyrienne, relativement consistante, des textes historiques littéraires concentrés autour des rois assyriens du 14^e au 7^e siècles av. J.-C. Elle s'ouvre magnifiquement par deux poèmes moyen-assyriens : l'épopée d'Adad-nārārī I^{er}²⁹ et surtout la vaste épopée de Tukultī-Ninurta I^{er}³⁰ comptant plusieurs centaines de vers. Toutes les deux racontent les conflits et les luttes entre l'Assyrie et la Babylonie kassite (les adversaires des Assyriens sont les rois kassites Nazimuruttaš et Kaštiliaš IV). Elles cherchent et expliquent leurs causes, trouvant toute faute, sans équivoque bien sûr, dans le camp des Babyloniens, dans la perfidie de leurs rois, suscitant la colère des dieux mésopotamiens qui ont ainsi couru au secours des souverains d'Aššur. On ne peut pas douter de la valeur historique des actions d'Adad-nārārī I^{er} et de Tukultī-Ninurta I^{er} et c'est pourquoi on ne s'étonne pas de l'incorporation de ces personnages dans la tradition littéraire.³¹ Il est plus étonnant que Erība-Adad II et Aššurnasirpal I^{er}, des rois moins importants de l'époque médio-assyrienne (11^e siècle av. J.-C.) y aient été également incorporés.³²

Les succès militaires de la politique d'expansion assyrienne à la fin du II^e et au commencement du I^{er} millénaire av. J.-C., pendant le règne de Tiglatpilesar I^{er} (12^e-11^e siècle av. J.-C.), Aššurnasirpal II et Salmanassar III (9^e siècle av. J.-C.), ont trouvé leur écho dans de courts textes au caractère hymno-épique célébrant les exploits guerriers des souverains mentionnés,³³ exécutés au cours de leurs expéditions de conquête dans des régions plus ou moins éloignées, situées à l'ouest, au nord et au nord-est de l'Assyrie. Étant sous la dépendance des inscriptions royales officielles, ces textes n'apportent aucune innovation du point de vue littéraire (à l'exception du texte sur « le chasseur »³⁴).

La tradition littéraire historique assyrienne s'achève, logiquement, sur les personnages des souverains de la dynastie des Sargonides des 8^e et 7^e siècles av. J.-C., Sargon II et Aššurbanipal, dont les luttes avec Élam sont racontées dans les

²⁶ Winckler 1893–94 : 72 ; King 1901 : Pl. 48.

²⁷ Rawlinson – Smith 1870 : 38 No. 2 ; Tadmor 1958 : 137–139.

²⁸ Lambert 1967 ; Lambert 1974 ; Rawlinson – Pinches 1891 : 20 No. 1 ; Meek 1918–19 : Ki. 1904-10-9, 96.

²⁹ Schroeder 1922 : 143 ; Ebeling 1920–23 : 260 ; Borger 1954–56 ; Weidner 1963.

³⁰ Machinist 1978.

³¹ Voir aussi : Lambert 1976.

³² King 1914 : 15–16.

³³ Hurowitz – Westenholz 1990 ; Ebeling 1949 ; Cogan 1983 ; Ebeling 1953 : 64 ; Prosecký 2001 ; Gurney – Finkelstein 1957 : 43 ; Lambert 1961 ; voir aussi : Livingstone 1989 : 44–47, no. 17 ; Grayson 1996 : A.O.102.17.

³⁴ Ebeling 1949.

fragments, récemment publiés, de textes épiques jusqu'à présent inconnus ou peu connus.³⁵ Par la Syrie du nord, l'Anatolie de l'est et l'Iran du sud-ouest, l'orientation des textes littéraires transmis s'est déplacée en une courbe grandiose sur la Babylonie, à l'endroit où elle était originellement fixée. Car le texte littéraire appelé « le péché de Sargon »,³⁶ dans lequel se trouvent les noms de Sargon II, Sennachérib et Assarhaddon, traite, pareillement aux textes épiques médio-assyriens, du problème délicat des relations mutuelles entre l'Assyrie et la Babylonie, refusant cette fois toute solution drastique et violente et préférant la conciliation.

Mais la force a prévalu et l'hégémonie de l'empire assyrien a cédé la place à l'hégémonie de l'empire néo-babylonien. Quatre souverains de la dynastie chaldéenne ont laissé leurs marques dans la tradition littéraire babylonienne. Les noms de Nabopolassar, Nebukadnezar II, peut-être, et Amēl-Marduk, se trouvent dans les fragments des textes épiques de l'époque babylonienne tardive qui reflètent les événements du temps de leur accession au trône et de la consolidation de leur pouvoir.³⁷ Le dernier roi de la dynastie chaldéenne, Nabonide, a laissé beaucoup d'inscriptions; quelques-unes manifestent leurs aspirations littéraires et quelquefois elles sont considérées comme de textes littéraires³⁸ (« l'autobiographie de la mère de Nabonide », Adad-guppi, sur les stèles provenant de Harrān,³⁹ « l'autobiographie de Nabonide » sur la stèle de Babylone⁴⁰), mais, au sens strict du mot, elles ne le sont pas. Néanmoins, le personnage de ce dernier souverain babylonien est entré dans la tradition littéraire avec le « pamphlet contre Nabonide »,⁴¹ texte provenant de l'époque de la domination perse sur le Babylone, attaque haineuse des prêtres babyloniens, contenant, dans la condamnation de Nabonide et la glorification de Cyrus, l'apologie des adversaires du dernier représentant de la dernière dynastie royale de la Mésopotamie ancienne.

Bibliographie

BEAULIEU, P. A.

1993 « The Historical Background of the Uruk Prophecy » in M. E. Cohen, D. C. Snell, D. B. Weisberg (edd.), *The Tablet and the Scroll. Near Eastern Studies in Honor of William W. Hallo*. Bethesda, Maryland : CDL Press, 41–52.

BIGGS, R. D.

1987 « Babylonian Prophecies, Astrology, and a New Source for “Prophecy Text B” » in: F. Rochberg-Halton (ed.), *Language, Literature, and History: Philological and Historical Studies presented to Erica Reiner*. New Haven,

³⁵ Livingstone 1989 : 47–53, 67–68.

³⁶ Tadmor – Landsberger – Parpola 1989.

³⁷ Grayson 1975 : 78–97.

³⁸ Reiner 1979 : 178–179 ; Röllig 1987–90 : 54 ; Longman 1991 : 97–103, 225–228.

³⁹ Gadd 1958 ; Landsberger 1947.

⁴⁰ Langdon 1912 : 53–57, 270–289.

⁴¹ Smith 1924 : 83–91, Pl. V–X ; Landsberger – Bauer 1927.

Connecticut : American Oriental Society [American Oriental Series 67], 1–14.

BORGER, R.

1954–56 « Ein Duplikat zu KAH II, Nr. 143 », *Archiv für Orientforschung* 17, 369.

BRINKMAN, J. A.

1976 *Materials and Studies for Kassite History. Volume I. A Catalogue of Cuneiform Sources Pertaining to Specific Monarchs of the Kassite Dynasty*. Chicago : The Oriental Institute of the University of Chicago.

CHARPIN, D.

1997 « La version mariote de l'«insurrection générale contre Narâm-Sîn» » in D. Charpin, J.-M. Durand (edd.), *Recueil d'études à la mémoire de Marie-Thérèse Barrelet*. Paris : Société pour l'étude du Proche-orient ancien [Florilegium marianum III, Mémoires de NABU 4], 9–18.

COGAN, M.

1983 « Ripping open Pregnant Women in Light of an Assyrian Analogue », *Journal of the American Oriental Society* 103, 755–757.

EBELING, E.

1920–23 *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts*. 7. Hft. Leipzig : J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 34].

1949 « Ein Heldenlied auf Tiglatpileser I. und der Anfang einer neuen Version von 'Ištars Höllenfahrt' nach einer Schülertafel aus Assur », *Orientalia* 18, 30–39.

1953 *Literarische Keilschrifttexte aus Assur*. Berlin : Akademie-Verlag.

ELLIS, M. DEJ.

1989 « Observations on Mesopotamian Oracles and Prophetic Texts: Literary and Historiographic Considerations », *Journal of Cuneiform Studies* 41, 127–186.

FINKEL, I. L.

1983 « The Dream of Kurigalzu and the Tablet of Sins », *Anatolian Studies* 33, 75–80.

FRAME, G.

1995 *Rulers of Babylonia. From the Second Dynasty of Isin to the End of Assyrian Domination (1157-612 BC)*. Toronto – Buffalo – London : University of Toronto Press [The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Babylonian Periods Volume 2].

GADD, C. J.

1921 *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*. Part 36. London : British Museum.

1958 « The Harran Inscriptions of Nabonidus », *Anatolian Studies* 8, 35–92.

- GLASSNER, J.-J.
 1986 *La chute d'Akkadé. L'événement et sa mémoire*. Berlin : Dietrich Reimer Verlag [Berliner Beiträge zum Vorderen Orient 5].
- GOLDSTEIN, J. A.
 1988 « The Historical Setting of the Uruk Prophecy », *Journal of Near Eastern Studies* 47, 43–46.
- GRAYSON, A. K.
 1975 *Babylonian Historical-Literary Texts*. Toronto and Buffalo : University of Toronto Press [Toronto Semitic Texts and Studies 3].
 1980 « Histories and Historians of the Ancient Near East: Assyria and Babylonia », *Orientalia* 49, 140–194.
 1996 *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC II (858-745 BC)*. Toronto : Toronto University Press [The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Assyrian Period 3].
- GÜNBATTI, C.
 1997 « Kültepe'den Akadlı Sargon'a âit bir tablet » in H. Ertem *et al.* (ed.), *Emin Bilgiç Anı Kitabı*. Ankara : Ankara Üniversitesi Basımevi [Archivum Anatolicum 3], 131–155.
- GURNEY O. R. – FINKELSTEIN J. J.
 1957 *The Sultantepe Tablets I*. London : British Institute of Archaeology at Ankara [Occasional Publications of the British Institute of Archaeology at Ankara No. 3].
- HUROWITZ, V. – WESTENHOLZ, J. G.
 1990 « LKA 63: A Heroic Poem in Celebration of Tiglath-Pileser I's Musru-Qumanu Campaign », *Journal of Cuneiform Studies* 42, 1–49.
- JEREMIAS, A.
 1916 « Die sogenannten Kedorlaomer-Texte. Sp. III, 2. Sp. 158 + Sp. II, 962. Sp. II, 987 », *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft* 21, 69–97.
- KING, L. W.
 1901 *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*. Part 13. London : British Museum.
 1914 *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets, etc., in the British Museum*. Part 34. London : British Museum.
- LAMBERT, W. G.
 1960 *Babylonian Wisdom Literature*. Oxford : Oxford University Press.
 1961 « The Sultantepe Tablets (continued). VIII. Shalmaneser in Ararat », *Anatolian Studies* 11, 143–158.
 1964 « The Reign of Nebuchadnezzar I: A Turning Point in the History of Ancient Mesopotamian Religion » in W. S. McCullough (ed.), *The Seed of Wisdom. Essays in Honour of T. J. Meek*. Toronto : University of Toronto Press, 3–13.
 1967 « Enmeduranki and Related Matters », *Journal of Cuneiform Studies* 21, 126–138.

- 1974 « The Seed of Kingship » in P. Garelli (ed.), *Le Palais et la Royauté (Archéologie et Civilisation)*. XIX^e RAI Paris, 1971. Paris : Paul Geuthner, 427–440.
- 1976 « Tukulti-Ninurta I and the Assyrian King List », *Iraq* 38, 85–94.
- 1994 « The Fall of the Cassite Dynasty to the Elamites, an Historical Epic » in H. Gasche, M. Tanret, C. Janssen et A. Degraeve (edd.), *Mesopotamian History and Environment. Occasional Publications II. Cinquante-deux réflexions sur le Proche-Orient Ancien offertes en hommage à Léon De Meyer*. Leuven : Peeters [Mesopotamian History and Environment. Occasional Publications II], 67–72.
- LANDSBERGER, B.
- 1947 « Die Basaltstele Nabonids von Eski-Harran » in Ulug Igdemir (ed.), *Halil Edbem Hâtira Kitabı. In Memoriam Halil Edbem*. Cilt: I. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi, [Türk Tarih Kurumu Yayınlarından, 7/05], 115–151.
- LANDSBERGER, B. — BAUER, Th.
- 1927 « Zu neuveröffentlichten Geschichtsquellen der Zeit von Asarhaddon bis Nabonid », *Zeitschrift für Assyriologie* 37, 88–98.
- LANGDON, S.
- 1912 *Die neubabylonischen Königsinschriften*. Leipzig : J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [Vorderasiatische Bibliothek 4].
- LEWIS, B.
- 1980 *The Sargon Legend: A Study of the Akkadian Text and the Tale of the Hero Who Was Exposed at Birth*. Cambridge, MA : American Schools of Oriental Research [American Schools of Oriental Research, Dissertation Series No. 4].
- LIVINGSTONE, A.
- 1989 *Court Poetry and Literary Miscellanea*. Helsinki : University of Helsinki Press [State Archives of Assyria III].
- LONGMAN, T.
- 1991 *Fictional Akkadian Autobiography: A Generic and Comparative Study*. Winona Lake, Indiana : Eisenbrauns.
- MACHINIST, P. B.
- 1978 *The Epic of Tukulti-Ninurta I. A Study in Middle Assyrian Literature*. Ph.D. Dissertation, Yale University.
- MEEK, T. J.
- 1918–19 « Some Bilingual Religious Texts », *The American Journal of Semitic Languages and Literatures* 35, 134.
- NIES, J. B. — KEISER, C. E.
- 1920 *Historical, Religious and Economic Texts and Antiquities*. New Haven : Yale University Press [Babylonian Inscriptions in the Collection of James B. Nies – Vol. II].

- PINCHES, T. G.
 1897 « Certain Inscriptions and Records Referring to Babylonia and Elam and their Rulers, etc. », *Journal of the Transactions of the Victoria Institute* 29, 43 et suiv.
- PROSECKÝ, J.
 2001 « A Hymn Glorifying Ashurnasirpal II », *Archiv Orientální* 69, 427–436.
- RAWLINSON, H. C. – PINCHES, T. G.
 1880 *A Selection from the Miscellaneous Inscriptions of Assyria and Babylonia*. London : British Museum [The Cuneiform Inscriptions of Western Asia. Vol. V].
 1891 *A Selection from the Miscellaneous Inscriptions of Assyria*. London : British Museum [The Cuneiform Inscriptions of Western Asia. Vol. IV], Second Edition.
- RAWLINSON, H. C. – SMITH, G.
 1870 *A Selection from the Miscellaneous Inscriptions of Assyria*. London : British Museum [The Cuneiform Inscriptions of Western Asia. Vol. III].
- REINER, E.
 1979 « Die akkadische Literatur » in W. Röllig (ed.), *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft. Altorientalische Literaturen*. Wiesbaden : Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion, 178–179.
- RÖLLIG, W.
 1987–90 « Literatur » in D. O. Edzard (ed.), *Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen Archäologie*. Band VII. Berlin – New York : Walter de Gruyter, 48–66.
- SCHROEDER, O.
 1922 *Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts*. 2. Hft. Leipzig : J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung [Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-Gesellschaft 37].
- SMITH S.
 1924 *Babylonian Historical Texts Relating to the Capture and Downfall of Babylone*. London : Methuen.
- SOMMERFELD, W.
 1985 « Der Kurigalzu-Text MAH 15922 », *Archiv für Orientforschung* 32, 1–22.
- TADMOR, H.
 1958 « Historical Implications of the Correct Rendering of Akkadian *dāku* », *Journal of Near Eastern Studies* 17, 137–139.
- TADMOR, H. — LANDSBERGER, B. — PARPOLA, S.
 1989 « The Sin of Sargon and Sennacherib's Last Will », *State Archives of Assyria, Bulletin* 3, 1–51.

- THOMPSON, R. C.
1930 *The Epic of Gilgamesh. Text, Transliteration, and Notes.* Oxford : Clarendon Press.
- TINNEY, S.
1995 « A New Look at Naram-Sin and the “Great Rebellion” », *Journal of Cuneiform Studies* 47, 1–14.
- VAN DIJK, J.
1986 « Die dynastischen Heiraten zwischen Kassiten und Elamern: eine verhängnisvolle Politik », *Orientalia* 55, 159–170.
- VANDERKAM, J. C.
1995 « Prophecy and Apocalypics in the Ancient Near East » in J. M. Sasson (ed.), *Civilizations of the Ancient Near East*. Volume III. New York : Hendrickson Publishers, 2083–2094.
- VANSTIPHOUT, H. L. J.
1998 « Comparative Notes on *Šar tambari* » in H. Erkanal, V. Donbaz, A. Uguroglu (edd.), *XXXIV^{ème} Rencontre Assyriologique Internationale — XXXIV. Uluslararası Assirioloji Kongresi*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi [Türk Tarih Kurumu Yayınları XXVI. Dizi — Sa. 3], 573–589.
- WEIDNER, E.
1963 « Assyrische Epen über die Kassiten-Kämpfe » *Archiv für Orientforschung* 20, 113–116.
- WESTENHOLZ, J. G.
1993 « Writing for Posterity. Naram-Sin and Enmerkar » in A. F. Rainey, A. Kempinski, M. Sigrist, D. Ussishkin (edd.), *Kinattutu ša dūrāti. Raphael Kutscher Memorial Volume. Journal of the Institute of Archaeology of Tel Aviv University*, Tel Aviv : Institute of Archaeology of Tel Aviv University [Occasional Publications 1.], 205–218.
1997 *Legends of the Kings of Akkade. The Texts*. Winona Lake, Indiana : Eisenbrauns [Mesopotamian Civilizations 7].
- WINCKLER, H.
1893–94 *Sammlung von Keilschrifttexten. II. Texte verschiedenen Inhalts*. Leipzig : Verlag von Eduard Pfeiffer.

Les recherches archéologiques de Bedřich Hrozný au Proche Orient

Nea Nováková

L'assyriologie a été fondée relativement tard à l'Université Charles de Prague. Ce n'est qu'en 1919, après la naissance de la Tchécoslovaquie en octobre 1918, que la gestion du Département d'Assyriologie et d'Histoire Orientale Ancienne a été confiée à Bedřich Hrozný. Jusqu'à ce moment-là Bedřich Hrozný étudiait et travaillait à Vienne.

Bien qu'il fût philologue avant tout, il voulait développer le nouveau département dans tous les domaines. C'est pour cette raison qu'il s'efforça de réaliser une expédition archéologique au Proche Orient.

Ce ne fut pas facile de rassembler les moyens financiers nécessaires pour faire des fouilles, mais certains crédits lui furent accordés, notamment à l'initiative du Président de la République et d'autres institutions, ainsi que de personnes privées. Ces moyens lui permirent de réaliser en 1924–1925 des expéditions en trois endroits du Proche Orient.

Malheureusement, on ne peut suivre le cours et les résultats de ces fouilles que par la lecture des quatre journaux personnels de Bedřich Hrozný et de quelques articles de vulgarisation, sous sa plume, dans *Národní listy* ou dans autres revues. Une exception est constituée par ses deux rapports préliminaires sur les fouilles à Kültepe publiés dans la *Revue Archéologique* XXV¹ et dans *Syria* VIII².

Son voyage au Proche Orient commença au printemps 1924, quand il partit au Liban et en Syrie. Il s'adressa aux gouvernements syrien et turc en même temps, pour obtenir la permission d'effectuer des recherches archéologiques. Il ne reçut finalement de réponse que de la part de Beyrouth qui lui proposa la colline près du petit village de Sheikh Saad dans le Hauran, au sud de Damas. Déjà auparavant, on y avait trouvé la statue d'un lion « de style hittite » et dans le sanctuaire dit de Job situé au sommet du tell, « une pierre miraculeuse » – un monolithe de basalte portant une inscription du Pharaon égyptien Ramsès II.

Il était seul quand il commença les fouilles sur ce tell; un architecte de Prague, Jaroslav Cukr, le rejoignit plus tard. Bedřich Hrozný embaucha des travailleurs et traça des tranchées. Des sondages menaient parallèlement du nord au sud et de l'ouest à l'est. Cependant, la direction originale de certaines tranchées devait être changée en cours des fouilles.

Au sommet de la colline, Bedřich Hrozný mit au jour les fondations d'édifices bâtis de grandes pierres, « *probablement un palais de la fin du deuxième millénaire et du commencement du premier millénaire avant notre ère* »³ et les restes de bâtiments et de murs grecs ou gréco-romains. Des statues romaines, d'un style typique pour le Hauran et datant des deuxième et troisième siècles de notre ère, furent trouvées

¹ Hrozný 1926a.

² Hrozný 1927b.

³ Hrozný 1924b.

près de la rampe montant vers le sommet. Jan Bouzek⁴ a constaté que la symétrie et la frontalité sont des traits caractéristiques de ces statues. L'anatomie des figures n'est pas très bonne et la draperie ne respecte pas la taille. En ce qui concerne leur iconographie, on peut les attribuer à Victoire, Athènes et Héraclès surtout. Victoire est habituellement dressée dans un *peplos*, Héraclès dans une peau de lion. Le matériau – une pierre noire, très dure – forçait les sculpteurs à faire les statues d'une façon sommaire et raide. Selon l'opinion de Jan Bouzek, le fait que les grandes statues soient des copies faites d'après les petites figurines en bronze est la principale cause de cette simplification.

Outre ces statues, on a aussi trouvé un certain nombre d'inscriptions funéraires grecques et des fragments d'inscriptions en phénicien.⁵

Bedřich Hrozný fit aussi à Sheikh Saad une découverte très importante à son avis : sous le pavement de briques, il trouva trois greniers qui contenaient quelques corbeilles de blé presque complètement carbonisé. Il a envoyé ces grains à Prague pour une analyse en laboratoire afin de déterminer les espèces de céréales.⁶ Quant à l'âge du blé, Bedřich Hrozný pensait qu'il provenait du XIII^e siècle av. J.-C.

Malgré les bons résultats de la première campagne à Sheikh Saad, Bedřich Hrozný ne parvint pas à continuer ses recherches. Il quitta la colline en mai 1924, en pensant y retourner en automne et prolonger les fouilles plusieurs années.⁷

Cependant, dès l'été 1924, il visitait déjà la Turquie et tâchait d'obtenir la permission de fouiller la colline de Kültepe. Mais à ce moment-là, il rencontra des difficultés insurmontables auprès des autorités de Césarée (Kayseri). C'est pourquoi il retourna en Syrie et y visita un grand nombre de tells dans le nord et dans la partie de la Mésopotamie sous contrôle français, afin d'examiner les endroits qui pourraient se prêter à des nouvelles fouilles. La plus favorable pour une expédition prochaine lui sembla être la colline de Tell Erfad, qui n'était éloignée d'Alep que de 35 km au nord. Par sa position géographique (sur la route vers l'Anatolie) et sa grande dimension, par l'analyse étymologique de son nom même, elle promettait de recouvrir l'ancienne ville d'Arpad, connue comme la capitale de l'état amorhéen du Bit Agusi.

À Tell Erfad, Bedřich Hrozný poursuivit ses recherches en deux étapes – en automne 1924 et au printemps 1925. Au cours de ses travaux, il procéda de la même façon qu'à Sheikh Saad auparavant. Il divisa les ouvriers en plusieurs groupes et les fit creuser en divers points de la colline. À Tell Erfad, Bedřich Hrozný ne commença pas à fouiller au sommet de la colline, mais plutôt sur la pente. Il traça d'abord six tranchées sur le côté sud, allant du sud au nord approximativement. Mais les tranchées sud III, IV et V ne devaient jamais être creusées. Sur le côté occidental, il commença à ouvrir une tranchée « ouest », et

⁴ Bouzek 1999 : 7–19.

⁵ Elles sont cataloguées par Radislav Hošek et Stanislav Segert dans la publication récente, cf. Bouzek 1999.

⁶ On ne connaît malheureusement pas l'opinion de Professeur Němec, spécialiste de l'Institut de Physiologie des Plantes de l'Université Charles.

⁷ Voir son article dans Národní listy, Hrozný 1924a.

au nord-est du tell une tranchée « nord I » et plus tard « nord II ». Enfin, il entreprit des fouilles sur la pente est, où il atteignit une porte et des fortifications de la ville.⁸ Voyant cependant que les travaux sur les fortifications prenaient trop de temps et occupaient beaucoup de main d'œuvre, il continua finalement dans la partie centrale (où se rapprochaient les tranchées ouest, ouest-centre, sud I et sud II) et où commençaient à apparaître les principaux bâtiments municipaux.⁹

En considérant la très courte période de temps que Bedřich Hrozný a pu consacrer aux fouilles de Tell Erfad (du 6 octobre au 27 novembre 1924 et du 18 avril au 26 mai 1925), on ne peut qu'être surpris par la surface explorée et par l'abondance des trouvailles. Mais cette ampleur et cette hâte se manifestent négativement dans le fait que Bedřich Hrozný ne suivait pas soigneusement les différentes couches archéologiques et qu'il n'a réussi à enregistrer que les seuls vestiges architecturaux les plus importants – murailles, restes des bâtiments, colonnes. Une telle méthode ne permet cependant pas de déterminer l'origine de beaucoup de trouvailles qui ne furent pas stratigraphiées. La seule précision qui les accompagnait était l'indication de la tranchée où ces objets avaient été trouvés et leur profondeur à partir de la surface.

Il n'existe, sous la plume de Bedřich Hrozný, qu'un seul article sur l'expédition tchécoslovaque en Syrie. Ce n'est qu'un article d'information générale dans le *Central European Observer*.¹⁰ Pour Tell Erfad, cette situation est atténuée par le fait qu'en 1956 et 1960, la colline fut fouillée de nouveau sous la direction de l'archéologue anglaise Marjory V. Seton-Williams, qui a déterminé les couches archéologiques et a fixé leur chronologie. C'est à l'aide de ses deux rapports préliminaires publiés dans *Iraq* XXIII (1961) et XXIX (1967) qu'on a pu publier quelques petits objets qui formaient – outre ceux de Kültepe – la base de la collection de Bedřich Hrozný.¹¹

Malheureusement, en décembre 1969, le château de Benešov sur Ploučnice, au nord de la Bohême, où la collection Hrozný (outre les tablettes cappadociennes) était déposée, fut la proie d'un incendie et une grande partie des objets furent détruits ou endommagés. À la suite de cet accident funeste, un grand nombre d'objets en verre, en céramique, des lampes et des cachets furent irrémédiablement perdus, tandis que les poids de tisserands, les objets en os, les bronzes et les monnaies purent survivre à la catastrophe presque sans perte.

Par bonheur, une partie de la collection, les terres cuites de Tell Erfad, avait déjà été traitée avant l'incendie.¹² À l'origine, le nombre total des terres cuites

⁸ B. Hrozný n'a pas réussi à trouver la porte municipale; ce n'est que l'expédition anglaise qui, plus tard, l'a découverte plus au nord; cf. Seton-Williams 1961 : 80–81, pls. XXXIVb, XXXV et Seton-Williams 1967 : 19–21, pls. VII, VIII, IXb.

⁹ La tranchée « ouest » change sa direction vers le sud et on trouve dans le journal personnel une nouvelle tranchée « centre-ouest » ou « ouest-centre » qui était en fait sa suite.

¹⁰ Hrozný 1926b.

¹¹ Cette collection se trouve maintenant au Département Oriental de la Galerie Nationale de Prague, dans le Musée Bedřich Hrozný à Lysá nad Labem (sur Elbe) et dans le Musée Náprstek du Musée National de Prague.

¹² Nováková 1971.

était de 389 pièces; après l'incendie 145 pièces furent perdues et 6 pièces cassées à nouveau.

D'après M. V. Seton-Williams, la stratigraphie des couches montre une occupation du site depuis le chalcolithique (V^e–IV^e millénaires avant notre ère – al-Ubaid, Halaf) jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Toutefois, nous pouvons supposer que Tell Erfad contenait probablement des couches plus anciennes. La recherche sur les collines des environs de Tell Erfad, dirigée en octobre 1977 par John Matters, de l'Institut Archéologique de Londres, a montré que la plupart des tells habités dataient du néolithique¹³.

Enfin, en 1925, put se réaliser l'expédition que Bedřich Hrozný souhaitait entreprendre à Kültepe, à 21 kilomètres au nord-ouest de la ville moderne de Kayseri. La mauvaise situation climatique qui provoquait la malaria et les conditions difficiles de la vie quotidienne dans le village Kara Höyük au pied de la colline, tout cela avait été la cause de la perte de force et de courage des premiers fouilleurs (E. Chantre, H. Grothe, H. Winckler) à Kültepe. Néanmoins, le témoignage de deux milles tablettes cappadociennes, qui ramenaient toujours les chercheurs dans les environs de Kültepe, a quand même poussé Bedřich Hrozný à passer là un séjour désagréable et difficile de plusieurs mois (du 21 juin au 17 juillet et du 30 août au 19 septembre).

Bedřich Hrozný a commencé les fouilles sur la colline dans la partie centrale; il écrit dans son rapport sur les fouilles à Kültepe¹⁴ : « *Tandis que MM. Chantre et Winckler ont creusé particulièrement sur la périphérie du Kultépé ..., notre attention a été attirée par un tertre qui s'élève au milieu de la colline principale.* »¹⁵ Bedřich Hrozný continue plus loin : « *En attaquant ce tertre par trois tranchées, nous avons trouvé assez vite des murs énormes... Ces murs, qui avaient une épaisseur de 1m 50 à 2m 30, étaient d'un caractère tout à fait spécial, étant construits avec de grands blocs de pierre d'origine volcanique, particulièrement d'andésite, grossièrement taillés, mélangés avec des briques crues ou peut être seulement peu cuites.* » La surface des blocs d'andésite et des briques avait été vitrifiée par l'incendie. Selon l'avis de Bedřich Hrozný, ce fait ne fut pas causé par une action volcanique; il constate que « *le Kultépé n'est pas un cratère (Chantre, Mission en Cappadoce, p. 78), mais un tell régulier et les élévations sur les bords ne sont naturellement que les remparts de la ville antique.* » Aussi les couches archéologiques étaient à Kültepe « *tout à fait distinctes* » et « *les murs ne portaient aucune trace de bouleversement volcanique* ». ¹⁶ Ces mots de Bedřich Hrozný sont une réaction contre Hugo Winckler, qui avait écrit « *Es ist kaum möglich in dem aus reinen Erdmassen bestehenden Hügel bestimmte Schichten festzustellen, es ist alles durcheinander gesunken* ». ¹⁷

Le placement et la description du bâtiment fouillé suggère que Bedřich Hrozný a découvert probablement une partie du palais (62 m sur 58 m). Le bâtiment était orienté presque exactement d'après les quatre points cardinaux et

¹³ Matters 1978.

¹⁴ Hrozný 1927b.

¹⁵ Cf. Özgüç 1950 : 115 « Die Erhöhung von der Hrozný schreibt, dass sie im Mittelpunkt des Hügels befinde, ist in Wirklichkeit etwas nach der Nordseite hin zu situieren. »

¹⁶ Özgüç 1950 : 3.

¹⁷ Winckler 1906.

les chambres étaient groupées de trois côtés autour d'une cour centrale pavée. Bedřich Hrozný pensait que, plus tard, vraisemblablement pendant la période gréco-romaine, on avait bâti dans cette cour des petites maisons. L'édifice central était construit sur une puissante terrasse (6 m) « faite de briques, de pierres et de terre, et maintenue par des murs en pierres et briques ».¹⁸

Pendant les fouilles du tell, on trouva de la céramique, des poids, des fusaioles, des couteaux, etc., et aussi « quelques fragments de reliefs et de sculptures, par exemple celui d'un très ancien relief, représentant les pieds d'une personne avec des souliers à bout relevé, qui a été trouvé par nous comme pierre de construction dans un mur du château. »¹⁹ En ce qui concerne ce relief, Jana Součková²⁰ a remarqué : « Si le fragment du relief ... était utilisé dans le palais comme un pierre de construction, (le bâtiment) devrait être plus récent. Il peut plus probablement provenir du 8^e au 7^e siècles av. n. è., quand Kültepe était habité par les Phrygiens. » En décrivant les fouilles de la citadelle de Kültepe, Cécile Michel²¹ date ce palais du nouvel Empire hittite (les niveaux 5 et 4, XI^e–IX^e siècle).

B. Hrozný savait qu'il n'avait découvert qu'une petite partie de l'édifice central²² et il était persuadé que c'était une cause de l'absence des tablettes sur le tell. Il écrivit :²³ « ... il est très probable qu'on trouvera aussi un jour des archives au Kultépé, dans l'intérieur de la ville même. »

Les recherches suivantes à Kültépé, qui ont été réalisées par les archéologues turcs,²⁴ ont prouvé que le tell était habité depuis la seconde moitié du troisième millénaire. La citadelle fortifiée se trouvait à une hauteur de 20 m, couvrant un espace de 500 m de diamètre. Outre le palais de l'époque néo-hittite, on a dégagé dans des niveaux inférieurs deux autres palais (un qui contenait 60 pièces sur une superficie de 11.000 mètres carrés), datés du XX^e au XVIII^e siècles avant J.-C. Jusqu'à présent, on n'y a trouvé que 39 tablettes paléo-assyriennes, les archives ayant peut-être été transportées autre part avant l'incendie.²⁵

Le succès de Bedřich Hrozný à Kültepe fut complet quand il réalisa que les tablettes assyriennes ne provenaient pas de la colline même, mais qu'elles venaient d'un proche entourage. Sur le champ Haci (Hadji) Mehmed (52 par 32 m), placé au nord-est de la colline, Bedřich Hrozný trouva des traces des fouilles clandestines des villageois. Il remarqua aussi que, non seulement ce champ-ci, mais aussi tous les champs voisins étaient surélevés de 1,50 m à 2 m par rapport à la plaine.

¹⁸ Hrozný 1927 : 4–5 « Malgré l'importance évidente de cette construction hittite, nous n'avons trouvé à l'intérieur qu'assez peu d'objets de valeur. Cet édifice se trouve dans les couches tout à fait supérieures ... Il est tout à fait naturel que tout objet précieux de cet édifice ait été ... détruit ou ait disparu. »

¹⁹ Hrozný 1927 : 5.

²⁰ Součková 1979 : 14.

²¹ Michel 2001 : 26.

²² Hrozný 1927 : 4 « Nous n'avons pu creuser dans la colline centrale du Kultépé que jusqu'à la profondeur de 3 à 5 m; en deux endroits seulement nos tranchées étaient profondes d'à peu près de 8 m. »

²³ Hrozný 1927 : 12.

²⁴ Tahsin Özgüç, K. Emre.

²⁵ Michel 2001 : 27.

Bedřich Hrozný pensa d'abord qu'il trouverait au champ de Hacı Mehmed des dépôts de tablettes cachés, parce que les villageois disaient qu'ils n'avaient jamais trouvé de murs de bâtiments à cet endroit. Mais au contraire, Bedřich Hrozný découvrit assez vite des murs bâtis de briques crues, de la céramique typique, et d'autres vestiges d'habitation (des poids, des fusaïoles, des couteaux, des pointes de flèches), et surtout des « nids » de tablettes avec des inscriptions paléo-assyriennes. Les tablettes étaient placées dans des pièces spéciales dans les maisons privées, pour la plupart dans des vases.

Bedřich Hrozný fit aussi des sondages dans quatre champs voisins et dans deux champs situés plus loin au sud-est. Dans le champ de Mehmed Aga, immédiatement au nord-ouest du champ Hacı Mehmed, on a trouvé par exemple la fameuse archive de Lâqipum (à peu près 80 textes).

Dans son « Rapport préliminaire sur les fouilles à Kültepe », Bedřich Hrozný finit avec ces mots (Hrozný 1927 : 11) : « *Un des problèmes du Kultépé est résolu : la place des fouilles clandestines des villageois est trouvée, mais les fouilles au Kultépé et dans ses environs ne sont pas finies; dans l'intérêt de la science il faudra les reprendre plus tard avec des moyens plus importants que ceux que nous disposions.* » Comme nous savons, c'est seulement après vingt trois années que les archéologues turcs ont pu lancer leurs propres recherches.

Environ mille tablettes trouvées par Bedřich Hrozný furent transportées au musée d'Istanbul. Bedřich Hrozný a lui-même préparé leur édition, qui a paru seulement en 1952 (ICK I) peu de temps avant sa mort. Et c'est Lubor Matouš qui a publié en 1962 le deuxième tome, ICK II.

L'histoire de l'expédition tchécoslovaque au Proche Orient et le résultat de ces fouilles ont été présentés au grand public par Bedřich Hrozný sous la forme de nombreux articles de journaux, de conférences et dans un livre populaire, très attachant, paru en 1927 avec de nombreuses illustrations sous le titre « V říši půlměsíce » (Dans l'Empire du Croissant).

Une partie des tablettes cappadociennes provenant de l'expédition tchécoslovaque en 1925 se trouve à Prague (400 pièces environ). Après des dizaines d'années, ces tablettes ont été publiées par Lubor Matouš²⁶, Karl Hecker et Guido Kryszat²⁷. Un CD ROM avec les tablettes digitalisées, traitées dans la publication de K. Hecker – Kryszat – Matouš,²⁸ et un autre CD ROM avec les copies des journaux personnels de Bedřich Hrozný²⁹ sont en préparation.

Bibliographie

- BOHÁČ, L. – BOUZEK, J. – GRACE, V.
1997 « Hellenistic and Roman Finds from Bedřich Hrozný's Excavations at Tell Erfad, Syria. Part I–II », *Eirene* 33, 122–157.

²⁶ Matouš – Matoušová-Rajmová 1984.

²⁷ Hecker – Kryszat – Matouš 1998.

²⁸ Fait par Petr Vavroušek.

²⁹ En tchèque, Petr Vavroušek – Nea Nováková.

- 1999 « Hellenistic and Roman Finds from Bedřich Hrozný's Excavations at Tell Erfad, Syria. Part III », *Eirene* 35, 47–60.
- BOUZEK, J.
 1991 « La Sculpture Romaine des Fouilles de Bedřich Hrozný à Sheikh Sa'ad », *Travaux du Centre d'Archéologie Méditerranéenne de l'Académie Polonaise des Sciences* 30, *Études et Travaux* XV, 88–92.
 1999 « Roman Sculpture from Syria and Asia Minor in Czech Collections, Part 1 : Hauran: Sheikh Saad » in *Corpus Signorum Imperii Romani, Czech Republic*. Vol. 1, Prague : Karolinum – Charles University Press, 7–19.
- HECKER, K. – KRYSZAT, G. – MATOUŠ, L.
 1998 *Kappadokische Keilschrifttafeln aus den Sammlungen Karlsuniversität Prag*. Praha : Filozofická fakulta Univerzity Karlovy.
- HROZNÝ, B.
 1904 « Keilschrifttexte aus Ta'anek », *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Wien* 50, IV. Abhandlung, 113–122.
 1905 « Der Inschriftenfund von Ta'anek », *Mitteilungen der Österreichischen Vereins für Bibliothekswesen* IX/4, 165–166.
 1906 « Die neugefundenen Keilschrifttexte von Ta'anek », *Akademie der Wissenschaften in Wien* 52, III. Abhandlung, 36–41.
 1924a « První výzkumná výprava čsl. do Orientu », *Národní listy* LXIV/96, 6. 4. 1924, 9.
 1924b « Ve starozákonné zemi Basan », *Národní listy* LXIV/158, 8. 6. 1924, 9.
 1924c « V Kaiserii. I.-II. », *Národní listy* LXIV/220, 10. 8. 1924, 9 et 24. 8. 1924, 9.
 1924d « Z mých potulek Syrii », *Národní listy* LXIV/354, 25. 12. 1924, 10.
 1925 « Do Nového roku. Několik archeologických zbožných přání », *Národní osvobození* II/1, 1. 1. 1925, 6.
 1926a « Rapport Préliminaire sur les Fouilles faites en Cappadoce », *Revue Archéologique* XXV, 194 (aussi *Comptes Rendus – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 162–163.)
 1926b « The First Czechoslovak Excavations in the Near East », *The Central European Observer* IV/29, 16. 7. 1926, 511–512, IV/30, 23. 7. 1926, 527–529.
 1926c « A "Record Office" 4000 Years Old : New Materials for the History of Asia Minor's Earliest Civilisation », *Illustrated London News* CLXIX, October 2, 1926, 600–601.
 1927a *V říši púlmésice. Cesty a výkopy v Turecku*. Praha : Josef R. Vilímek.
 1927b « Rapport Préliminaire sur les Fouilles Tchecoslovaques du Kultépé (1925) », *Syria* VIII, 1–12.
 1927c « Československé výkopy na Kültepe. I.-VI. », *Národní listy* LXVII/57, 27. 2. 1927, 11 ; LXVII/64, 6. 3. 1927, 11 ; LXVII/71, 13. 3. 1927, 11 ; LXVII/85, 27. 3. 1927, 11–12 ; LXVII/92, 3. 4. 1927, 11 ; LXVII/99, 10. 4. 1927, 11.
 1927d « Discoveries in the Land of Job. Relics of Hittite and Greek Art », *Illustrated London News*, June 23, 1927, 1162–1163.
 1930–31 « Les Fouilles tchecoslovaques du Kultépé 1925 », *Bolletino dell'Associazione internazionale degli studi mediterranei* I, 20.
 1952 *Inscriptions Cunéiformes du Kultépé*. Vol. I, Praha : Academia.

- KRUŠINA-ČERNÝ, L.
 1952 « Výzkumy a objevy v zahraničí » *Archeologické rozhledy* IV, 422–424.
 1958 « Notes on Terra-cotta Figurines from Tell Erfad » in: J. Frel (ed.), *Epitymbion Roman Haken*. Praeae : Societatis Archaeologicae Bohemoslovenicae, 109–112.
- MATOUŠ, L.
 1962 *Inscriptions Cunéiformes du Kultépé*. Vol. II, Praha : Academia.
- MATOUŠ, L. – MATOUŠOVÁ-RAJMOVÁ, M.
 1984 *Kappadokische Keilschrifttafeln mit Siegeln. Aus der Sammlungen der Karlsuniversität in Prag*. Prag : Karlsuniversität Prag.
- MATTHEWS, J.
 1978 « Tell Rifa'at 1977 : Preliminary Report of an Archaeological Survey », *Iraq* XL, 119–162.
- MICHEL, C.
 2001 *Correspondance des marchands de Kaniš au début du IIe millénaire avant J.-C.* Paris : Les Éditions du Cerf [Littératures Anciennes du Proche-Orient 19].
- NOVÁKOVÁ, N.
 1966 « Terakota podle Alkáménova Herma » *Zprávy jednoty klasických filologů*, 130–131.
 1971 *Terres Cuites de Tell Erfad*. I-II., Praha : Náprstkovo Muzeum [Anthropological Papers of the Náprstek Museum Prague No. 2].
 1979a « La Statuette en Bronze de Tell Erfad », *Archív Orientální* 47, 100–102.
 1979b « Bedřich Hrozný 1879-1952 », *Lidé a země* 1979, no. 5, 215–219.
- ÖZGÜÇ, T.
 1950 *Kültepe Kazisi Raporu. Ausgrabungen in Kültepe 1948*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi [Türk Tarih Kurumu Yayınlarından V. Seri – No. 10].
 1959 *Kültepe-Kaniš. New Researches at the Center of the Assyrian trade Colonies*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi, [Türk Tarih Kurumu V, No. 19].
 1986 *Kültepe-Kaniš II. Eski Yakındoğu'nun ticaret merkesinde yeni araştırmaları / New Researches at the Trading Center of the Ancient Near East*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi, [Türk Tarih Kurumu V, No. 41].
 1993 « Temples of Kaniš », *Istanbul Mitteilungen* 43, 167–174.
 1999 *Kültepe-Kaniš/Neša Sarayları ve Mabetleri / The Palaces and Temples of Kültepe-Kaniš/Neša*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi, [Türk Tarih Kurumu V, No. 46].
- ÖZGÜÇ, T. – ÖZGÜÇ, N.
 1953 *Kültepe Kazisi Raporu 1949. Ausgrabungen in Kültepe*. Ankara : Türk Tarih Kurumu Basimevi, [Türk Tarih Kurumu Yayınlarından V. Seri – No. 12].

SETON-WILLIAMS, M. V.

- 1961 « Preliminary Report on the Excavations at Tell Rifa'at », *Iraq* XXIII, 68–87.
1967 « The Excavations at Tell Rifa'at, 1964. Second Preliminary Report », *Iraq* XXIX, 16–33.

SOUČKOVÁ, J.

- 1979 *Bedřich Hrozný, Život a dílo*. Katalog výstavy. Praha : Národní muzeum v Praze – Náprstkovo muzeum.

VAVROUŠEK, P.

- 1997 « Digitalizace klínopisných tabulek » in P. Vavroušek (ed.), *Chatraššar 1997. Ročenka Ústavu starého Předního východu Filozofické fakulty Univerzity Karlovy*. Praha : Ústav starého Předního východu, 39–46.
1998 « Digitalisierung von Keilschrifttafeln », *Studia Iranica, Mesopotamica et Anatolica* 3 (1997), 139–145.

WINCKLER, H.

- 1906 « Die im Sommer 1906 in Kleinasien ausgeführten Ausgrabungen », *Litteratur-Zeitung* 9/12, 621–634.

Index

Abda-El, chef amorrite
97, 98

Abi-ešuh, nom personnel
103

al-Abraq, site archéologique
49, 50

Adad-guppi, mère de Nabonid, roi de Babylonie
143

Adad-nārārī I, roi d'Assyrie
142

Adad-šuma-usur, roi kassite
141

Agum II, roi kassite
141

Aitukama, nom personnel
124

Alalah, ville de
100, 101

Alašiya, pays de
119

Alep, ville de
96, 98, 103, 104, 150

Amar-Suen, roi d'Ur
56

Amēl-Marduk, roi de Babylonie
143

Amenhotep III, pharaon égyptien, cf. *Nibmuarea*
123

Amérique centrale
11

Ammi-šaduqa, roi de Babylone
104

Ammištamru II, roi d'Ugarit
125

Amurru, pays de
119, 125

Anam, roi d'Uruk
34, 35

Anatolie
13, 143, 150

Apil-Sîn, roi de Babylone
102, 103

Aplahanda, roi de Karkemiš
96, 97

Arabie
46, 47, 57, 58

Arpachiyah, ville de
24

Arpad, ville de
150

Arzawa, pays de
119

Assarhaddon, roi d'Assyrie
143

Assyria, cf. *Assyrie*
119, 123, 124

Assyrie, cf. *Assyria*
139, 141, 142, 143

Aššurbanipal, roi d'Assyrie
142

Aššurnasirpal I et II, rois d'Assyrie
142

Aššur-uballit, roi d'Assyrie
122

Aziru, nom personnel
121

Babylone
102–104, 139–144

Babylonia (Karaduniaš), cf. *Babylonie*
119, 123

Babylonie (Karduniaš), cf. *Babylonia*
139, 141–143

Bahreïn, île de
43, 60

Bat, site archéologique
49, 50, 55, 56

Batahrum, nom personnel
96

Beltâ, nom personnel
96

Benešov nad Ploučnicí, château et
musée
151

Bet Shemesh, ville de
130, 133

Bilalama, roi d'Ešnunna
97, 98

Bisya, site archéologique
49, 50

Bit Agusi, état de
150

al-Buhais 18, site archéologique
47, 50

Burnaburiaš II, roi kassite
123, 141

Byblos, ville de
97, 119

Chine
11

Cyprus, île de
129

Cyrus, roi akhéménide
143

Çatal Hüyük
79

Damas, ville de, cf. *Damascus*
149

Damascus, ville de, cf. *Damas*
119, 124

Darius, roi akhéménide
99

Dhofar, pays de
47

Dilmun, pays de
59, 60

Dingir-ša₆-ga, nom personnel
111

Dini-Addu, nom personnel
100

Dumuzi, roi mythique d'Uruk
28, 35, 37, 38

Dūr-Sîn, lieu-dit de
114

Ebla, ville de
58, 97

Egypt, cf. *Égypte*
119–121, 123–125, 130, 134

Égypte, cf. *Egypt*
11, 55, 80

El Kowm
78

Elam, pays de
141, 142

Enlile-maba, nom personnel
73

Enmebaragesi, cf. *Mebaragesi*
34

Erība-Adad II, roi d'Assyrie
142

Eridu, ville de
12

Ešnunna, ville de
97, 98

Euphrate
11, 26

Fara, ville de
28, 36

Gilgamesh, roi d'Uruk, cf. *Gilgameš*
33–39

Gilgameš, roi d'Uruk, cf. *Gilgamesh*
28, 140

Girsu, ville de
68, 69, 75

Golfe persique
43, 44

Gudea
97

Gunundidatum, canal d'irrigation
35

Haay, nom personnel
121

Habuz, ville de
111

al-Haddah, site archéologique
47

Hala Sultan Tekke, site archéologique
130

Hamatil, nom personnel
99

Hammu-rabi, roi d'Alep
104

Hammu-rabi, roi de Babylonie
112

Hammu-rabi, roi du Yamhad
104

Haradum, ville de
82

Harrān, ville de
143

Hatti, pays de
119, 124, 125

al-Hawa, site archéologique
97

Hérodote
99, 101

Hili 8, site archéologique
49, 50
Hili 8, tombe 1059
55, 57

Ilān-Šeme'a, nom personnel
35

Indus
11, 54, 58

Iran
43, 50, 52, 59, 143

Isin, ville de
139–141

Istanbul
69, 154

Išar-Lîm, nom personnel
102

Išme-Dagan, nom personnel
102

Ištarān-nâšir, nom personnel
96

Jebel Haqla, montagnes de
50

Kadašman-Enlil, roi de Babylonie
123

- Kalba**, site archéologique
49, 57
- Kamid el-Loz**, site archéologique
130
- Kara Höyük**, village de
152
- Karkemiš**, ville de
96
- Karib'il Watar**, roi d'Arabie
59
- Kaštiliaš IV**, roi kassite
141, 142
- Kayseri**, ville de
150, 152
- Keit Qassim**, site archéologique
52
- Kish**, ville de, cf. *Kiš*
34
- Kiš**, ville de, cf. *Kish*
28, 11
- Ku'ara**, ville de
35
- Kültepe**, site archéologique
149–154
- Kurigalzu I et II**, rois kassites
141
- Kush**, pays de
125
- Lagash**, ville et état, cf. *Lagaš*
36
- Lagaš**, ville et état de, cf. *Lagash*
78
- Larsa**, ville de
112
- Lâ'ûm**, nom personnel
99
- Liban**, pays de
150
- Lîter-šarrussu**, nom personnel
99
- Lugalbanda**, roi mythique d'Uruk
35, 36
- Magan**, pays de
43, 44, 52, 56–61
- Makrân**, pays de
43
- Mannium/Mannu Dan**, roi de Magan
56, 59
- Mannum-kî-Šamaš**, nom personnel
114
- Mari**, ville de
58, 83, 95–99, 101, 103
- Mâšiya**, nom personnel
99
- Maysar**, oase et site archéologique
49
- Mebaragesi**, roi de Kiš, cf. *Enmebaragesi*
34
- Mesannepada**, roi d'Ur
28
- Mesopotamia**, cf. *Mésopotamie*
109, 110, 113, 115, 116, 134
- Mésopotamie**, cf. *Mesopotamia*
7, 11, 12, 16–18, 21, 23, 27, 33, 38, 44–
46, 51, 52, 54, 55, 58, 67, 78, 80, 84–86,
95, 102, 104, 139, 140, 142, 143, 150
- Mittani**, pays de
119, 123
- Mount Nanni**, montagnes de
125
- Muballitat-Šerua**, princesse
assyrienne, reine de Babylonie
124
- Naḫiš-šalmu**, nom personnel
130

Nabium-malik, nom personnel
111

Nabonide, roi de Babylonie
143

Nabopolassar, roi de Babylonie
143

Nadub-'El, seigneur (ENSI₂) de Magan
56, 59

Namri, pays de
141

Nannar, ville de
28

Narām-Sîn, roi d'Agadé
56, 59, 139–141

Nazimuruttaš, roi kassite
141, 142

Nebukadnezar I et II, rois de
Babylonie
139–143

Nibmuarea, pharaon égyptien,
cf. *Amenhotep III*
123

Nidnat-Sîn, nom personnel
114

Nippur, ville de
71, 73, 74

Niqmaddu, roi d'Ugarit
125

Nitocris, reine
99

Nuḫašše, pays de
124

Nuzi, ville de
68

Oman, pays de
43, 50, 52, 57, 59

Pérou
11

Puzriš-Dagan (Drēhem), ville de
71

Qadesh, ville de
119, 130

Qarnî-Lîm, nom personnel
95

Qatna, ville de
124

Ramesses II, pharaon égyptien, cf.
Ramsès II
125

Ramsès II, pharaon égyptien, cf.
Ramesses II
149

Ras's al-Hadd HD-6, HD-10, sites
archéologiques
48–54

Ra's al-Hamra RH-5, RH-6, sites
archéologiques
47, 48, 51

Ra's al-Jinz RJ-1, RJ-2, RJ-6, sites
archéologiques
51–53, 57, 61

Riš-Šamaš, nom personnel
114

Sabium, nom personnel
103

Salmanassar III, roi d'Assyrie
142

Samsu-ditana, roi de Babylonie
96

Samsu-iluna, roi de Babylonie
103

Sarepta, ville de
130

Sargon d'Agadé
15, 16, 67, 139–141

Sargon II, roi d'Assyrie
142, 143

Scandinavie
84

Sennachérib, roi d'Assyrie
143

Sharjah, émirat de
47

Sheikh Saad, site archéologique
149, 150

Shechem, ville de
119

SI.A-a, nom personnel
73

Sîn-iddinam, nom personnel
112

Sîn-ma-ilum, nom personnel
114

Sîn-muštāl, nom personnel
112

Sîn-nādin-šumim, nom personnel
114

Sippar, ville de
111, 113, 115

Sumer
27, 68, 73

Suse, ville iranienne
24–26, 68, 84, 85, 89

as-Suwayh SWY-2, site archéologique
47

Syria, cf. *Syrie*
124

Syrie, cf. *Syria*
13, 21, 98, 101, 143, 149–151

Šamaš-gamil, nom personnel
113

Šêp-Sîn, nom personnel
112

Šubat-Enlil, ville de
95

Šuppiluliuma, roi hittite
125

Tell el-Amarna (Akhetaten), ville de
119, 122, 125, 130

Tell Erfad, ville de
150–152

Tepe Gawra, ville de
12, 27

Terqa, ville de
98, 103

Tigre
11, 26

Toutankhamon, pharaon égyptien
101

Tudhaliya III, roi hittite
125

Tûram-ili, nom personnel
73

Turum-natki, roi du pays d'Apum
95

Tušratta, roi du Mittani
123

Tutub (Khafadje), ville de
69, 75

Ṭâb-eli-ummânîšu, nom personnel
102

Ugarit, ville de
119–122, 124–126, 129–134

Umm an-Nar, site archéologique
55

Umm al-Qoweïn (Qowayn) 2, site archéologique
47

Umma, ville de
36, 37, 69

Ur, ville de
14, 28, 54, 89, 112

Urnama, roi d'Ur
37

Ur-Nuska, nom personnel
73

Uruk, ville de
13, 14, 16, 33, 35, 36, 38, 39, 80, 140

Ušašum, fils d'un chef amorrite
98

Utlatum, nom personnel
111

Wādī Shab GAS-1 4, site
archéologique
47

Wēdum, nom personnel
56

Yahdun-Lîm, roi de Mari
99–101

Yamhad, état de
98, 104

Yarîm-Lîm, roi d'Alep
98, 104

Yasmah-Addu, fils de roi d'Assyrie
99, 101, 102

Yatar-Amûm, nom personnel
96

Yémen, pays de
47

Zimreddi, nom personnel
120

Zimrî-Erah, nom personnel
114

Zimrî-Lîm, roi de Mari
95, 96, 98, 103, 104

Zita, prince hittite
120. 121

